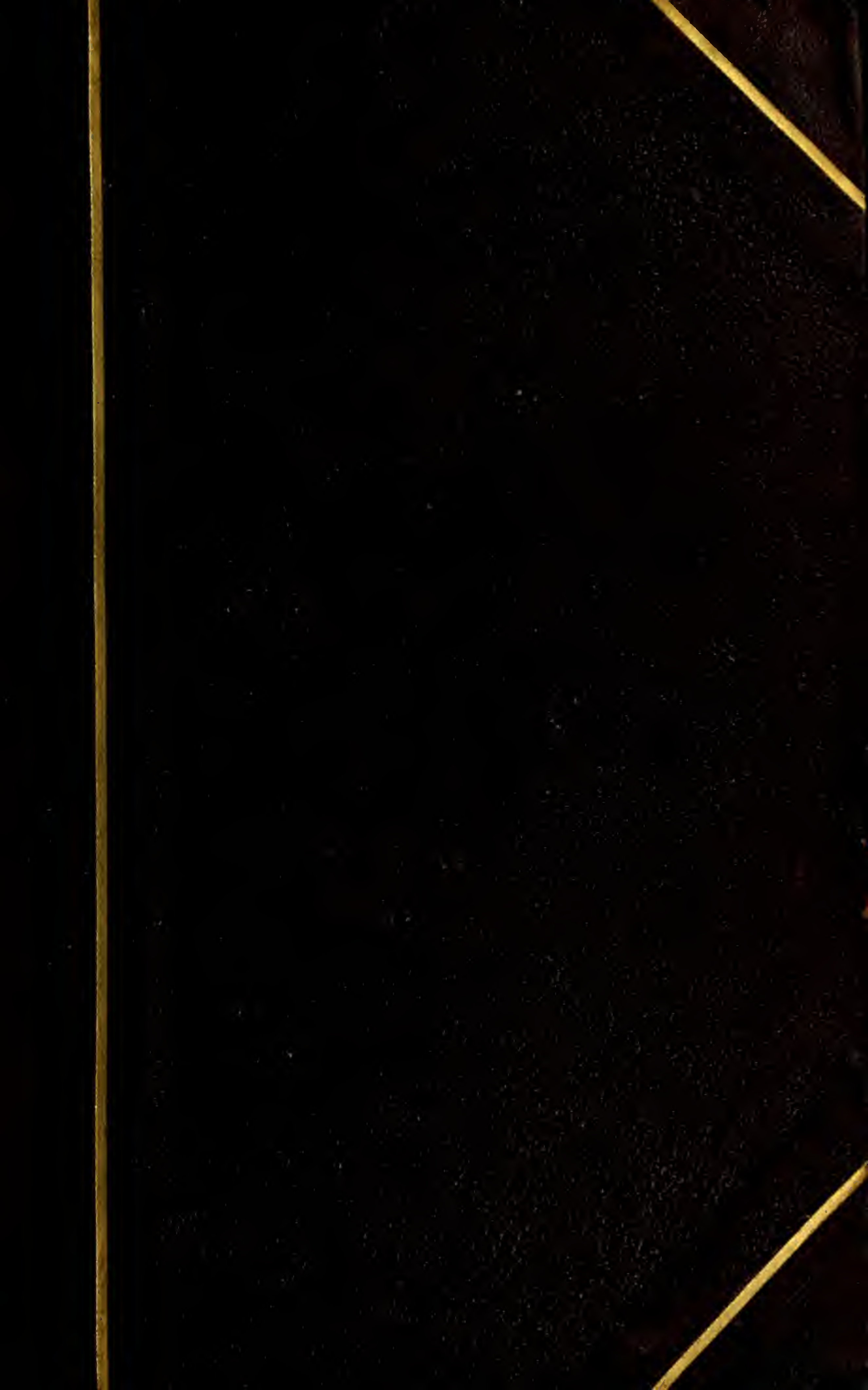






2325
.A1
1839
V.10
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

A. DE LAMARTINE

LEYTONSTONE COUNTY HIGH SCHOOL FOR ...

FRENCH LIBRARY.

F. 156 M.

POE. 17 L.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE LAMARTINE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
RUE DE SEINE, 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALPHONSE

DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

TOME DIXIÈME



Que vis-je?
Un jeune homme, le corps sur le sable etendu

Page 302.

PARIS

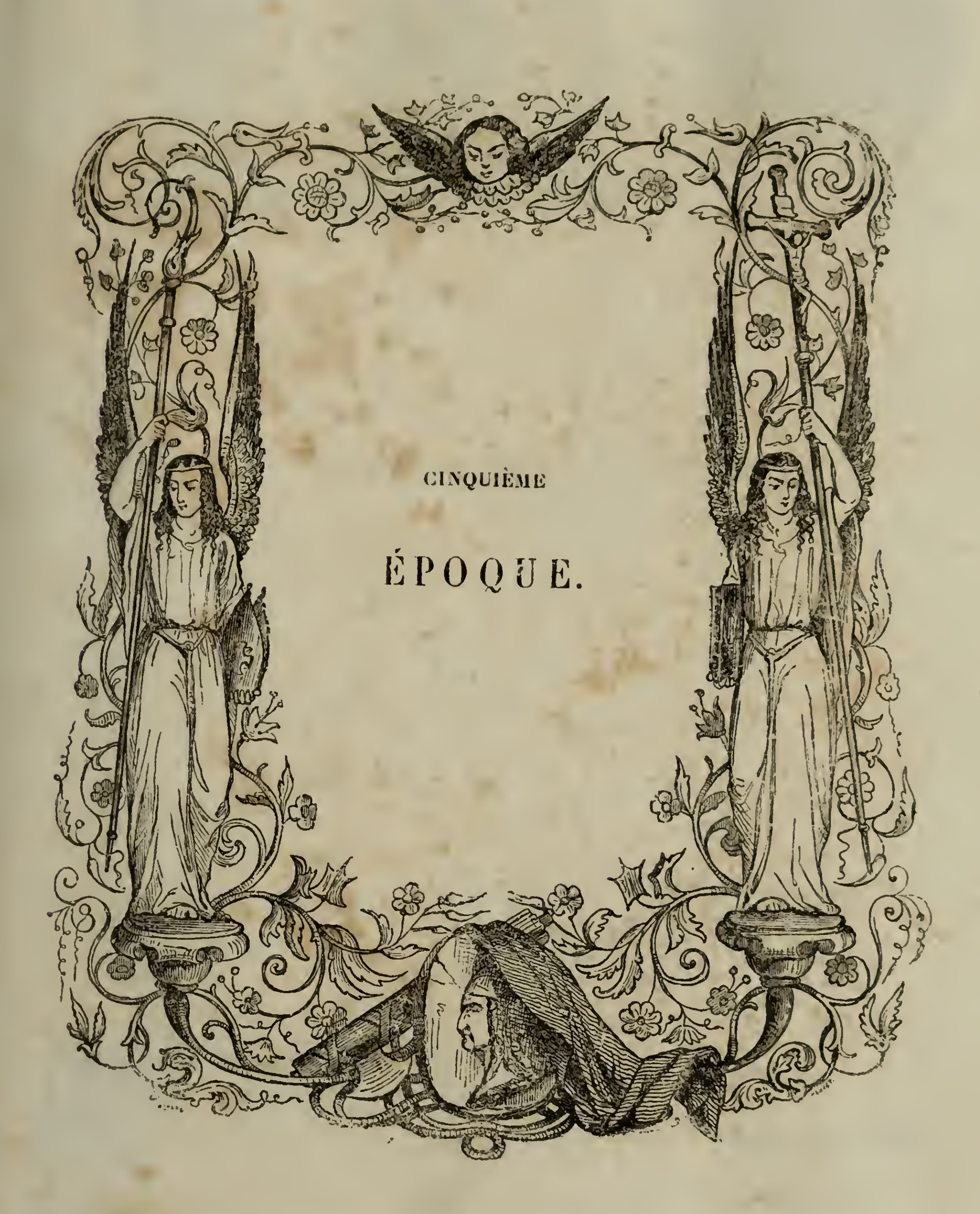
CHARLES GOSSELIN, FURNE ET Cie

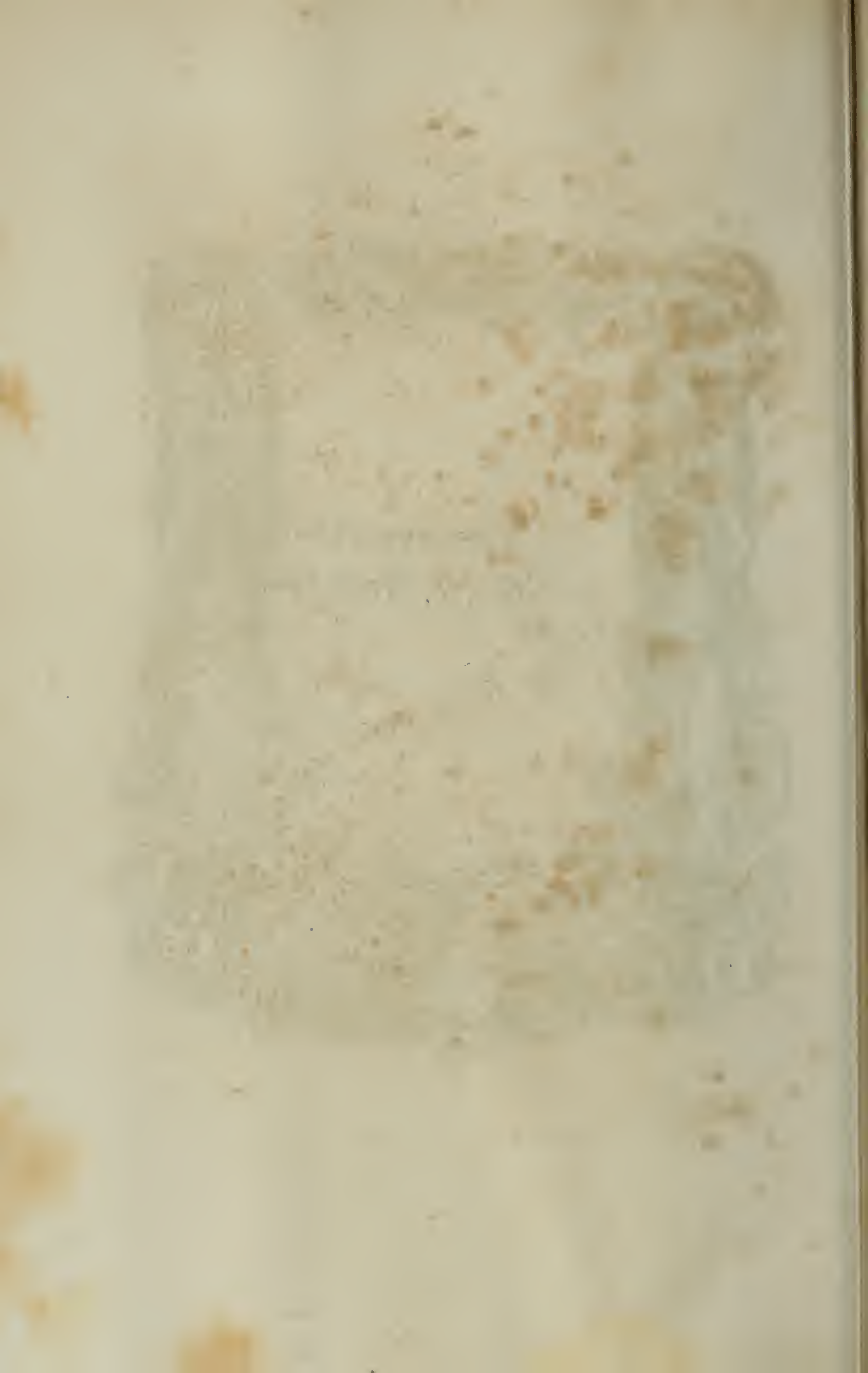
ÉDITEURS

M DCCC XXXIX

JOCELYN.

ÉPISODE.


CINQUIÈME
ÉPOQUE.





CINQUIÈME ÉPOQUE.

Grenoble, 2 août 1794, la nuit, caché
chez un pauvre menuisier.

Est-ce moi? suis-je ici?... Mon Dieu, veillez sur elle!
Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!
Quoi! j'ai laissé Laurence à la foi du rocher?

Mon cœur brisé n'a-t-il rien à se reprocher?

. . . .

. . . .

Mais pouvais-je, ô mon Dieu! repousser la prière
Du mourant qui m'appelle à son heure dernière?
Pouvais-je résister à la voix du pasteur
Qui de ma pauvreté se fit le protecteur,
M'accueillit tout enfant parmi les saints lévites,
M'y chérit entre tous, non pas pour mes mérites,
Mais pour mon abandon, et fut dans le saint lieu
Mon maître, mon ami, mon père selon Dieu?

. . . .

Quand il n'a pour palais qu'un cachot sur la terre,
Quand de l'épiscopat le sacré caractère
Est aujourd'hui son crime et son arrêt de mort,
Quand l'échafaud dressé lui présage son sort,
Que n'ayant que le fond de son calice à boire

Il cherche un nom ami, bien loin, dans sa mémoire.
Que le mien s'y réveille et se présente à lui.
Qu'il m'appelle à son aide, implore mon appui,
Qu'un hasard merveilleux que Dieu seul peut conduire
Fait monter jusqu'à moi le cri de son martyre,
Oh! pouvais-je être un homme et ne pas accourir?
Sans une voix d'ami le laisser là mourir?
Non, non, j'aurais été parjure, ingrat ou lâche!
Quelle ivresse aurait pu me cacher cette tâche?
Laurence m'eût poussé du cœur au dévoûment.

. . . .

Des choses d'ici-bas divin enchaînement!
Par quel simple ressort la main de Dieu dirige
Ce sort où l'œil ne voit que hasard et prodige!

. . . .
. . . .

Un pauvre Savoyard, dans la froide saison,

Descend de son chalet et sert dans la prison,
Porte l'eau, fend le bois, des guichetiers sévères,
Prend, pour les adoucir, tous les durs ministères.
Et quand il a trempé la soupe au prisonnier,
Revient, le cœur content, dormir dans son grenier.
Cet homme est le neveu du seul berger qui sache
Le mystère profond de l'antre qui nous cache.
Il monte à son village, il dit au vieux berger
Que l'évêque est captif et qu'on va le juger;
Qu'il lui parle souvent, que sa main enchaînée
S'abaisse tous les jours sur sa tête inclinée;
Qu'il attend sa couronne avec sérénité,
Comme un juste qui voit du cœur l'éternité;
Qu'il ne demande pas grâce aux bourreaux d'une heure,
Qu'il voudrait seulement revoir avant qu'il meure
Un des fils que sa main devait sanctifier,
Qu'il a quelque secret divin à confier,
Qu'il en nomme souvent un d'un accent plus tendre,
Jocelyn, le plus jeune; oh! s'il pouvait l'entendre,
Oh! celui-là, du moins, ne le laisserait pas
Monter sans une main les marches du trépas!

. . . .

Le berger, à mon nom, croit que Dieu lui commande
De découvrir le fils que l'évêque demande,
Il révèle la grotte où son pas m'a conduit;
Ces deux hommes de bien y montent dans la nuit,
Pour franchir le ravin que le torrent déborde
Au tronc sur l'autre rive ils lancent une corde,
Ils approchent; j'entends leurs pas lourds retentir,
Laurence qui dormait ne me voit pas sortir,
Les bergers en deux mots me font leur saint message,
Un lutte rapide en moi-même s'engage,
L'amour dans mon esprit combat le dévouement;
Mais la mort n'attend pas, je demande un moment,
Je rentre dans la grotte, et j'arrache une feuille
Du livre où pour prier Laurence se recueille,
J'écris ces mots tremblans: — « Dors en paix, mon amour!

» Mon absence de toi ne sera que d'un jour! » —
Ce papier tout trempé des pleurs dont je l'arrose,
Ma main sur son chevet, tremblante, le dépose;
Quel réveil!... je ne puis y penser sans frémir!
Je regarde un moment ce front calme dormir,
Je sens mon cœur se fendre au paisible sourire
Qui la trompe en dormant quand je vais au martyre!
Si je la réveillais, je ne partirais pas!
Du guide impatient j'entends sonner les pas,
Je me jette à genoux au bord de cette couche,
Je colle sur ses pieds mon front, mes yeux, ma bouche;
J'invoque dans mon cœur tous les anges de Dieu
A la garde de l'ange assoupi dans ce lieu;
Je la bénis de l'œil, des larmes et du geste,
Mon pied fixé s'arrache au sol où mon cœur reste;
Les bergers loin du roc m'entraînent avec eux,
Je descends sur leurs pas l'échelle aux mille nœuds;
Dans le chalet désert j'échange avec le pâtre
Mes vêtemens usés contre un sarreau blanchâtre,
Je chausse mes pieds nus de ses souliers à clou;
Mes longs cheveux bouclés qui roulent, sur mon cou,

Mon front hâlé, mes doigts qu'a gercés la froidure,
D'un jeune montagnard me donnent la figure;
A travers les hameaux, inconnu, je descends,
Sans qu'un aspect nouveau me trahisse aux passans;
Mon guide sur ses pas me conduit par la ville,
Comme son compagnon me loge en son asile,
Et dans la prison même, introduit avec lui,
Aux pieds du saint martyr je dois être aujourd'hui.



Dans l'hôpital de Grenoble,
5 août 1795, au soir.

Où suis-je? où m'engloutir? où perdre ma pensée?...
Seigneur!.. oh! pardonnez à cette ame insensée!
Non, non, frappez ce cœur hésitant, combattu,
Qui n'a su distinguer ni crime, ni vertu,
Et qui, dans les accès d'une nuit de délire,
Ne sait plus si le ciel le déteste ou l'admire!

. . . .

Oui, je me hais moi-même; oh! cachez-moi de moi!
L'évêque!... il me bénit!... Laurence! ô toi, mais toi!
Assassin à la fois et charitable apôtre,
J'ai sauvé d'une main et j'ai tué de l'autre!

. . . .

. . . .

Mais où suis-je? en quel lieu m'a-t-on porté mourant?
Tout est étrange et neuf à mon regard errant;
Du pauvre montagnard ce n'est plus là l'asile!
Quels sont ces lits de lin dont la nombreuse file
Se prolonge dans l'ombre et correspond au mien?
Que veut dire au plafond ce signe du chrétien?
Que sont ces voiles blancs, ces femmes ou ces ombres,
Qui se croisent sans bruit dans ces corridors sombres,
Entr'ouvrent les rideaux, se penchent sur les lits,
Comme la jeune mère au chevet de ses fils?
Aux douteuses lueurs de leur lampe qui veille
Oh! de la charité j'entrevois la merveille,
Ces auberges du pauvre où l'on bénit ses pas,

Ces toits de Dieu, ces lits de ceux qui n'en ont pas,
Ces épouses du Christ au chevet des misères,
Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères!



Même lieu, 6 août 1794, au matin.

Dans le monde, en un jour, qu'est-il donc survenu ?
Comment suis-je là, moi, sous mon nom, reconnu ?
D'où viennent ces respects, ces soins qui m'environnent ?
Ces signes de bonheur que leurs regards me donnent ?
Ils disent que Paris a tué le tyran,
Que la France a fini ce long meurtre d'un an,
Que les cachots vidés s'ouvrent partout d'eux-même,
Que de Dieu dans le temple on rétablit l'emblème,

Que la foule a brisé ses instrumens de mort,
Et reporte aux autels sa joie ou son remord,
Que le meurtre d'hier fut le dernier supplice,
Que l'on m'a rapporté du lieu du sacrifice
Tout arrosé du sang du bienheureux martyr,
Mourant, n'entendant plus sur mes pas retentir,
A travers mille cris, le cri de délivrance,
Qui semblait du tombeau ressusciter la France,
Et que le guichetier en ouvrant la prison
Aux femmes de l'hospice a révélé mon nom!...



Même lieu, même date, le soir.

Tout dort... à mon chevet veille une sainte femme...
Le jour se fait en moi, recueillons-nous, mon ame!
Le sommeil sur mes yeux ne peut plus s'arrêter,
Où mon cœur est toujours, mes pas voudraient monter;
Mais ma force ne peut les soulever encore;
Mes pieds me porteront demain avec l'aurore,
Ces sœurs me laisseront de ce lieu me lever,
Pour courir... où je tremble, ô mon Dieu, d'arriver!

Oh ! dans cette éternelle et brûlante insomnie ,
Les scènes de la veille et de mon agonie
Remontent par un vague et lointain souvenir
Comme des fils brisés qu'on cherche à réunir ;
Ils viennent dans mon front se renouer en foule ;
De moi-même à mes yeux le tableau se déroule ;
Je me comprends enfin, je me sens, je me vois ,
Je vis ce jour terrible une seconde fois !

. . . .
. . . .
. . . .

De l'évêque captif le juge populaire
Avait voté la mort le soir dans sa colère ;
J'entendais en passant les coups sourds du marteau
Qui clouait dans la nuit le bois de l'échafaud ;
J'entrai dans la prison ; des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,

Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang;
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoises de l'homme y peignaient les tourmens;
Chaque dalle y rendait de longs gémissemens:
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies
Comme des condamnés suaient leurs agonies.
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir,
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte;
Sous la main du geôlier qui tourna les verrous
La porte en gémissant recula devant nous,
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne,
Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour,
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour;
Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure;
Comme si, du cachot pour racheter l'affront,

Une auréole sainte eût éclairé son front.

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille ;
De ses habits troués les somptueux débris
Laissaient percer partout ses membres amaigris ;
Il serrait d'une main autour de sa ceinture
Des pauvres prisonniers la blanche couverture,
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts ;
Ses pieds nus que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rongé par les bords
Gardant encor l'empreinte et les plis de son corps,
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue étaient l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase, et l'aliment ;
Mais les traits allongés de son pâle visage,
Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge,

Sur son front demi-chauve en couronne bouclés,
Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés,
Sa barbe que d'un an le fer n'a retranchée
Sur le creux de sa joue en écume épanchée,
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur,
Son regard affaibli par cette ombre éternelle
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle,
La force écrite en haut dans ses sourcils épais,
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;
Dans ses traits imprégnés d'une sainte harmonie,
La résignation au sein de l'agonie,
L'humanité vaincue asservie à la foi,
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi
Un de ces champions des vérités nouvelles
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,
Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort.

A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,

Sur mes genoux tremblans je tombai sur la pierre,
Comme si quelque main m'eût forcé de plier,
N'osant ni m'approcher, ni m'enfuir ; le geôlier
Lui dit : — « Que votre nuit avec Dieu se consomme,
» J'ai rempli ma promesse et voilà ce jeune homme. »
Puis posant à mes pieds sa lanterne, il sortit,
Et refermé sur nous le battant retentit.
— « Est-ce vous, mon enfant? venez que je vous voie!
» Oh! que ma dernière heure ait la dernière joie
» De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,
» Un frère dans ma foi nourri du même esprit!
» Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
» Me gardait en secret ce don pour l'agonie,
» J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,
» Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel!
» Mon fils! je vais mourir; mon éternelle aurore
» De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore;
» Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant;
» Aujourd'hui je suis homme et pécheur; mon enfant,
» Devant le Saint des saints avant que de paraître,
» J'ai besoin de laver mon ame aux eaux du prêtre;

» Chargé du saint troupeau pour le sanctifier,
» J'ai mon divin bercail, partant, à confier;
» Je ne puis déposer que dans sa main sacrée
» Les clefs du saint des saints dont je gardais l'entrée;
» Je ne puis en mourant recevoir que de lui
» Le pardon que j'avais, que j'implore aujourd'hui;
» Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,
» Fugitifs ou proscrits, sont errans sur la terre;
» L'exil ou la prison, ou le couteau mortel
» N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel,
» Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,
» Qui n'aviez pas encor lié vos mains bénites!
» J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux:
» Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous!
» Oh! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre!
» J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,
» La prison, l'échafaud vous verrait accourir,
» Séduit par le martyre et tenté de mourir,
» Et que plus il est plein de l'horreur du supplice,
» Plus vous accepteriez de boire mon calice... »
Je ne répondais rien, et je n'entendais plus,

Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.
— « Faut-il mieux m'expliquer? reprit-il, un saint prêtre
» Est nécessaire à Dieu, mon fils, vous allez l'être!
» Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,
» La Providence et moi, nous vous avons nommé,
» Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe,
» Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe!
» Et quand l'esprit de force aura coulé sur vous,
» Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux,
» Et recevoir de vous dans le saint sacrifice
» Le pain du viatique et le vin du supplice.
» Recevez du martyr l'auguste sacrement,
» Mourez pour que Dieu vive!.. » — « O mon père, un moment! »
Lui dis-je en repoussant du front le sacré signe,
« Arrêtez, arrêtez; tremblez, j'en suis indigne!
» Mon ame est à mon Dieu; mon sang est à ma foi;
» Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi,
» Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie
» Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie! »
Son œil sonda le mien et son front s'obscurcit;
Alors, balbutiant, je lui fis le récit

De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite,
De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite,
De son triste abandon, de ma tendre pitié,
De cet amour longtemps couvé sous l'amitié,
De ces habits trompeurs qui me cachant la femme,
A la séduction apprivoisoient mon ame;
De ce secret fatal et découvert trop tard,
De nos sermens donnés, de mon furtif départ,
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne,
Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper
Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.
Je me tus dans ses traits indignés; je crus lire
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.
— « Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret
» Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait;
» Voilà dans quel honteux et ridicule piége
» L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilége.
» Insensé! bénissez ce hasard de ma mort
» Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.
» Que l'esprit tentateur prêt à vous y conduire

» Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire ;
» Quand il ne peut au crime entraîner nos élus,
» Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus.
» Ah ! brisez son embûche et rougissez de honte.
» Quoi, ce rêve d'une ame à s'enflammer trop prompte
» Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas,
» Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas,
» D'un périlleux amour cette amitié prélude,
» Mauvais fruit du loisir et de la solitude ;
» Ces élans, ces soupirs, ces serremens de main,
» Que le vent de la vie emportera demain ;
» Ces jeux de deux enfans loin des yeux de leurs mères
» Qui prennent pour amour leurs naïves chimères ;
» Risible enfantillage et des sens et du cœur !
» Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur ?
» Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
» Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose ?
» Vous laisserez ma mort sans secours, sans adieu,
» Le temple sans ministre et le monde sans Dieu ?
» Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres
» Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,

» Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
» S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
» Pendant que l'univers avec horreur admire
» La bataille de sang du juge et du martyre,
» Hésitant pour savoir où décider son cœur,
» Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur;
» Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,
» Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
» Au grand combat de Dieu refusant son secours,
» Amollissait son ame à de folles amours;
» Au pied des échafauds où périssaient ses frères,
» Sacrifiait au Dieu des femmes étrangères :
» Pensant sous quel débris des temples du Seigneur
» Il cacherait sa couche avec son déshonneur?
— » O mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire?
» Le Ciel sait si mon cœur a tremblé du martyre,
» Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous,
» D'affronter cette mort dont je serais jaloux;
» Mais ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre,
» Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre;
» Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,

» N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant,
» Que le sien m'oublîrait, que je pourrais moi-même
» Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime,
» Absous par votre main d'un parjure innocent,
» Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang,
» Que cette affection au cœur enracinée,
» Cette existence à deux, ce rêve d'une année,
» Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir,
» Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir?
» Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme,
» Il joint leur double vie en une seule trame,
» Il survivrait, coupable, à la honte, au remord,
» Plus vivant que la vie, et plus fort que la mort. »
— « Silence! cria-t-il, vous profanez cette heure,
» Ces momens tout au ciel, ces fers, cette demeure,
» Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
» N'eût jamais entendu de tels mots retentir!
» Parler d'amour, grand Dieu! sous ces ombres muettes!
» Insensé, regardez, et songez où vous êtes!
» Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
» Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris;

» Cette couche où l'église expire et sent en rêve
» Le baiser de l'époux dans le tranchant du glaive!
» Ce sépulcre des morts par la vie habité,
» Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité!
» Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres
» Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres!
» Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel,
» Délicieux banquet de ces noces du ciel,
» Et c'est là, c'est devant ces témoins du supplice,
» Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
» Que vous osez parler de ces amours mortels?
» Vous! dévoué d'avance à nos heureux autels?
» Vous! que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
» Par un plus fort lien y consacrait encore!
» Ah! que cette amertume ajoute à mon trépas!
» Quoi! vous, trahir! mais non, cela ne se peut pas!
» Vous ne souillerez pas une si chaste vie,
» Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,
» Vous ne donnerez pas cette absynthe, au lieu d'eau,
» Au vieillard qui demande une goutte au bourreau!
» Vous ne laisserez pas l'ame de votre père

» Partir sans emporter le pardon qu'elle espère,
» Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu
» La parole de paix et le salut d'adieu!
» Ah! que j'ai demandé cette heure au divin maître!
» Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre,
» A ses pieds, comme Dieu me reçût à genoux,
» Me dît avant la mort : Vivez, je vous absous!
» Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
» Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice
» Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
» Et me bénît ce pain que je n'ose bénir!
» Et quand l'ange exauçant enfin ma dernière heure,
» Vous amène du ciel au père qui vous pleure;
» Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
» Il ne me faut qu'un mot!... vous ne le diriez pas!
» Oh! mon enfant, au nom de ces larmes dernières
» Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,
» Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
» De ces membres promis demain aux échafauds;
» Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre ame,
» Au nom de votre mère! au nom de cette femme

» Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
» Vous pousserait du geste et du cœur au devoir!
» Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
» Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
» Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux,
» Dites ce mot, mon fils, que je l'emporte aux cieux!... »
La sueur de mon front, tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurais muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit,
Son corps se redressa comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible!
« Eh bien! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible,
» Puisque la charité pour un père expirant

» Ne peut en rallumer en vous le feu mourant,
» Puisque entre le salut que le vieillard implore,
» Et votre infâme amour, vous hésitez encore,
» Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus,
» Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus!
» Sortez de ce Calvaire où votre maître expire,
» Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire,
» Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
» Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir.
» Mais digne seulement de garder dans la rue
» L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
» Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré,
» Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré,
» Sortez, en emportant la divine colère
» Sur vous et sur l'objet... » — « N'achevez pas, mon père,
» Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force et mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.
« Écoutez! » me dit-il d'une voix solennelle,
Comme s'il eût parlé d'au-delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :

« Il est dans notre vie une heure de lumière,
» Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
» Où l'ame des chrétiens prête à quitter le corps,
» De l'abîme des temps voit déjà les deux bords;
» Où de l'éternité l'atmosphère divine
» D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
» Et des choses d'en bas lui découvrant le sens,
» Donne un son prophétique à ses derniers accens.
» Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute;
» Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute!
» Je suis à cet instant et je sens dans mon cœur
» Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
» Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,
» Un de ses fils au piége où le monde l'entraîne;
» Il donne à mes accens l'autorité du sort,
» Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
» Je prends sur mon salut la sainte violence
» Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance:
» Obéissez à Dieu qui tonne dans ma voix!... »
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids,
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre

Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre ;
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,



Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être ;

Quand il me releva de terre, j'étais prêtre!...

. . . .

. . . .

Le vieillard à son tour à mes pieds se jeta,
Et confessa sa vie au Dieu qui l'écouta;
Puis me fit célébrer pour lui le saint mystère.
Un angle du rocher fut notre autre Calvaire.
Sur cet autel des pleurs, un noir morceau de pain
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main;
Une coupe de bois fut le divin calice
Où le vin figura le sang du sacrifice,
Et la lampe jetant ses funèbres clartés
Le cierge et le flambeau de nos solennités.
Je répétais les mots qu'il me dictait lui-même.
Quand je fus au moment où du festin suprême
Le prêtre, rappelant le symbolique adieu,
Dans ce pain voit un corps et dans ce corps un Dieu;
Le lieu, l'émotion, l'heure, ces murs funèbres,
L'écho des mots sacrés roulant dans ces ténèbres,

Ce mourant à mes pieds dans un divin transport,
Me demandant des yeux l'aliment de sa mort,
Ce sentiment confus de m'immoler moi-même
A cette charité dont je tenais l'emblème,
Ce retentissement de ma pensée en moi,
Tout concentra mon ame en un éclair de foi;
Je crus sentir le Dieu qui souffre et qui console,
Du ciel même arraché par la sainte parole,
Descendre et transformer en sang nouveau le vin,
Le pain du prisonnier en aliment divin,
Et je crus dans ce pain que notre foi consomme,
Humaniser le Verbe et diviniser l'homme!
Sa lèvre l'aspira dans un élan d'amour,
La lampe s'éteignit dans l'ombre... — Il était jour.

Un bruit sourd de la mort nous fit deviner l'heure;
Le geôlier vint rouvrir la lugubre demeure,
Et chercher le vieillard pour l'échafaud; ses fers
Tombèrent en laissant leur trace dans ses chairs,
Pour qu'il pût achever le funèbre voyage

Il fallut soutenir son corps miné par l'âge ;
J'affermissais ses pas, vêtu comme un gardien ;
Son bras paralysé s'appuyait sur le mien,
Bénissant ses bourreaux du geste et du sourire,
Comme on marche au triomphe, il marchait au martyre,
Sachant que la victoire en ces combats de foi
Est à celui qui tombe et qui meurt pour sa loi !
J'aidai sa main tremblante et son pied qui chancelle
A monter les degrés de la fatale échelle,
Jusque sur l'échafaud j'accompagnai ses pas ;
Un vil peuple ondoyait et rugissait en bas ;
Mais lui, n'entendant plus ce stupide blasphème,
Dans mon regard ami cherchait l'adieu suprême ;
Il y lut, et coucha sur le fatal pilier
Son front comme il eût fait le soir pour sommeiller.
Dans l'éclair du couteau je vis la mort me luire !
Moi-même je tombai teint du sang du martyre,
Confusément frappé de rumeurs et de cris,
Soit que l'horreur du sang eût glacé mes esprits,
Soit qu'animé par Dieu d'un plus mâle courage
Tant que je n'avais pas accompli son message,

Mon œuvre consommée, et le saint vieillard mort,
Je ne puisasse plus de force dans l'effort,
Et retrouvant Laurence en mon cœur effacée
Je tombasse frappé par ma propre pensée!...



Même date, même lieu, même nuit.

Ah! je respire enfin : Providence de Dieu,
On vous trouve attentive et présente en tout lieu.
Une sœur de l'évêque, aimable et douce sainte,
Qui vit tout au Seigneur, cachée en cette enceinte,
A reçu dans son sein le terrible secret,
M'a dit qu'à la montagne elle-même elle irait
Prendre demain l'enfant, l'aimer comme sa fille,
Jusqu'à ce qu'une lettre instruisît sa famille,

Et qu'on vînt la chercher pour lui rendre à la fois
Et son nom et ses biens que lui rendaient les lois.



12 août 1794.

Précédé de la sœur que le pâtre accompagne,
Ce matin, faible et seul, j'ai monté la montagne,
M'arrêtant, hésitant, revenant sur mes pas,
Comme un homme qui doute, ou qui marche au trépas.
Arrivé sur les bords de la gorge profonde
Dont trois jours de soleil avaient abaissé l'onde,
J'ai trouvé deux sapins l'un à l'autre liés
Par le bout sur un bord et sur l'autre appuyés,

Pont que les deux bergers avaient jeté sans doute
Pour que la pauvre sœur y pût frayer sa route.
Ils venaient de passer, et j'entendais leurs voix.
Par des ravins franchis dans mes jeux tant de fois,
Je devançai leurs pas qui cherchaient une issue,
Et je fus à la grotte avant qu'ils l'eussent vue;
Mais à la fois brûlant, tremblant d'y pénétrer,
La force de mon cœur me faillit pour entrer.
Écartant d'une main le feuillage du hêtre,
Je me pendis de l'autre au roc de la fenêtre,
Et le cœur écrasé, sans souffle, l'œil hagard,
Je sondai jusqu'au fond la grotte d'un regard!
Je la vis; dans mon sein mon cœur cria: Laurence!
Mais ma lèvre étouffa ce cri dans son silence.

Elle était à genoux sur ses talons pliés,
Ses membres fléchissans à la roche appuyés,
Son front pâle et pensif, sous le poids qui l'incline,
Comme écrasé du poids, penché sur sa poitrine,
Ses bras tout défaillans passés autour du cou

De sa biche qui dort les flancs sur son genou,
Et pressant d'une étreinte inerte et convulsive
L'animal qui dressait une oreille attentive,
Et du tendre regard que son œil lui dardait
Semblait attendre aussi celui qu'elle attendait.
Ses longs cheveux traînaient en flocons sur la corne,
Sous ses cils abaissés son regard terne et morne
Se relevait parfois comme pour écouler
Des gouttes que ses yeux ne sentaient pas couler;
Sa respiration dans son sein inégale
En soupirs, en sanglots sortait par intervalle...
Le bruit qu'en approchant les pas firent en haut
Réveilla son oreille et son ame en sursaut,
Elle se redressa comme un mort qu'on appelle,
Courut les bras ouverts : Jocelyn! cria-t-elle.
La sœur parut dans l'ombre: O ciel! ce n'est pas lui!...
Elle fléchit, chercha sur la pierre un appui,
Et d'un œil foudroyé, fixe comme son ame,
Regarda sans parler les pâtres et la femme.
— « Ma fille, dit la sœur, venez, ne craignez pas.
» Je viens comme une enfant vous prendre entre mes bras.

» Et Dieu qui vous donna, qui vous enlève un frère,
» Au lieu d'un frère en moi vous envoie une mère. »
Alors en peu de mots tout lui fut raconté,
Par quel coup du destin Dieu l'avait emporté,
Par quels vœux arrachés à mon ame surprise,
La mort m'avait jeté tout saignant dans l'église,
Et comment et mon nom et tout ce doux passé,
De son cœur pour jamais devait être effacé :
« C'est un rêve d'enfant qu'on regrette et qu'on pleure,
» Mais qu'un rayon du jour dissipe en un quart d'heure ;
» Il n'en restera rien qu'un souvenir bien doux,
» Un invisible ami qui priera Dieu pour vous ! »
Laurence écoutait tout, immobile, éperdue,
La droite avec terreur vers la sœur étendue,
Comme pour repousser de l'œil et de la main
Les coups de chaque mot qu'elle écartait en vain ;
Son œil ouvert et morne égaré dans le vide,
Sa lèvre frémissante, entr'ouverte, livide,
Sur sa bouche les mots manquant à la douleur ;
Femme changée en marbre, en ayant la pâleur !
Tout à coup je ne sais quel éclair de pensée

Lui remonta du cœur sur sa joue effacée,
Son front reprit la vie et se teignit un peu ;
La colère anima son œil d'un sombre feu ;
Ses cheveux, par l'angoisse aplatis sur sa tête,
Ondoyèrent pareils aux flots dans la tempête,
Sa lèvre du courroux prenant le pli soudain,
Y mêla dans l'horreur le rire du dédain ;
De la pieuse sœur les mains jointes tremblèrent,
Et d'effroi sous son œil les pâtres reculèrent :
— « Ah ! vous mentez, dit-elle, ah ! qui que vous soyez,
» Retournez seuls vers ceux qui vous ont envoyés :
» Vous pensiez que j'étais un enfant qu'on abuse !
» Allez ! mon cœur n'est pas dupe de cette ruse !
» Vous vouliez profiter de l'absence d'un jour
» Pour m'arracher aux lieux où j'attends son retour.
» Mais, s'il en est ainsi, détrompez-vous, madame !
» Car vous arracheriez plutôt le corps à l'ame,
» Et ce bloc au rocher par les siècles durci,
» Que mon cœur à son cœur et que mes pieds d'ici !... »
Sa voix d'airain vibrait dans la grotte ébranlée,
Et sa main convulsive à ses parois collée

Semblait si fortement aux angles s'accrocher,
Qu'on eût dit que ses doigts s'écrasaient au rocher!
La sœur voulut parler. — « Pauvre jeune insensée!
« Comment briser, mon Dieu, dans son cœur sa pensée? »
Et sa voix s'attendrit et sa main essuya
Des pleurs que le regard de Laurence épia.
— « Des pleurs? des pleurs?.. dit-elle avec un ton d'alarmes.
» Incrédule à leurs voix, en croirai-je leurs larmes?
» S'ils mentaient, auraient-ils pour moi cette pitié? » —
Le doute affreux sembla l'envahir à moitié;
Puis passant sur son front sa main raide et glacée,
Comme quelqu'un qui rêve et chasse une pensée :
— « Non, cria-t-elle, non, non, je ne crois que lui!
» Lui! comme un vil parjure il se serait enfui!
» Moi! par Dieu, par mon père, à son sein confiée,
» Comme un autre Caïn il m'eût sacrifiée,
» Il m'eût abandonnée en cet affreux désert
» Comme un agneau trouvé qu'on caresse et qu'on perd?
» Moi sa fille! sa sœur! sans parens, sans patrie,
» Du même lait que lui pendant deux ans nourrie?
» A son Dieu sans remords il se fût immolé!

» Cet abri sur mon front se serait écroulé !
» Ce cœur, dont n'approcha jamais l'ombre d'un crime,
» Se serait entr'ouvert sous moi comme un abîme !
» M'aurait toute vivante en sa mort englouti !
» Non, non, cela n'est pas. Oui, vous avez menti !
» Oui, votre vil mensonge est encore un blasphème,
» Je ne le croirais pas s'il le disait lui-même ! » —
Puis d'un son de voix bas, d'un air plus abattu :
— » Ah ! Jocelyn, dit-elle, ah ! frère, où donc es-tu ?
» Ah ! si du pied des monts tu pouvais les entendre,
» Comme d'un œil vengeur tu viendrais me défendre !
» Comme du seul aspect tu les démentirais !
» Comme du seul regard tu les écraserais !
» Jocelyn ! Jocelyn ! à travers la distance
» Accours ! viens à leurs mains disputer ta Laurence !
» Viens me rendre à leurs yeux dans tes bras entr'ouverts
» Cet asile où mon cœur braverait l'univers !... »

Je ne pus résister à l'élan de mon ame ;
Je m'élançai de l'ombre au milieu de ce drame :

Un long cri de bonheur dans la grotte éclata ;
D'un seul bond sur mon cœur son élan la jeta ;



Elle entoura mon cou de ses mains enlacées,
Toucha mon front, mes yeux, de ses lèvres glacées,

Sembla comme un serpent à mon corps se ployer,
Se colla sur mon sein comme pour s'y noyer,
Me pressa, m'étouffa de si fortes étreintes
Que je sens à mes mains ses mains encore empreintes;
Puis m'enlaçant le cou du bras comme autrefois,
S'y suspendit longtemps fière et de tout son poids!
« — Osez me l'arracher! demandez-lui s'il m'aime?
» Dit-elle, le voilà pour répondre lui-même :
» Parle, Jocelyn, dis s'il est vrai que ton cœur
» A trahi ton ami, ton amante, ta sœur!
» Dis-leur si de ce sein où Dieu l'avait jetée
» Sur la pierre à leurs pieds tu m'as précipitée?
» Dis-leur si cet amour, notre vie en ce lieu,
» Tu l'aurais renié même à la voix de Dieu!
» Un Dieu! s'il était vrai, si je doutais encore!
» Je le détesterais autant que je t'adore! »
On lisait sur sa lèvre un sourire âpre et fier,
Et son geste en parlant semblait les défier.
— « Jocelyn, parle donc, » reprit-elle, « à ces hommes;
» Venge-toi! venge-nous et dis-leur qui nous sommes! »

L'aveugle instinct du cœur dans le premier moment
Me fixait là, sans yeux, sans voix, sans mouvement,
Ainsi qu'un insensé qui, tombé dans l'abîme,
Ne sent le coup qu'au fond sur le roc qui l'abîme!
La secousse des sens que son cri me donna
D'une horrible clarté soudain m'environna;
Je sentis que mon bras se condamnait lui-même
A retourner le fer dans le seul cœur qui m'aime,
Je cherchai par surprise à fuir, à déplier
Son bras qu'à mon épaule un nœud semblait lier,
Mais comme un nœud coulant que chaque effort resserre
Plus je me dégageais, plus j'étais sous sa serre.
Enfin d'un bond soudain, j'échappai de ses bras:
« — Non, lui dis-je à genoux, non, ne me touche pas;
» Non, non, je ne suis plus celui que tu crois être;
» Je suis... — N'achève pas, s'écria-t-elle!... — Un prêtre!
» J'ai trahi par faiblesse ou bien par dévoûment
» Mon enfant, mon amour, mon bonheur, mon serment;
» J'ai pour offrir au ciel mon affreux sacrifice,
» Bu ton sang et le mien dans mon premier calice!
» En trahissant ta foi j'ai trahi plus qu'un Dieu!



J David pinx[t] Colin sc

JOCELYN.

Cinquième Epoque

Publié par Furne Paris

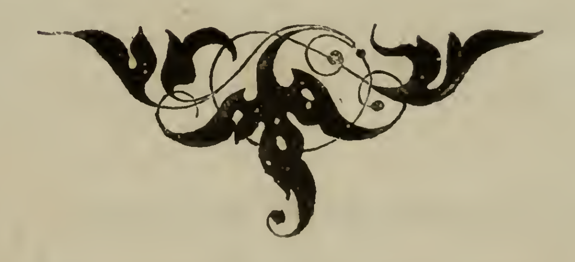
» Fuis-moi, ne me dis pas même un suprême adieu,
» N'abaisse pas tes yeux sur un tel misérable,
» Foule-moi sous ton pas comme un ver sur le sable;
» En passant sur mon corps écrase-moi du pié,
» Maudis-moi sans remords, franchis-moi sans pitié;
» Couvre de ton mépris ma mémoire éclipsée,
» Et n'y détourne pas seulement ta pensée! »
Et le front dans la poudre, avili, prosterné,
Jusques à ses genoux mon corps s'était traîné,
Pour qu'en passant sur moi, son pied, dans sa colère,
Pût écraser ma vie et mon front contre terre;
Mais elle, pas à pas, fuyant ce front rampant
Comme le pied recule à l'aspect du serpent,
Des mains avec horreur ouvertes, dépliées,
Les prunelles de plomb fixes, pétrifiées,
Ne jeta qu'un seul cri comme si tout son cœur
Écrasé d'un seul coup, eût éclaté d'horreur!
Terrible et dernier cri de l'ame évanouie,
Écho du coup qui fait écrouler une vie,
Et que jusqu'au tombeau j'entendrai; puis glissant
Sur les pointes du roc que son front teint de sang,

Ses membres sur les miens en tombant s'affaissèrent.
Et ses mains en touchant les miennes les glacèrent.
J'échauffai sur mon cœur, j'entourai de mes bras
Ce corps, ces membres froids disputés au trépas.
Des noms les plus cruels je m'outrageais moi-même;
J'aurais fait jusqu'à Dieu rejaillir mon blasphème!
Je couvrais de baisers, anges, pardonnez-moi,
Ce front sanglant, ces yeux: — « Laurence, éveille-toi!
» Oh! reviens à mes cris! oh! si tu vis, j'abjure
» Mes infames vertus et mon sacré parjure!
» Je n'ai rien prononcé! plus d'autel! plus d'adieu!
» Dans ton cœur, dans tes bras! ah! c'est là qu'est mon Dieu,
» C'est là que je n'aurai de flamme que ta flamme,
» D'autre ciel que tes yeux, d'autre ame que ton ame.
» Non, non, ils ont menti; reviens, reviens au jour;
» L'enfer n'est pas possible avec un tel amour! »

Glacés d'effroi, la sœur, les pâtres s'approchèrent;
De mes bras contractés par force ils arrachèrent
Laurence, dont le sein ranimé sur mon cœur

Reprenait par degrés la vie et la chaleur;
Je vis de son front blanc qui sur leur brancard flotte
Les blonds cheveux traîner en sortant de la grotte,
Comme d'une aile d'ange on voit le dernier pli.
Et moi, par le délire et l'horreur affaibli,
Sans pouvoir faire un pas pour disputer ma vie,
Le regard sur la porte où mon œil l'a suivie,
Je restai là couché sur la roche où je suis...
Depuis quand? je ne sais; tous mes jours sont des nuits!

. . . .



Grotte des Aigles, 15 août 1794.

. . . .

O Christ! j'ai comme toi sué mon agonie
Dans ces trois doubles nuits d'horreur et d'insomnie!
Oh! pourquoi cette voix dans mon Gethsémani,
Ne me dit-elle pas aussi... tout est fini!
Après avoir vécu deux ans du pain de vie,

De l'amour débordant que ton ciel nous envie,
Pourrais-je vivre en bas de ce fiel mêlé d'eau?
Pourrais-je du passé supporter le fardeau;
Suivre jour après jour sans rêver, sans attendre
Ce que chacun d'eux rêve et nul ne doit me rendre;
Et chaque soir marchant sans but dans mon chemin
Me dire : Rien ici, rien là-bas, rien demain?
Ma vie est un sépulcre où Dieu même condamne
Le souvenir; semblable à la lampe profane
Qui ne doit plus brûler dans la paix d'un tombeau;
Cœur mort! il faut encore éteindre ton flambeau.
Il faut que si ton feu couve ou si ton sang saigne
Toujours la main de glace ou l'étanche, ou l'éteigne!
Oh! vivre ainsi, mon ame, est un trop rude effort!
Pourquoi me réveiller? Mon Dieu! la mort, la mort!

. . . .

. . . .

La mort? Oui, si j'étais encore homme peut-être?
Pardonnez!... J'oubliais, mon Dieu, que j'étais prêtre!

Prêtre! dans les cachots par le sang consacré!
Homme immolé déjà, déjà régénéré,
Victime humaine au Dieu que l'holocauste adore,
Dont la chair, sur l'autel, palpite et fume encore,
Et qui s'offre elle-même, avant d'oser offrir
La prière d'un monde où prier c'est souffrir.

. . . .

. . . .

Dieu me sèvre à jamais du lait de ses délices.
Eh bien, j'épuiserai la coupe des supplices;
Dans les vases fêlés où l'homme boit ses pleurs,
Avec lui, je boirai ses gouttes de douleurs.
J'élèverai le cri de toutes ses alarmes,
Je saurai l'amertume et le sel de ses larmes;
Comme dans ceux du juste immolé sur la croix
Tous ses gémissemens gémiront dans ma voix,
Du haut de ma douleur comme de son Calvaire,
Ouvrant des bras saignans plus larges à la terre,
J'embrasserai plus loin, de ma sainte amitié,

Mes frères en exil, en misère, en pitié!
Mon amour fut ma vie : en épurant sa flamme,
O Jésus! prête-moi ta charité pour ame!
Fais que j'aime le monde avec le même amour
Dont j'aimai l'ange absent que j'entrevis un jour!
Que chaque enfant de l'homme à mes yeux soit Laurence!
Oui, fais-moi vivre ainsi d'amour et d'espérance!
D'espérance! ô mon Dieu, vous ne condamnez pas
Cette goutte de l'eau du ciel tombée en bas,
Que l'on boit dans sa main sans s'arrêter pour boire,
Mon espérance à moi, mon Dieu! c'est ma mémoire!
Oui, quand nos jours d'absence auront été comptés,
Quand, par divers chemins, nous serons remontés
Dans le sein créateur d'où nos ames jumelles
Descendirent ici, se reconnaitront-elles?
Je m'oublierais moi-même, ô Laurence, avant toi!
Et ne suis-je pas elle, et n'est-elle pas moi?
Renaître sans se voir et sans se reconnaître
Ce serait remourir, Seigneur, et non renaître!
Oui, ton ciel tout entier n'est dans ton sein, mon Dieu,
Que l'éternel retour après le court adieu,

Que le regard sans fin, que le long cri de joie
Qu'en retrouvant sa sœur l'ame à l'ame renvoie,
Que l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima
Retrouve les doux noms dont l'amour le nomma!
Oui, dans les profondeurs des cieux où tu te voiles,
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles,
Il est, il est, ô père! un suprême séjour
Que ta main comme un nid prépare au saint amour,
Des déserts dans tes cieux tout voilés de mystères,
Des cimes comme ici, des grottes solitaires
Où les ames en toi pour s'aimer s'enfuiront,
Et dont tes anges même à peine approcheront.
A ta magnificence, ô père! je me fie,
Tu rends cent mille fois ce qu'on te sacrifie,
Mais de plus qu'ici-bas je ne demande rien.
D'autres rêvent leur ciel, mais moi j'ai vu le mien!...



De la Grotte, 16 août 1794.

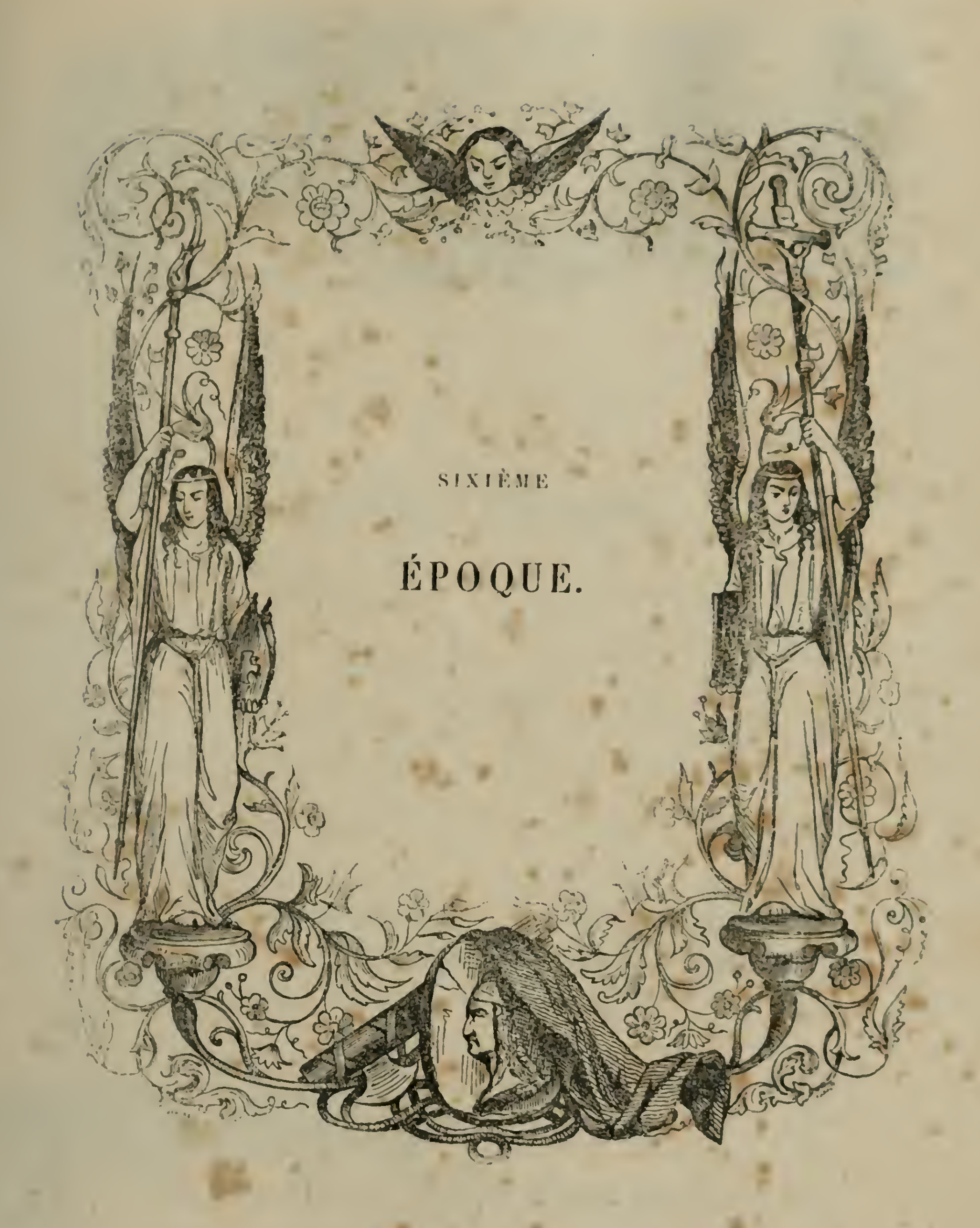
Cependant écrasé sur cette roche aride
Referme-toi, mon cœur, comme un sépulcre vide!
Comme après la blessure une trompeuse chair
Qui se referme un temps sur la balle ou le fer,
Et montre de la vie au dehors l'apparence
Pendant que sous la chair tout est mort et souffrance!

Seul soupir de mon cœur, dors dans son dernier pli,
Que ton nom pour toujours s'y cache enseveli;
Dans mes rêves éteints, sur mes lèvres glacées,
Ne remonte jamais du fond de mes pensées;
Que les hommes trompés ne se doutent jamais
Qu'en les aimant c'était encor toi que j'aimais!
Que de ma charité l'ame était un mystère;
Que je vivais du ciel en marchant sur la terre!...
De cette charité que le divin charbon
Sur ma langue consume et dévore ton nom;
Que nulle bouche humaine ici-bas ne le sache,
Qu'à tous hormis à Dieu ma poitrine le cache,
Jusqu'au jour de ma mort, ce nom, secret chéri,
Comme un trésor visible après le flot tari!

Mais elle? Oh! qu'elle vive aux dépens de ma vie!
Oui; je le veux, mon Dieu! que Laurence m'oublie!
Par l'amer souvenir de notre amour, Seigneur,
Ne lui corrompez pas sa coupe de bonheur,

Et qu'heureuse sans moi!... mais qu'elle s'en souvienne
Au sépulcre où mon ame ira chercher la sienne!...





SIXIÈME

ÉPOQUE.



SIXIÈME ÉPOQUE.

---

26 mars 1795, dans une maison de retraite ecclésiastique,
à Grenoble, pendant le délire de la fièvre.

J'ai quitté pour jamais cet Éden de ma vie
Où cette Ève à mon cœur fut montrée et ravie,
Comme le premier homme, hélas! quitta le sien.

Mais combien son exil ferait envie au mien!
Des pas suivaient ses pas loin des portes fermées;
Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées,
Et de deux cœurs brisés l'âpre conformité
Faisait de deux malheurs une félicité;
Moi, seul toute la vie, et seul au jour suprême,
Abhorré du seul cœur que je tue et que j'aime,
Obligé d'étouffer mes plaintes sans échos,
Et de noyer mon cœur dans ses propres sanglots;
Obligé d'arracher à l'ame sa pensée
Comme on arrache une arme aux mains d'une insensée;
Ayant tout mon bonheur à mes pieds répandu
Sans pouvoir y jeter un regard défendu,
Le cœur vide et saignant jusqu'à ce qu'il en meure,
Et n'osant même à Dieu nommer ce que je pleure,
Il faut vivre et marcher sans ombre, toujours seul,
Mort parmi les vivans, cet habit pour linceul,
Mort! ah! plutôt jeté tout bouillonnant de vie
Parmi ces morts dont l'ame est déjà refroidie!
Étouffant sans pouvoir mourrir, et nourissant
Le ver de mon tombeau du plus chaud de mon sang!...

. . .   .

. . . .

Oh! que t'avais-je fait, éternelle justice,
Pour mériter si jeune un si rare supplice?
Cet amour, comme un piége à mon cœur préparé,
Sans toi, sans tes desseins, l'aurais-je rencontré?
N'en avais-je pas fui, tout brûlant et tout jeune,
Le péril inconnu dans la veille et le jeûne,
Pour sauver mon cœur chaste et garder mon œil pur,
Entre le monde et moi mis l'épaisseur d'un mur?
Est-ce moi qui l'ai fait s'écrouler sur ma tête?
Et quand pour m'abriter au nid de la tempête
J'allais m'ensevelir dans le creux du rocher,
Seigneur, est-ce elle ou vous que j'y venais chercher?
Est-ce moi, qui, prenant cette enfant inconnue,
La portais, l'enfermais avec moi dans la nue,
Et, par mon ignorance et son déguisement,
Me créais le péril d'un double sentiment?

Est-ce moi qui, couvrant de nos deux cœurs la flamme,
Nous fis pendant deux ans vivre d'une seule ame,
Pour qu'en nous séparant tout à coup sans pitié,
Chacun des deux de l'autre emportât la moitié?

. . . .

Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie?
L'innocent à ses yeux paye-t-il pour l'impie?
Ou plutôt est-il donc dans ses sacrés desseins
Que ceux qu'il a choisis ici-bas pour ses saints,
Avant de brûler l'homme à ses bûchers sublimes,
Les premiers sur l'autel lui servent de victimes?

. . . .

Ah! je me soumettrais sans murmure à ta loi,
Dieu jaloux! si du fer tu n'égorgeais que moi!
J'ai voulu, j'ai tenté ton cruel ministère,
Je saurai jusqu'au sang le subir et me taire!
Mais elle! mais cet être à peine descendu,

Pauvre ange, prise au piége à l'homme seul tendu,
Tendre enfant, par toi-même à mon sein confiée,
Que par mon amour même, ô Dieu, sacrifiée!
Proscrite de ces bras ouverts pour la porter,
Elle aille en retombant à mes pieds se heurter,
Traîner dans les langueurs d'un éternel veuvage
Du front qu'elle adora l'ineffaçable image!
Ou porter, jeune et morte, aux bras d'un autre époux,
D'un cœur tout calciné les précoces dégoûts!...
M'accuser à jamais du froid qui la dévore
Et blasphémer son Dieu par le nom qu'elle adore!
Ah! c'est plus qu'un mortel ne pouvait accepter,
Ce qu'au prix du ciel même il fallait racheter,
Ce que j'achèterais de ma vie éternelle,
De l'immortalité que je maudis sans elle!...

. . . .

O Laurence! ô pitié! reviens, pardonne-moi!
Je t'immolais à Dieu, mon seul Dieu c'était toi!
Je ne puisais qu'en toi cette force suprême

Qui m'élevait de terre au-dessus de toi-même,
Qui me faisait trouver, pour mieux te protéger,
Tout sacrifice faible et tout fardeau léger.
Je me croyais un Dieu!... non, je n'étais qu'un homme.
Je maudis mon triomphe avant qu'il se consomme!
Je me repens cent fois de ma fausse vertu!
Ah! s'il est temps encor, Laurence, m'entends-tu?
Je me jette à tes pieds, je t'ouvre pour la vie
Ces bras où sur mon sein tu retombes ravie,
Oui, ces bras dont l'étreinte, ô ma fille! ô ma sœur!
Vont en se refermant te sceller sur mon cœur!
Oh! tu m'entends! oh! viens, oh! viens vivante ou morte!
Dans notre ciel à nous viens que je te remporte!
Renversons le rocher; courons, n'écoutons pas
Ce qui gronde là-haut, ce qui maudit en bas;
N'entendons pas ces voix mentant à la nature :
L'oracle est dans le cœur de chaque créature,
L'irrésistible voix qui convie au bonheur;
C'est mieux que la vertu, l'innocence et l'honneur;
C'est le cri du ciel même entendu sur la terre!
Aimons-nous, ô ma vie! Allons dans le mystère

Cacher à l'œil humain d'ineffables amours
Qui n'auront d'autre fin que celle de nos jours;
De notre double vie épuisons les délices;
Quand la mort dans nos dents vient briser les calices,
Qui sait quel est le sage ou quel est l'insensé,
De celui qui l'a bu tel que Dieu l'a versé,
Ou qui, les refusant à sa soif assouvie,
Au songe de la mort sacrifia sa vie?
Ce doute existât-il je voudrais l'encourir.
Une vie avec toi, puis à jamais mourir!
Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes!
Une vie avec toi, puis la mort à nos ames!
Car cette horrible vie est un enfer sans toi!
Le néant éternel y commence pour moi!
Oui, c'en est fait, je fuis, je t'arrache à ce monde;
Je te rapporte au ciel. . . . .

— On entend la cloche de la chapelle qui sonne l'office du soir et appelle les jeunes prêtres aux stalles. —

Airain sacré qui gronde!

Cri d'en haut qui m'appelle aux marches de ma croix,
Ah! mon cœur égaré se retrouve à ta voix.

. . . .

Comme des ailes d'ange en mon ciel balancées
Tu chasses de mon front mes honteuses pensées!
Tu refoules le crime avec le désespoir
Dans ce sein qui renaît aux accens du devoir.
De mes propres sanglots il semble que tu pleures.
Sympathique instrument de ces saintes demeures
Que de poids d'un cœur lourd n'as-tu pas soulevé!
Combien d'ames en peine à tes glas ont rêvé!
Combien de bons élans, d'ardeurs sanctifiées,
Les anges à tes sons n'ont-ils pas confiées!
Que de pesans soupirs, de l'ombre du saint lieu,
N'ont-ils pas remonté sur tes ailes à Dieu!
Et combien n'as-tu pas des saintes agonies
Sonné pour la vertu les angoisses finies;
Tu chantes aux mortels l'aube et le soir des jours,
Tu sais combien du temps les longs momens sont courts.

Combien ce que la vie emporte sur son aile
Est sans comparaison avec l'heure éternelle!
Encore un peu d'exil, encore un peu de fiel,
O mon ame, et tes jours sonneront dans le ciel!

Marchons en attendant, marchons tête baissée,
Comme un homme écrasé du poids de sa pensée!
Au Dieu consolateur allons la confier.
Ah! lorsque l'un pour l'autre on peut encor prier
Au vaste sein de Dieu dont l'amour nous rassemble,
Se rencontrer en lui, n'est-ce pas être ensemble?

. . . .
. . . .
. . . .



De sa cellule, à Grenoble, 14 mai 1797.

Pour retremper mon ame au feu des saints parvis,
Chez ces hommes de Dieu, depuis deux ans je vis;
Mais l'aspect de leur paix, de leur béatitude,
Ne peut de mon esprit dompter l'inquiétude.

Que le fardeau des jours semble léger pour eux!

Comme à tous leurs devoirs portant un front heureux,
On sent que sans effort leur cœur vierge se sèvre!



Le sourire du juste est toujours sur leur lèvre;
Jamais rien de leur sein ne soulève un soupir,

Ah! si comme eux, mon cœur, tu pouvais t'assoupir!
Si l'apparition du passé qui se lève
Pouvait de mon regard s'effacer même en rêve!
Si l'ombre de ces murs pouvait me la cacher!
Mais sur mes pas toujours elle semble marcher;
Mais sous chaque lambris, mais sous chaque colonne,
Je la vois qui descend, qui monte, qui rayonne,
Et si pour échapper au fantôme adoré
Je veux fermer les yeux; dans l'ame il est entré!...

O sommets de montagne! air pur! flots de lumière!
Vents sonores des bois, vagues de la bruyère!
Onde calme des lacs, flots poudreux des torrens,
Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errans,
Où d'un bras convulsif, au lieu de ces froids marbres,
J'embrassais, en pleurant, les racines des arbres,
Et me collant au sol comme pour écouter,
Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter!
Désert retentissant des bruits de la nature!
Que mon ame, à l'étroit dans cette enceinte obscure,

Pleurant son magnifique et premier horizon,
Brise d'ardens soupirs les murs de sa prison!
Il me semble, ô mon Dieu! que ce toit qui m'écrase
Rend plus lourde la vie et comprime l'extase!
Que je respirerais plus librement ailleurs,
Que le vent sècherait l'âcreté de mes pleurs,
Et que l'air m'aiderait comme il aide les aigles,
A m'élever à Dieu, mieux que ces froides règles!

. . . .

. . . .

Ces hommes sont heureux cependant sous ces lois;
Ils suivent sans détours leur route; ah! je le crois,
Ils n'ont pas respiré l'air de feu des tempêtes,
L'ombre de ces arceaux couvrit toujours leurs têtes.
De Dieu seul, de sa loi, leur souvenir est plein;
Ils n'ont point à couver un foyer dans leur sein,
A tuer leur pensée, à tromper, à sourire
En cachant dans leur main l'aspic qui la déchire;

Leur jour n'a pas une ombre, et leur cœur pas un pli ;
Mais moi, Seigneur, mais moi!.. Mon Dieu, l'oubli, l'oubli !



Même maison, 25 juillet 1797.

Ah! je me doutais bien que la fausse apparence
Aurait jusqu'au tombeau terni notre innocence,
Qu'on ne croirait jamais qu'en un même séjour
Deux cœurs dans le désert, couvant deux ans l'amour,
Se fussent conservés purs, seuls, sans autre garde
Que l'œil toujours présent du Dieu qui les regarde;

Ce soupçon est écrit pour moi sur tous les fronts,
Leur sainte charité m'épargne les affronts;
Mais malgré la douceur que leur parole affecte
On voit qu'à leur vertu ma présence est suspecte,
Qu'on me craint, qu'on m'évite, et que je suis pour eux
Un objet de dégoût, comme un pauvre lépreux.
Partout où je parais j'étends ma solitude;
Seul au pied des autels, aux repas, à l'étude,
Dans les délassements du soir plus seul encor;
Dès que mon pas résonne au bout d'un corridor,
La conversation cesse, et tout front est sombre,
On se range, on s'écarte, on fait place à mon ombre;
Chacun devant mes yeux détourne un œil glacé,
Et le bruit ne reprend qu'après que j'ai passé;
Et moi, baissant la tête, et sans un cœur qui m'aime,
Je passe en m'effaçant tout honteux de moi-même,
Oh! qu'un regard ami pourtant m'eût fait de bien!
Peut-être aussi mon cœur a-t-il voilé le mien!
Peut-être que la flamme en mon sein amortie
A dévoré d'un jet toute ma sympathie?

Et que mon œil de marbre incapable d'aimer
Éteint tout sentiment qui voudrait s'allumer?

. . . .



Août 1797, Grenoble.

L'évêque enfin m'a dit : J'abrége votre épreuve,
Mon fils ; de serviteurs ma pauvre église est veuve ;
La vieillesse, le glaive ou l'infidélité,
Des pasteurs de mon peuple, hélas! ont limité
Le nombre insuffisant déjà pour ses misères ;
L'herbe croît sur le seuil de tous mes presbytères ;
Chaque jour de l'année une paroisse en deuil,

Où l'enfance est sans père et la mort sans cercueil,
Vient me redemander l'homme de l'Évangile :
Je pourrais vous donner à choisir entre mille ;
Mais vous n'ignorez pas, mon enfant, que sur nous
Le monde, avec raison, veille d'un œil jaloux,
Qu'il veut, pour toucher Dieu, les mains chastes des anges.
Il a couru sur vous, mon fils, des bruits étranges,
Je veux les ignorer ; votre fidélité,
Si vous fûtes un jour faible, a tout racheté ;
Le repentir, semblable au charbon d'Isaïe,
En consumant le cœur renouvelle la vie,
Mais l'ombre du passé ne doit jamais ternir
Le ministre du ciel ; nul mortel souvenir,
Dans le prêtre de Dieu ne doit rappeler l'homme,
Du seul nom de pasteur il convient qu'on le nomme ;
Que son nom d'ici-bas dans l'autre soit perdu,
Qu'il paraisse du ciel à l'autel descendu,
Et que l'éloignement, le mystère et la grâce,
De ses pas dans la vie aient effacé la trace.

Il est au dernier plan des Alpes habité

Un village à nos pas accessible en été,
Et dont pendant huit mois la neige amoncelée
Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée,
Là, dans quelques chalets, sur des pentes épars,
Quelques rares tribus de pauvres montagnards
Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à l'aigle,
Parmi les châtaigners sèment l'orge et le seigle
Dont le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le temps d'achever la moisson.
Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume :
Son autel est de bois et n'a qu'un toit de chaume,
Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant
Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend.
Il se souvient encor que son humble lumière,
Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière;
Et ces ames des champs, toutes du même prix,
Il vous les comptera là-haut. Allez, mon fils.



17 septembre 1797.

J'irai, j'attacherai mon ame aux solitudes,
J'écorcherai mes pieds dans des sentiers plus rudes.
Bénissez-moi, Seigneur; que mon cœur consumé
Par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,
Au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
Et d'un feu plus céleste en mon sein se consume;

Mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
Tous, au lieu d'un seul être, et cet être dans tous!

. . . .





LETTRE A SA SOEUR.

Sept mois plus tard,
Du village de Valneige, mai 1798.

Ta sœur! Oh! quel doux temps ce doux nom me rappelle!
Tendre couple buvant à la même mamelle,
Que notre jeune mère, en se penchant sur nous,

Asseyait et berçait sur les mêmes genoux!
Ma sœur! Oh! laisse-moi l'effacer pour l'écrire,
Ce nom que mon regard n'est jamais las de lire,
Ce nom que j'écrirais du soir au lendemain
Si je laissais mon cœur s'écrouler sous ma main!
Oh! ce nom si longtemps muet à mon oreille!
Combien de cendre éteinte en mon ame il réveille!
Toute cette moitié froide et morte du cœur
Retrouve à ce doux nom son monde intérieur,
Monde de sentiment, d'amour et d'innocence,
Où, comme en un berceau, Dieu couve notre enfance,
Dont le regret cuisant nous poursuit, où plus tard
L'œil se voile de pleurs en tournant un regard.

Ma mère! est-il bien vrai? Dieu nous rend notre mère!
Les vents ont sous sa voile aplani l'onde amère!
Toi, ton mari, vous tous! tous rendus par les flots,
Plus trois petits enfans pendant l'exil éclos,
Comme ces passereaux que dans notre jeune âge
Nous trouvâmes un jour, sous l'arbre après l'orage,

Que du rameau cassé notre main recueillit,
Et qu'en ton tablier tu rapportas du nid !

Mais tu ne m'as pas dit assez sur eux, sur elle,
Oh ! sur elle surtout ! Ma mémoire fidèle
La voit bien à travers le lointain souvenir,
Telle qu'à mon départ je la vis me bénir,
Telle, qu'une excepté ! aucune créature
Ne me laissa dans l'œil sa céleste figure !
Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé sur ses beaux traits ?
Le temps, le long exil, ses soucis, ses regrets,
Des cieux plus durs, ont-ils passé sur ce visage
Sans laisser, comme au ciel, trace de leur passage ?
Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon
Dont nos fronts ressentaient la tiède impression ?
Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore
Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore ?
Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur
Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur,
Quand son ame, le soir, au jardin, recueillie,

Nous regardait jouer avec mélancolie?
Les séparations et les longs désespoirs
N'ont-ils pas éclairci, dis-moi, ses cheveux noirs,
Ou blanchi sur son front ces deux boucles de soie
Où sa tempe pensive et profonde se noie?
Sa voix a-t-elle encor ce doux timbre d'argent,
Ces caresses de sons sur des lèvres nageant,
D'où notre nom tombait et résonnait si tendre,
Que souvent ma pensée en rêve croit l'entendre?
Et puis, te serre-t-elle encor contre son sein
Ainsi qu'elle faisait quand il était trop plein?
Du matin et du soir sa pieuse caresse,
Ma sœur, te donne-t-elle aussi la même ivresse?
Sens-tu, rien qu'à poser ton front sur ses genoux,
Ces extases du ciel qui descendaient sur nous?...
Mon amour t'interroge avec inquiétude
Car les traits de sa main dont j'ai tant l'habitude,
Dans ce peu de mots d'elle à ta lettre ajouté,
Tromperaient l'œil d'un fils; j'aurais presque douté
Si la main ne s'était révélée aux paroles.
Tu te fais, diras-tu, des symptômes frivoles!

Peut-être; mais à l'œil longtemps sevré d'un fils,
Hélas! tout est symptôme et peur, tout est sans prix;
Il veut tout retrouver d'une tête si chère!
Le moindre trait de plume, ah! c'est encor sa mère!
S'il voit dans l'écriture un signe de langueur
Il craint qu'un changement n'altère aussi le cœur,
Que ces traits affaissés, que son œil étudie,
Ne révèlent au fond tristesse ou maladie?
Dis-moi que de sa main cette altération
N'était que du bonheur la tendre émotion!

. . . .

Et maintenant il faut que ma plume décrive
La demeure sauvage où Dieu veut que je vive;
Vous devez, dites-vous, savoir où me trouver
Quand d'un frère ou d'un fils votre cœur veut rêver,
Afin qu'en se cherchant, nos ames réunies,
Hantent les mêmes bords, vivent des mêmes vies;
O mes anges absens, suivez-moi donc des yeux;

Je vais vous raconter la maison et les lieux.

Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,
Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pieds,
La nature étendit quelques étroites pentes
Où le granit retient la pierre entre ses fentes
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer,
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues,
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs
Comme la giroflée aux parois des vieux murs;
On voit à mille pieds au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches;
Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir,
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir;
La toise de pelouse à leur ombre abritée,
Par la dent des chevreaux et des ânes broutée,

Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts,
Dont mille filets d'onde humectent le velours,
Et pendant le printemps, qui n'est qu'un court sourire,
Enivre de leurs fleurs le vent qui les respire.
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon
Comme un mur de cristal de ma haute prison,
Et quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes,
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes,
On n'entend d'autre bruit, dans cet isolement,
Que quelques voix d'enfans, ou quelque bêlement
De génisse ou de chèvre au ravin descendues,
Dont le pas fait tinter les cloches suspendues.
Les sons entrecoupés du nocturne angélus,
Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus,
Et le sourd ronflement des cascades d'écume,
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume,
Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert,
La basse sans repos d'un éternel concert.

Les maisons, au hasard, sous les arbres perchées,

En groupes de hameaux sont partout épanchées,
Semblent avoir poussé sans plans et sans dessein,
Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein,
Les pauvres habitans dispersés dans l'espace
Ne s'y disputent pas le soleil et la place,
Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ,
A sa porte au matin et son mur au couchant.
Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise
Mènent de l'une à l'autre et de là vers l'église
Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains
Le baptême et la mort ont frayé les chemins.

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,
Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte,
Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé,

Que recouvrent bientôt la mauve et les orties,
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties,
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès ; ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord
Aux regards des passans en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille ;
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts ;
La joubarbe, la menthe, et ces fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottans
Et les font comme un pré reverdir au printemps.
Trois fenêtres, d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils,

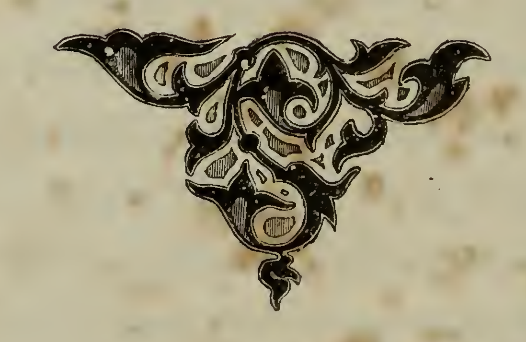
Reçoivent les premiers et les derniers soleils ;
Le toit qui sur les murs déborde d'une toise
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise,
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.
Pour défendre ce toit des coups de la tempête
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte ;
Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.

Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne,
Son horizon borné n'a ni grand ciel, ni plaine;
Adossée au penchant d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture ;
Puis, reprenant sa pente et s'y rétrécissant,
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,

Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis un peu de ciel, c'est tout ce que je vois.

Mais combien au regard du peintre et du poëte,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon!
Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche en nappe blanche et fine
Y joue avec le vent dont un souffle l'incline,
Y joue avec le jour dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et par des rocs aigus, dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée.
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd,
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd;
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire, ou lui rend plus de voix;
Dans les sons inégaux que son onde module

Chaque soupir de l'ame en note s'articule ;
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux,
Et qui semble la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges!
Maintenant vous avez mon horizon dans l'œil,
Demain vous passerez, ma sœur, mon pauvre seuil!





SUITE DE LA LETTRE A SA SOEUR.

Valneige, 5 mai 1798.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie ;
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien.

Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie,
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit,
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite y sont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon,
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là béquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis
Dans l'angle sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle;
Voilà tout le tableau; sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,

Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor, mais hélas!
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!...
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère,
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté,
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,

Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main;
Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche;
Des grappes de raisin que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher,
La sève en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant:
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon ame un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,

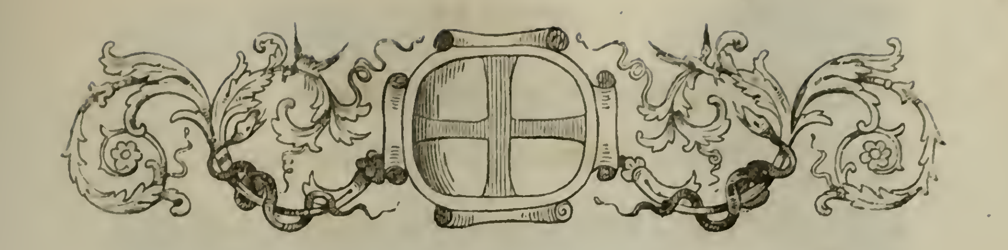
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout! oh non! j'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts,
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés;
Ce Christ! tu le connais; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père,
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour;

D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse !...

. . . .





SUITE DES LETTRES A SA SOEUR.

Valneige, 4 mai 1798.

Tu me demanderas de quoi j'existe ici ?
Je me le demandai, moi, bien souvent aussi ;
Mais pour l'homme et l'oiseau la Providence est grande :

De l'autel relevé la volontaire offrande,
Ces ames qui, cherchant une voix pour prier,
A défaut d'ange, hélas! nous glissent leur denier;
Les époux qu'on bénit, les enfants qu'on baptise,
Ces dîmes du bonheur que l'on jette à l'église,
Quelques fonds que l'évêque adresse à ses curés,
Le jardin, le verger, quelques arpens de prés,
Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre,
Que je bêche moi-même autour du presbytère,
Suffisent amplement pour moi, Marthe et le chien;
A la table frugale il ne nous manque rien;
Le lait de mon troupeau, le vin blanc de mes treilles,
Les fruits de mes pommiers, le miel de mes abeilles,
Tout abonde; le pain y cuit pour l'indigent,
Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.
Qui m'eût dit qu'un peu d'or me ferait tant de joie?
Je n'en ai pas besoin, prenez, je vous l'envoie!...





SUITE DES LETTRES A SA SOEUR.

---

5 mai 1798.

VOULEZ-VOUS maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne

Le jour s'unit au jour et forme la semaine?
Ah! chaque heure le sait quand elle s'accomplit :
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit;
Je crois entendre au son de sa voix balancée
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour;
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfans, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs ames
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux,
Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous;
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines
Et d'aspirations de terre s'élancer;
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève,
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,

Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment ;
Du maître en peu de mots j'explique la parole,
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poëme évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair pour sa simplicité ;
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfans, je me fais leur nourrice,
Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plait.
Je rentre, et du matin la tâche terminée,
A ma table de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur ;
Le reste du soleil dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse :
A fendre avec la bêche un sol dur ; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer ;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse ;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse ;
A faire à chaque plante à son heure pleuvoir

En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame,
La sueur de son front et la sueur de l'ame!
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main je vais de porte en porte,



Au hasard et sans but comme le pied me porte,
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil;
Partout, portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux ames l'espérance,
Un secret aux malades, aux partans un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Ainsi passe le jour sans trop peser sur l'heure;
Mais quand je rentre seul dans ma pauvre demeure,
Que ma porte est fermée et que la longue nuit
Excepté dans ma tempe a fait tomber tout bruit,
Ah! ma sœur! c'est alors que mon ame blessée
Sent son mal, et retourne en saignant sa pensée,
Comme on retourne en vain le fiévreux dans son lit;
C'est alors qu'une image ou l'autre m'assaillit,
Que vous m'apparaissez, vous, ma sœur et ma mère,
Avec tout ce qui rend l'absence plus amère,
Avec vos traits si doux, avec vos douces voix,
Vos tendresses, vos mots, vos baisers d'autrefois,

Et que de ce passé la présence est si forte
Que je vous tends les bras, que mon ame m'emporte
Vers vous et dans le sein d'autre fantôme cher,
Que je crois les revoir, leur parler, les toucher,
Et qu'en ne retrouvant qu'un chevet solitaire
Mon cœur comme en tombant s'écrase contre terre;
Alors pour m'arracher par force à ce transport,
Pour desserrer les dents du serpent qui me mord,
Le front brûlant, collé sur ma table de chêne,
J'attache mon esprit, comme avec une chaîne,
A ces livres usés du regard qui les lit,
Où le jour de ma lampe en m'éclairant pâlit;
Comme un esprit du doute et de la solitude
J'enivre ma raison de science et d'étude;
Tantôt, dans ces débris que l'histoire a laissés
Comme des siècles morts les pas presque effacés,
Je cherche à retrouver les traces d'une route,
Ce vain fil qui se brise entre les mains du doute,
Ce long dessein de Dieu qui mène les humains,
Fait de leurs monumens la fange des chemins,
Dissipe leur empire et leur foi comme un rêve,

Sur leur propre monceau de débris les élève,
Et du dogme et du temps qui ne croit plus finir
Ne fait qu'un marche-pied pour l'obscur avenir ;
Mais ce fil dans mes mains se brouille à chaque haleine
Dans l'énigme de Dieu dont chaque page est pleine,
Des choses, des esprits l'éternel mouvement
N'est pour nous que poussière et qu'éblouissement,
Le mystère du temps dans l'ombre se consomme,
Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'homme,
Et devant Dieu caché dans sa fatalité,
Notre seule science est notre humilité !

Tantôt, las de sonder ces obscures merveilles
Je livre aux bardes saints mon ame et mes oreilles,
J'écoute avec le cœur ces cœurs mélodieux
Qui, se brisant à terre en retombant des cieux,
En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent,
Et pour diviniser leurs plaintes les chantèrent ;
Oh ! de l'humanité ces hommes sont la voix,
Les mots harmonieux s'ordonnent à leurs choix,

Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages,
Et vibrent en musique ou brillent en images;
Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur;
Ils versent aux soucis cette molle langueur,
Cet opium divin que dans sa soif d'extase
Le rêveur orient puise en vain dans son vase;
Mais eux, l'ange des vers leur apporte aux autels
Pour s'enivrer de Dieu des rêves immortels!
Ils versent goutte à goutte en mon ame attendrie,
Comme un sommeil du ciel, leur tendre rêverie;
Mon songe, enfant des leurs, les suit, et quelquefois
Comme une voix qui chante entraîne une autre voix
Ma lèvre s'abreuvant aux flots de leurs ivresses
Se surprend à chanter avec eux ses tristesses.

Plus souvent desséché par mon affliction
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation*,
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucs de l'évangile,
Où la sagesse humaine et divine à longs flots

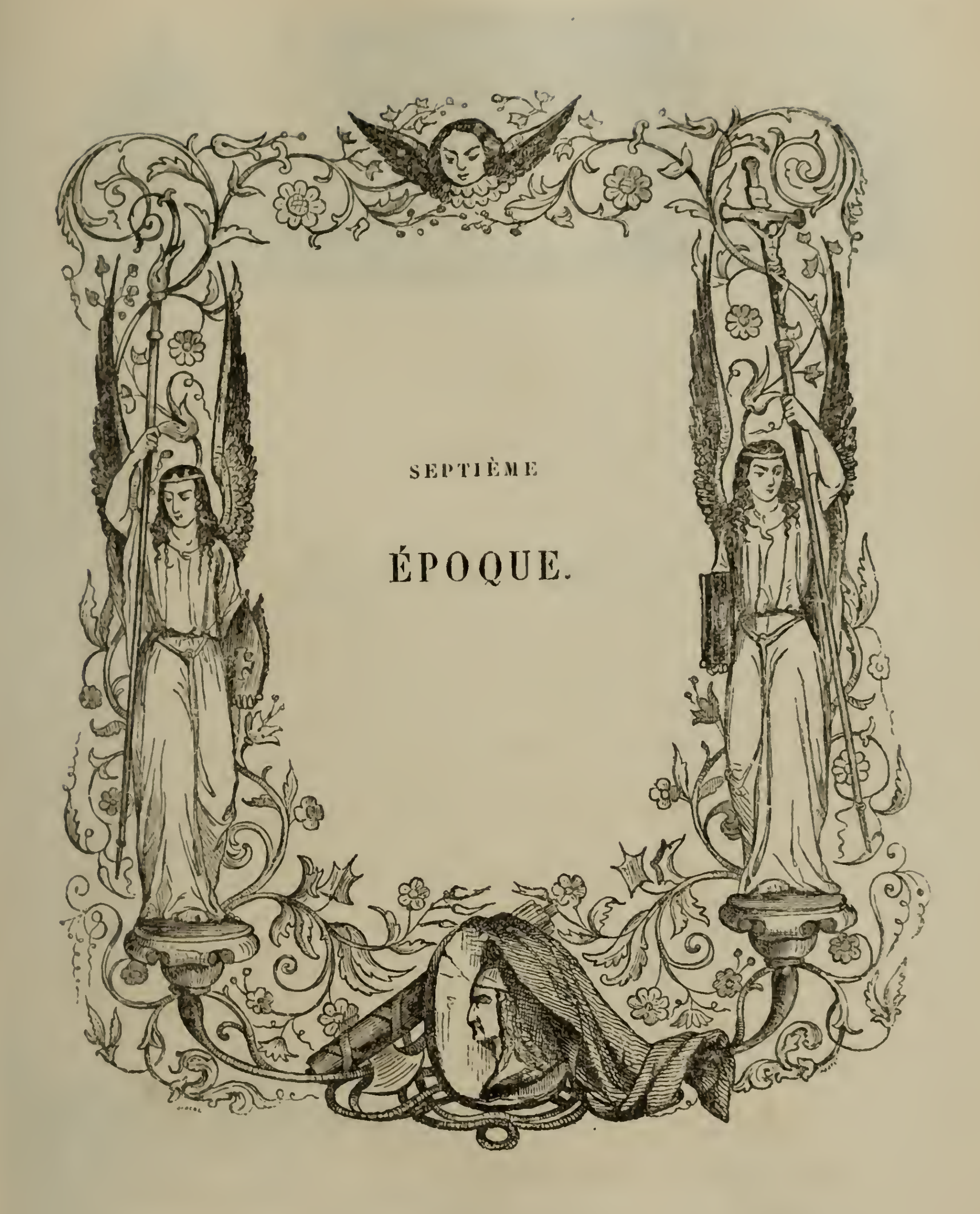
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots;
Où chaque ame, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve,
Trouve, selon le temps, ou la peine, ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et sous la croix où l'homme ingrat le crucifie,
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie!...

Ainsi lisant, priant, écrivant tour à tour,
Tantôt le cœur trop plein et débordant d'amour,
Tantôt frappant mon sein sans que l'onde en jaillisse,
Ne trouvant qu'une lie au fond de tout calice,
Puis regardant fumer ma lampe qui pâlit,
Puis tombant à genoux sur les bords de mon lit,
Mouillant de pleurs mes draps qu'entre mes dents je froisse,
En sanglots étouffés comprimant mon angoisse,
Puis quand du coup au cœur tout le sang a coulé,
Relevant vers la croix un regard consolé,
Ouvrant mes deux volets pour respirer à l'aise
Les brises de la nuit dont la fraîcheur m'apaise,

Le front pâle et terni d'une moite sueur,
Dans mes veilles sans fin je ressemble, ô ma sœur,
A ce *Faust* enivré des philtres de l'école,
De la science humaine éblouissant symbole,
Quand dans sa sombre tour, parmi ses instruments,
On l'entendait causer avec les éléments,
Et qu'au lever du jour dans son laboratoire
On ne retrouvait plus qu'un peu de cendre noire !
Hélas ! si ce n'était la grâce du Seigneur,
Que retrouverait-on le matin dans mon cœur ?
Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais dans ces nuits étranges
Au lieu d'esprits impurs, consolé par les anges !
Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais Faust avec un Dieu.
Que de choses encor ! la cloche sonne, adieu.

. . . .

(Un grand nombre de pages manquait ici au manuscrit.)


SEPTIÈME
ÉPOQUE.



SEPTIÈME ÉPOQUE.

Du village de sa naissance,
3 juillet 1800.

PRESSENTIMENS secrets! malheur senti d'avance,
Ombre des mauvais jours qui souvent les devance,
Instincts qui de ma mère annonciez le trépas,

Je vous croyais trop peu, vous ne me trompiez pas!
Dans quel état, ô ciel! mes yeux l'ont retrouvée ?
Hélas! par ma présence un moment soulevée,
La vie, en concentrant trop d'amour dans son cœur,
Semble avoir décimé les jours de sa langueur;
De jeunesse et d'amour cette ame encor si pleine
Tarit sous chaque aurore et tremble à chaque haleine,
Elle ne compte plus que soleil à soleil,
Et lorsque nous baisons ce front pâle au réveil,
Je ne puis de longtemps en détacher ma lèvre,
Car je sens qu'il m'échappe et que la mort me sèvre,
Que le dernier anneau du cœur va se briser
Et ne tient plus peut-être, hélas! qu'à ce baiser!..

Elle a voulu revoir ce ciel de son enfance,
Revenir et mourir au lieu de sa naissance;
Paris était pour elle un séjour étranger,
Son exil à ses yeux n'avait fait que changer:
Cette ville banale était pour elle amère,
Ah! la seule patrie est aux yeux d'une mère

Aux lieux où lui sourit, où l'aima son époux,
Où son doux premier-né grandit sur ses genoux,
Où ces anges gardiens du printemps de la femme
Laissèrent en partant leurs rayons dans son ame!

Que ce séjour pourtant a d'angoisse à ses yeux:
Revenir étrangère aux champs de ses aïeux,
Pauvre et nue, au village où son humble opulence
Des détresses du pauvre était la providence!
De ceux qu'on reconnaît voir les yeux se baisser,
D'autres se détourner de peur de vous blesser,
D'autres nouveaux venus, en secouant leurs têtes,
D'un air indifférent demander qui vous êtes?
Louer une chaumière en un coin du hameau
Pour respirer un peu de l'air de son berceau,
Jeter un œil furtif, de là, sur la demeure
Où l'on naquit, sur l'herbe ou l'arbre qui vous pleure,
Craindre qu'on vous impute à crime ce coup d'œil,
Se détourner de peur d'en rencontrer le seuil,
Et n'avoir pour jardin, pour abri, pour ombrage,

Que la ronce qui traîne aux sentiers du village,
Ou l'arbre sépulcral, le séculaire ormeau
Dont l'ombre que l'on fuit n'appartient qu'au tombeau,
Et qui voit tous les soirs, au cercueil de famille,
S'asseoir un fils avec une mère et sa fille.
Voilà pourtant sa vie et la nôtre en ce lieu,
Oh! courage, ô mon cœur! la patrie est en Dieu!



Même lieu, 18 juillet 1800.

Qu'après avoir pleuré comme morte, la femme
A qui, jeune, on donna les prémices de l'ame,
Des bords lointains du monde, à son toit revenu,
On la trouve vivante au bras d'un inconnu,
Entre l'étonnement, la douleur et la joie,
Le cœur plein et serré dans ses larmes se noie,

S'interroge soi-même, et frémit de savoir
Lequel est plus affreux de perdre ou de revoir?
Ainsi, cette maison que j'avais tant pleurée,
Que je me figurais des flammes dévorée,
Elle est encor debout..., mais pour nous repousser,
Ce seuil qui fut à nous nous n'osons le passer.
Et mon cœur déchiré, que ce souvenir tue,
Ne sait s'il l'aime mieux intacte qu'abattue!



Même lieu, 20 juillet.

Hier, fatale idée ! elle conçut l'envie
De revoir pas à pas la scène de sa vie,
La maison, le jardin, et de tout parcourir,
D'y revivre un moment, fallût-il en mourir !
Ma sœur et moi cédant à tout, par complaisance

Du nouveau possesseur épiâmes l'absence,
Et, profitant de l'heure, appuyée à nos bras,
Jusqu'au seuil de l'enclos nous traînâmes ses pas.
Le concierge attendri par ces deux voix de femmes
Ouvrit furtivement la porte et nous entrâmes.
Soit confiance en nous, ou soit cette pudeur
Qu'ainsi que l'innocence inspire le malheur,
Cet homme, retournant à ses travaux champêtres,
Du jardin, du logis, sembla nous laisser maîtres.
Oh ! que son sentiment soit béni dans son cœur!
Ma mère, dont la joue avait repris couleur,
Ma mère, dont la force, un moment ranimée,
Empruntait de la vie à cette terre aimée,
Parcourant du regard et le ciel et les lieux,
Voyait tout son passé remonter sous ses yeux;
Le nuage des pleurs qui flottaient sur sa vue
Laissait à chaque aspect percer son ame émue.
Elle nous entraînait partout d'un pas rêveur,
Montrait du doigt de loin chaque arbre, chaque fleur,
Voulait s'en approcher, les toucher, reconnaître

S'ils ne frémiraient pas sous l'œil qui les vit naître,
Voir de combien de mains avaient grandi leurs troncs,
Les comparer de l'œil comme alors à nos fronts,
En froisser une feuille, en cueillir une branche,
Appeler par son nom chaque colombe blanche
Qui, partant de nos pieds pour voler sur les toits,
Rappelaient à son cœur nos ramiers d'autrefois;
Écouter si le vent dans l'herbe ou la verdure,
L'onde dans la rigole avaient même murmure;
Éprouver si le mur de la chère maison
Renvoyait aussi tiède au soleil son rayon;
Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse,
Au penchant du soleil s'allongeait aussi douce!
C'était à chaque chose une exclamation,
Un soupir, puis un mot de résignation,
Puis de son bras au nôtre une étreinte plus vive
Qui trahissait l'élan d'une ame convulsive.
Enfin de la demeure ouverte d'un coup d'œil
Et d'un élan rapide elle franchit le seuil,
Elle nous entraîna d'un pas involontaire

Dans toute la maison, comme en un sanctuaire
Qu'elle semblait fouler avec recueillement,
N'osant ni respirer ni faire un mouvement,
Comme si du passé l'image tendre et sainte
Devait au moindre bruit s'enfuir de cette enceinte

Dans notre toit d'enfant presque rien de changé,
Le temps si lent pour nous n'avait rien dérangé :
C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
Celle de notre père, à côté, sur la cour,
Ces meubles familiers qui d'une jeune vie,
Sous notre premier toit, semblent faire partie,
Que l'on a toujours vus, connus, pensés, touchés;
Cette première couche où Dieu nous a couchés,
Cette table où servait la mère de famille,
Cette chaise où la sœur travaillant à l'aiguille

Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
Sous ses cheveux épars, penchait son front charmant;
Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
Dont les regards étaient toujours sur nos figures;
Et près du vieux divan que la fleur nuançait,
L'estrade où de son pied ma mère nous berçait;
Tout était encor là, tout à la même place,
Chacun de nos berceaux avait encore sa trace;
Chacun de nous touchait son meuble favori,
Et comme s'il avait compris jetait un cri.

Mais ma mère entr'ouvrant la chambre paternelle
Et nous poussant du geste: « A genoux! nous dit-elle,
» Enfans, voilà le lit où votre père est mort! »
Puis tombant elle-même à genoux sur le bord,
Et des mains embrassant le pilier de la couche,
Comme nous en pleurant elle y colla sa bouche;
Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots,

Et la chambre un moment fut pleine de sanglots...



Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent,
Le marteau retentit et les cloches sonnèrent,

A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
Et comme des voleurs craignant d'être surpris,
Emportant dans mes bras ma mère évanouie
Dont cette émotion venait d'user la vie,
Dérobés au regard par le mur de jasmin,
Je regagnai tremblant la porte du chemin,
Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte;
Et dans le moment même où la secrète porte
Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
J'entendis les enfans du nouveau possesseur,
Sortant de la maison en joyeuse volée,
Courir de haie en haie et d'allée en allée,
Et leurs cris de bonheur monter et retentir
Sur les pas de la mort qui venait d'en sortir.



Même jour, le soir.

O vraie et lamentable image de la vie !
La joie entre par où la douleur est sortie !
Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir !
A ce qui naît le jour Dieu fait place le soir ;
La coupe de la vie a toujours même dose,
Mais une main la prend quand l'autre la dépose,

Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
Ces coupes de bonheur qui semblent déborder,
Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine?



19 juillet 1800.

C'en est donc fait ! ma mère ! ah ! ce dernier effort
De sa vie expirante a brisé le ressort !
O nuit de l'agonie et de la délivrance
Écris-toi dans mon ame en larmes d'espérance !

Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit,

L'étoile du matin parut, elle me dit :
« Courage, mon enfant, je sens que je vous quitte ;
» De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite ;
» Avant que cette étoile ait pâli dans le jour
» Je vous embrasserai de l'éternel séjour !
» Oh ! réjouissez-vous, les vrais jours vont m'éclore ;
» Pourtant sur cette terre embrassons-nous encore,
» Va réveiller ta sœur !... non, je te le défend,
» Écoute, dans son sein elle porte un enfant,
» Cette heure d'agonie à voir est trop cruelle,
» Il faut la lui sauver pour son fruit et pour elle !
» Il faut laisser ce voile entre elle et le trépas ;
» Et mon dernier baiser tu le lui donneras !
» Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame,
» Accomplis-les, mon fils, je te livre mon ame !
» Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. »

Oh ! béni soit celui qui du suprême adieu

M'adoucit à ce point l'heure toujours amère,
Et fait ouvrir le ciel par le fils à la mère !
Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant !
Ah ! si mon faible cœur se révolta souvent,
Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère,
Je traînai comme un poids mon sacré caractère,
De tout ce qu'ici-bas j'avais sacrifié,
Ah ! par ce seul moment je me sentis payé,
Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice
Cette mort pour ma mère adoucît son calice !

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui fuit ;
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie
Des mourants à sa voix j'allai puiser l'hostie ;
Et penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs je lui rompis le pain ;
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre ;

Du chrême des mourans je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse :
Ces pieds, qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain !
Absorbée et présente à chaque grand symbole,
Quand tout fut accompli, reprenant la parole :
— « Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don! »
— « Et lequel, ô ma mère? » — « Oh! mon fils, ton pardon!
» Non le pardon de Dieu qui sur moi surabonde,
» Mais le pardon du fils que je laisse en ce monde!
» De ton amour pour nous pauvre jeune martyr,
» Une mère jamais n'aurait dû consentir
» A te laisser tenter ce dévoûment sublime !
» Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme
» Que tu ne peux combler qu'à force de vertu !
» C'est moi qui l'ai creusé, dis, me pardonnes-tu ? »
Je collai sur ses mains mes lèvres en silence.

— « Oh! que ma douce mort te soit ta récompense !
» Je t'ai fermé le monde, et c'est toi dont la main
» Du ciel ouvert par toi m'aplanit le chemin!
» Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure
» Plus durable, à mon tour, ô mon fils, et meilleure !
» Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts,
» Ton ame a sa patrie où l'on aime toujours! »
Puis sentant que la mort affaissait ses paupières :
— « Récite-moi, mon fils, ces divines prières
» Qui de l'ame fidèle accompagnent l'essor,
» Afin qu'en expirant elle bénisse encor. »
J'obéis; sous mes pleurs je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'ame à ses dernières heures ;
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne et déjà répond de l'autre vie ;
Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus,
Elle achevait au ciel les chants interrompus !...
Le livre s'échappa de mes mains qui s'ouvrirent,

Et l'hymne de la mort.... mes sanglots le finirent !



1er août 1800, la nuit, au cimetière, près du tombeau de sa mère.

O nuit ! ô couvre-moi de ta noire épaisseur ;
Demain !... quoi, c'est demain que j'emmène ma sœur ?
Demain j'aurai quitté pour jamais cette terre,
Ce sépulcre où mon ame entre auprès de ma mère ?
Ah ! sur ce lit d'argile où sa dépouille dort
N'ayant entre elle et moi que ce rideau de mort,

Cette couche de cendre, hélas! si peu profonde,
Qu'un cœur soulèverait et qui sépare un monde!
Nuit qui devient mon jour, laisse-moi me coucher
Près du sol remué d'hier et le toucher!
M'enivrer de tristesse ainsi que d'une joie,
Écouter ce qu'au cœur de là-bas Dieu m'envoie,
Et la bouche collée au sol mystérieux
Le pétrir de mes mains, l'arroser de mes yeux!...

. . . .
. . . .

Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine!
En ce moment où l'œil ne voit que le trépas,
Que serais-je, grand Dieu, si vous ne parliez pas?
Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'ame et l'immortalité?

Que la vie, un moment détournée en sa course,
Ne s'anéantit pas en montant à sa source,
Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux
Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux!
Non! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes,
Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes!
Ame qui fus ma mère, oh! parle, parle-moi,
Ma conversation est au ciel avec toi!

Seulement ici-bas, séparés par l'absence,
Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance,
Tu m'entends maintenant de partout, ton regard
Ne connaît plus ni lieu, ni retour, ni départ,
Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme,
Mais comme une atmosphère enveloppe mon ame!...
Aussi sur ce gazon mouillé de mes regrets
Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près,
Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre
Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre:
Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur

Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur,
Et dans l'illusion que le regret embrasse
Nous fait chercher encor le pas où fut la trace.

. . . .
. . . .

Oh! coulez! oh! coulez! mon cœur, épanche-toi!
O terre, bois mes pleurs! ces pleurs c'est encor moi!
O sol de mon berceau que ne puis-je te rendre
Ce corps pétri de toi? que ne puis-je répandre
Toute ma vie en eau de mes yeux épuisés?
Restituer ces pleurs où je les ai puisés,
Comme le filet d'eau qui lassé de sa course
Tarit et rentre en terre à deux pas de sa source.

. . . .
. . . .

Mère! sous ton regard de tendresse interdit,
Non, tu ne savais pas! je ne t'ai jamais dit,

Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même,
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime)
Non je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle ame de fils, ô mère, je t'aimais !

. . . .

. . . .

L'aimer, mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle?
N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,
Éclos de son amour, réchauffé dans son flanc,
La moelle de ses os, le plus pur de son sang?
L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine
Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine?
De son cœur près du mien le moindre battement
Ne m'inspirait-il pas le même sentiment?
Mon corps n'était-il pas tout son corps, et mon ame
Un foyer emprunté qu'allume une autre flamme?
De cette ame du ciel chaque vibration,
En me communiquant la même impulsion,
N'imprimait-elle pas à ma jeune pensée

La même impression en moi recommencée,
Comme un son dans les sons imprime un même accord,
Ou comme un flot du flot reçoit le pli du bord !
Cette pensée, aiusi de la sienne venue,
Est-ce une ame qui naît? une qui continue?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et plus tard, quand bercé, grandi sur tes genoux,
Mon oreille s'ouvrait à tes accens si doux,
Que du monde et du ciel l'obscure intelligence
A travers ton sourire éclairait mon enfance,
Que tes saintes leçons façonnaient ma raison,
Que le bord de ta robe était mon horizon,
Et que toute mon ame, attentive à la tienne,
N'était que la lueur d'une autre dans la mienne,
O mère, qui pouvait démêler d'un regard
Cette existence à deux, faire à chacun sa part,

Distinguer toi de moi dans cette ame commune,
Restituer en deux ce qui sentait en une,
Dans nos doubles clartés voir laquelle avait lui,
Et, sans mentir au ciel, dire : c'est elle ou lui ?

. . . .

. . . .

Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image ?
Ton œil semblait avoir façonné mon visage ;
Jeune, dans la maison on ne distinguait pas
Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas ;
Par le frémissement de chaque même idée
Dans le même moment notre ame était ridée ;
Le même sentiment battait dans nos deux cœurs ;
Si tu devais pleurer, mes yeux roulaient des pleurs ;
S'il passait sur mon front quelque fraîche pensée,
D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée.
Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau,
Toi la voix, moi le son, toi la source et moi l'eau !
Union si profonde et si forte des ames,

Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames;
Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs,
Si c'est toi qui survis ou si c'est moi qui meurs.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

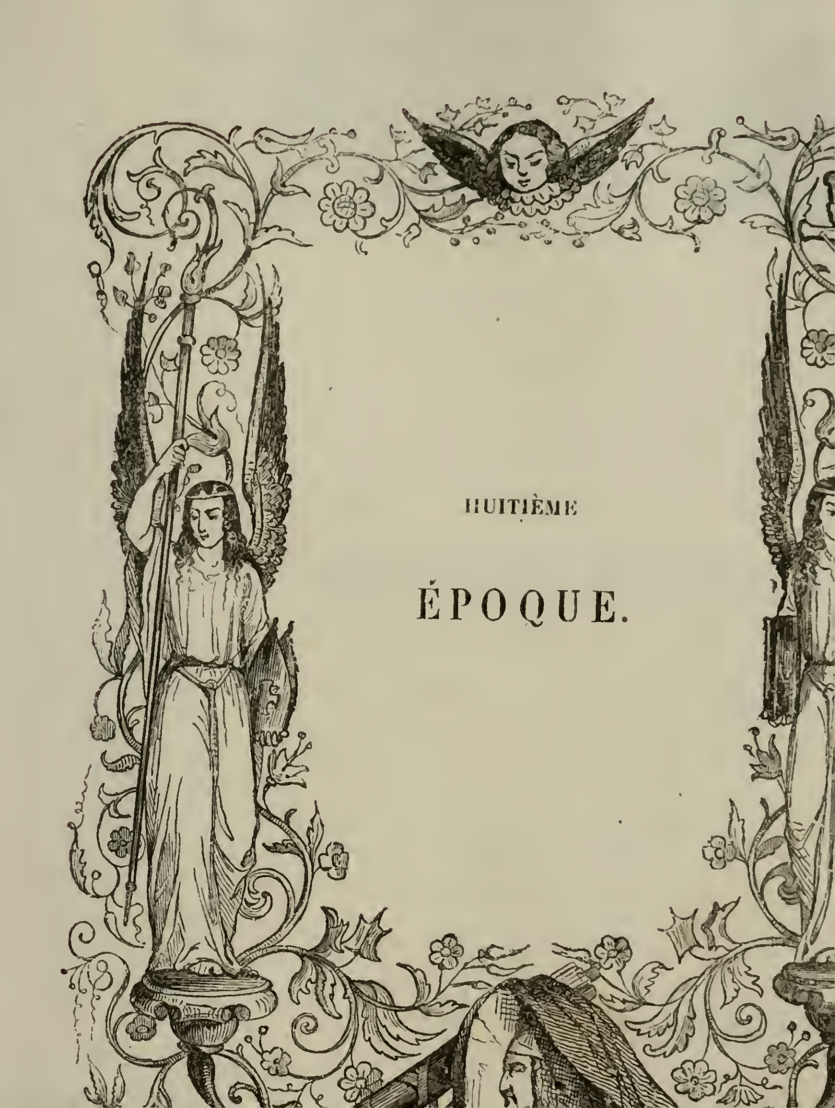
Meurt? oh! non, car je crois! meurt? oh! non, car tu vis!
Ma mère, oh! dans ta mort je suis encor ton fils!
Dans l'éternel bonheur où la vertu t'appelle
Un ciel remplirait-il une ame maternelle?
Non : si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant,
Son cœur demanderait son fils ou le néant;
Oh! je crois au néant plutôt qu'à ton absence!
Sur la foi de mon cœur je marche en ta présence,
Je sens ce cœur brûlant sous ta main s'apaiser,
Mon front baissé frémit comme sous ton baiser.
Ah! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie

La présence est en Dieu, car Dieu c'est leu

. . . .

. . . .




HUITIÈME
ÉPOQUE.





HUITIÈME ÉPOQUE.

Paris, 16 septembre 1800.

J'ai ramené ma sœur aux bras de son époux !
Que ce retour fut triste et pourtant qu'il fut doux !
Comme ces beaux enfans sur ces genoux de femme

Des larmes au bonheur faisaient flotter cette ame!
Sous la morne couleur de sa robe de deuil
Que de joie en son sein, d'amour dans son coup d'œil!
Dans le cœur de la mère, hélas! la vie est double,
Quand son passé se ferme et son couchant se trouble,
Elle voit l'avenir plein de jour et d'espoir
Du front de ses enfans rayonner sur son soir;
Son ame, pour aimer, sur eux se multiplie.
Chaste amour, dans ta coupe, il n'est donc point de lie?



Paris, 20 septembre 1800

Avant de retourner à mon nid pour toujours,
Ils veulent me garder avec eux quelques jours
Pour que ma pauvre sœur par degrés s'accoutume
Aux séparations: et puis, je le présume,
Pour qu'avant de rentrer dans mon obscur réduit
Mon oreille du monde ait entendu le bruit,

Comme au pied de la dune on monte sur la crête
Pour écouter la vague et pour voir la tempête.

Oh ! que le bruit humain a troublé mes esprits !
Quel ouragan de l'ame il souffle dans Paris!
Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde,
Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots,
Monter et retomber en lugubres sanglots ;
Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions.
On croit y distinguer l'accent des passions
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'ames,
Entrechoquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,
Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.
Quel poids pèse sur l'ame en entrant dans ces murs?

En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrens animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne,
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont sans voir le but on voit le mouvement!
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant, m'oppresse.
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer;
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule;
Que je porte à moi seul le poids de cette houle;
Que son immense ennui, son agitation
M'entraînent faible et seul dans son attraction;
Que de ses passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique;
Que son ame travaille et souffre dans mon sein,
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim;
Que ma robe en passant se salit à ses crimes;
Et que, tourbillonnant dans ses mouvans abîmes,
Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser, ni baisser son niveau;

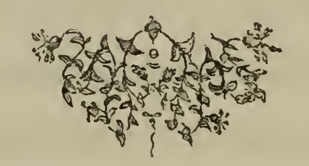
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase,
Et que si je venais à tomber sous ses pas,
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas;
Mais comme une machine à son but élancée
Passerait sur mon corps sans même une pensée!...

Et puis, faut-il le dire? il est ici pour moi
Un éternel sujet de tristesse et d'effroi;
Je me surprends sans cesse à penser, à me dire,
Tout tremblant: C'est ici que Laurence respire!
C'est ce bruit qu'elle entend, c'est ce ciel qu'elle voit,
Ce pavé qui la porte et cette eau qu'elle boit;
C'est dans cet Océan, dans ce désert immonde
Que cette perle pure est enfouie au monde;
Quand je lève mes yeux vers ces brillans séjours
Où les flambeaux le soir ressuscitent les jours,
Je me dis, en voyant une ombre à la fenêtre:
Cette ombre que je vois c'est la sienne peut-être!
Chaque char en roulant me semble l'emporter.

Ce coude que le mien le soir vient de heurter,
La trace de ce pied, la robe que je froisse,
Qui sait si ce n'est pas ?... Une poignante angoisse
De chaque aspect pour moi sort et vient m'assaillir.
J'entends des sons de voix qui me font tressaillir;
J'entends des noms qui font rougir jusqu'à mon ame;
Je frémis de lever les yeux sur une femme;
Je tremble qu'à son front, rencontré par hasard,
Mon cœur ne meure en moi foudroyé d'un regard.
Puis je rentre, l'esprit courbé de lassitude,
Mais poursuivi des cris de cette multitude,
Trouvant l'isolement mais jamais le repos,
Le cœur amer et vide et plein de mille échos;
Le bruit assourdissant de l'humaine tempête
Monte, gronde sans cesse et m'enivre la tête;
Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de foi,
J'entends à peine, hélas! mon cœur qui prie en moi.

Oh! nuits de ma montagne, heure où tout fait silence
Sous le ciel et dans moi; lune qui se balance

Sur les cimes d'argent du pâle peuplier
Que l'haleine du lac à peine fait plier ;
Blanches lueurs du ciel sur l'herbe répandues
Comme du lin lavé les toiles étendues ;
Des brises ou de l'eau furtif bruissement ;
Des chiens par intervalle un lointain aboiement ;
Le chant du rossignol par notes sur des cimes,
Silence dans mon ame, ou quelques bruits intimes
Qu'un calme universel vient bientôt assoupir,
Et qu'un retour vers Dieu change en pieux soupir.
O jours d'un saint labeur ! douces nuits de Valneige !
Oh ! que le temps me dure ! Oh ! quand vous reverrai-je !...



Paris, 21 septembre 1800.

Quel spectacle, Seigneur, vous donnez à vos anges
Dans ces grands chocs d'idée et ces luttes étranges!
Sur ce peuple qui peut savoir votre dessein?
Vous avez mis, grand Dieu, deux ames dans son sein;
L'une, d'un vague instinct vers l'inconnu guidée,
Sonde la mer du doute et découvre l'idée;

Lui donne, en pétrissant le verbe dans sa main,
La forme qui la rend palpable au sens humain;
La tire comme l'or de sa mine profonde,
Et la frappe en monnaie à l'usage du monde.
L'autre, ame de soldat, toujours ferme et debout,
Comme un volcan divin dans sa poitrine bout,
Aspire aux quatre vents le souffle de la guerre,
Et pour champ de bataille a pris toute la terre;
Et, par cette ame double à la fois agissant,
Il sert Dieu de son cœur et l'homme de son sang!
Semblable de nos jours au peuple de Moïse
Qu'en deux parts au combat le prophète divise,
L'une dans le vallon, mourant pour Israël,
L'autre sur les hauteurs, levant les mains au ciel!...

Pour lancer tous ses fils à sa lutte inégale,
Paris semble des camps la grande capitale,
On voit par chaque porte entrer ses bataillons,
Renaissante moisson de ses sanglans sillons,
Qui, pour combler aux camps les lignes décimées,

Ressortent en chantant vers ses quatorze armées;
On ne voit qu'étendards par le plomb déchirés
Entraînant des soldats sous leurs lambeaux sacrés ;
On n'entend retentir que le canon sonore
Dont des boulets vomis la gueule est pleine encore,
Et la ville ne voit briller à son réveil
Que d'épaisses forêts de fusils au soleil.
Et comme cette foule est prodigue de vie !
Et comme tout à coup au grand homme asservie,
Elle qui ne pouvait subir un joug plus doux,
Du tyran de sa gloire embrasse les genoux ;
Sous son geste nerveux d'elle-même s'incline,
Accepte sans effort sa rude discipline,
Et semble, en se pliant à son poignet d'airain,
Le cou de son cheval ou le gant de sa main !
Ah ! c'est qu'aussi le peuple a cet instinct rapide
Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide ;
C'est que dans le péril la faible humanité
De Dieu même a reçu l'instinct de l'unité,
Et qu'afin qu'en grand peuple un grand homme la moule

Le bronze extravasé doit couler dans le moule.

Où les pousse pourtant ce vague entraînement?
Pourquoi vont-ils combattre et mourir si gaîment!
Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait d'avance,
Ils vont comme un boulet où la force les lance,
Ébranler le présent, démolir le passé,
Effacer sous ton doigt quelque empire effacé,
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris!
Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère;
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations de l'œil à leur insu guidées
Sont dans la main de Dieu des instrumens d'idées!
Et l'homme qui ne voit que poussière et que sang,

Et qui croit Dieu bien loin se trompe en maudissant ;
Il ne sait pas, captif dans sa courte pensée,
Que d'une œuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer,
On laboure la terre avant de la semer.

Oh ! que nos jugemens sont courts et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire !
Que nous comprenons peu les dénouemens du sort !
Et que souvent la vie est prise pour la mort !

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent ;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes épars sur des gazons épais
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.

Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs piés
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés ;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte !
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme ;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé ;
Et poursuivant en paix son éternel voyage,
La caravane avait conquis l'autre rivage

C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,

Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit ;
Esprit saint! conduis-les comme un autre Moïse
Par des chemins de paix à ta terre promise!!!...



Paris, 21 septembre 1800, le soir.

Quelle fièvre ! Oh ! chassez l'image qui me tue,
Est-ce un songe? est-ce une ombre? est-ce elle que j'ai vue?
Ah ! c'est elle ! ô mon cœur, tu ne peux t'y tromper,
Nulle autre d'un tel coup ne pouvait te frapper!
La revoir !... mais montrée au doigt, mais avilie!

Oh! dans ma coupe encore il manquait cette lie!

Hier j'étais allé le soir dans un saint lieu
Pour entendre prêcher la parole de Dieu
Par un vieillard du temple, échappé du martyre,
Dont la voix sur ce peuple a reconquis l'empire.
La foule remplissait le portique et les murs.
Caché dans l'ombre, au pied d'un des piliers obscurs
Où les cierges du chœur, qui brûlaient par centaines,
Jetaient obliquement leurs lueurs incertaines,
J'attendais que le flot du peuple débordé,
Des tribunes au chœur, plein, eût tout inondé,
Et le front dans mes mains, appuyé sur la pierre,
J'entendais sans les voir les pas rouler derrière,
Et tout autour de moi les groupes curieux
Qui causaient à voix basse en promenant leurs yeux.
Tout à coup s'éleva comme un murmure immense
D'épis sur les sillons quand la brise y commence;
J'entendis frôler l'air, d'un plumage mouvant
Sur ma brûlante peau mon front sentit le vent.

Les rangs pressés s'ouvraient d'eux-même et faisaient place,
Et puis se refermaient soudain sur une trace.
Ce n'était que rumeur et qu'exclamation
D'étonnement, d'ivresse et d'admiration ;
Un instinct machinal me fit tourner la tête
Pour voir l'objet charmant de la foule distraite ;
Mais il n'était plus temps, la femme avait passé,
Son sillon dans l'église était presque effacé ;
Je ne vis qu'une taille et des épaules nues
Où flottaient sous des fleurs des tresses répandues,
Et qu'un sourire errant, et l'amoureux regard
Annonçaient, devançaient, suivaient de toute part.
« C'est bien elle, » disait un jeune homme ; « oh ! c'est elle !
» Ce ciel dont on nous berce en a-t-il d'aussi belle ?
» Non jamais ces pavés n'ont frémi sous les pas
» D'anges aussi divins que l'ange d'ici-bas.
» — Elle ! » lui répondait son voisin ; « c'est son ombre
» Peut-être, car du temple elle craint jusqu'à l'ombre,
» Et jamais ses beaux pieds, d'adorateurs suivis,
» N'ont foulé pour prier la poudre des parvis.
» C'est là son seul défaut, hélas ! la tendre femme,

» On dit qu'au désespoir elle a vendu son ame ;
» On ne la vit jamais s'approcher du saint lieu ;
» Elle fait croire au ciel et ne croit pas à Dieu !
» — C'est elle cependant, tiens, en veux-tu la preuve?
» Regarde sa ceinture et son collier de veuve.
» Vois qui la mène. — Eh bien? — Eh bien, c'est lui !
» Lui, le martyr d'hier et l'élu d'aujourd'hui !
» Qu'il se hâte au bonheur! car demain!... quel dommage
» Qu'une beauté si pure, ô Dieu ! soit si volage !
» Ou plutôt quel bonheur qu'elle fasse courir
» La coupe où chacun veut s'enivrer et mourir !
» — Mais au sermon, mon cher, que viendrait-elle faire?
» — Elle y vient comme nous, ma foi, pour se distraire,
» Pour entendre des mots saintement cadencés,
» Ou sur l'orgue des airs qu'elle n'a pas dansés,
» Car on dit que depuis sa première aventure
» De l'orgue dans ses nuits elle aime le murmure,
» Sans doute en souvenir du beau mugissement
» Qu'elle entendait si haut chez son premier amant
» Tu sais?... » Mais l'orateur se levant de la chaire

Murmura sourdement son texte et les fit taire;
Il parla du bonheur de mourir pour la foi,
Des martyrs immolés pour l'Église et le Roi,
Et, sur leurs orphelins évoquant leur mémoire,
Toucha jusqu'aux sanglots son immense auditoire.
Des larmes de pitié montaient à tous les yeux;
Chacun se dépouillait de son denier pieux;
Une femme, on disait, qu'orpheline elle-même,
Des malheurs de ces temps elle était un emblème,
Du vieillard précédée, une bourse à la main,
Parmi les rangs émus se frayait un chemin,
Et faisant résonner le don dans la corbeille,
A la sainte pitié sollicitait l'oreille,
On n'entendait au loin que sa timide voix,
Le prêtre qui frappait le pavé de sa croix,
Ou du denier sacré la chute monotone
Qui sonnait en tombant dans l'urne de l'aumône;
Des rangs voisins du mien bientôt elle approchait,
D'avance dans mon sein déjà ma main cherchait
L'obole de l'autel, quand, relevant la tête,

Mon regard dans le sien se rencontre et s'arrête,
Et comme fascinés par l'œil qu'en vain on fuit,
Chacun de nos regards suit l'autre qui le suit :
Elle semblait chercher à travers un nuage
A distinguer de loin les traits de mon visage,
Et je voyais le sien dans mon œil revenir
Comme une ombre montant du fond d'un souvenir.
A chaque pas de plus la fatale figure
M'entrait plus rayonnante au cœur ; mais à mesure
Que mon œil ébloui qui plongeait dans le sien
Fixait son œil ouvert et fixe sur le mien,
Comme si tout son sang eût coulé par sa vue,
Je la voyais pâlir et changer en statue ;
La prunelle immobile et le pied suspendu,
Le cou penché, le doigt vers ma place étendu,
Faire un pas, reculer, dans son sein qui se pâme
Chercher un cri qui meurt et qui manque à son ame,
Puis enfin, sans couleur, sans voix et sans regard,
Glisser inanimée aux bras du saint vieillard !
Moi-même, sans jeter un cri, sans faire un geste,

J'étais mort de sa mort et j'ignore le reste..

. . . .



Quand je me réveillai comme de mon tombeau,
La nef était muette et vide; un seul flambeau

Brillait comme une étoile au cintre de l'église,
Le soir dans les vitraux faisait tinter la brise ;
L'heure sonnait huit coups au cadran de la nuit ;
De piliers en piliers je m'échappai sans bruit ;
A force de douleur mon ame était tarie ;
La revoir c'était trop ! mais la revoir flétrie,
Mais la revoir tombée, ange d'illusion,
Le scandale du monde et sa dérision !
Par moi, par mon amour, par ma vertu, peut-être !
Oh ! quel doute mortel en moi je sens renaître?
Ange que le bonheur aurait sanctifié,
Dieu, ce serait !... c'est moi qui t'ai sacrifié !

. . . .



STANCES A LAURENCE.

---

22 septembre 1800.

Vous l'ange d'autrefois, maintenant pauvre femme,
Vous ne vous trompiez pas, Laurence, oui, c'était moi !
C'était moi qui cherchais la moitié de mon ame !
Hélas ! et qui la pleure en toi !

Tu vis !... de quelle vie, ô ciel ! quels mots étranges !
Dans le cuivre et le plomb diamant enchâssé,
Que Dieu laissa tomber sur la route des anges
Et que l'impie a ramassé.

Souviens-toi de ce ciel vu de si près ensemble...
Du jour de la rencontre et du jour de l'adieu !
Oui, je fus meurtrier! oui; cette main qui tremble
T'immola; mais c'était à Dieu!

Sacrifice insensé que ta faute condamne,
Vaine immolation de mon cœur combattu,
Ce que je respectais un autre le profane,
Et l'enfer rit de ma vertu !

O Laurence ! un retour au Dieu de ton jeune âge !
Un retour vers l'ami !... Grand Dieu ! dans ma douleur

Je n'avais ici-bas conservé qu'une image :
Ne la ternis pas dans mon cœur.

Reviens, reviens au ciel qui te pleure et qui t'aime,
Si ce n'est pour ton ame, ô Laurence! pour moi;
Et s'il te faut de l'eau pour un second baptême,
Oh! mes yeux en pleurent pour toi!

Ici deux; un là-haut; de notre double vie,
Non, il n'est pas brisé l'invisible lien :
Ton cœur avec mon cœur monte et se purifie
Où mon cœur saigne avec le tien!

Oh! quand, jetant ton ame aux voluptés impures,
Tu ternis ce lys blanc que je t'avais gardé,
Penses-tu quelquefois que tu souilles d'ordures
Ce cœur où Dieu s'est regardé?

Penses-tu quelquefois que tu troubles cette onde
Qui, sous un souffle humain bien loin de se ternir,
Ne devait réfléchir au soleil de ce monde
    Qu'un espoir et qu'un souvenir?

Ah! moi qui te voyais dans mes songes, Laurence!
A travers tant de pleurs, chaste auprès d'un époux,
Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
    Et des enfans sur tes genoux!...

. . . .
. . . .



A Paris, 26 septembre 1800.

Nuit funeste ! depuis qu'elle m'est apparue,
Et que je sais le nom, et l'hôtel, et la rue,
Chaque fois que je sors l'instinct traîne mes pas
Vers ce seuil de mon ciel que je ne franchis pas,
Mais où couvert de nuit j'écoute de la porte
Que quelque voix du ciel ou de la terre en sorte,

Comme Adam, exilé des jardins du Seigneur,
Écoutait s'éloigner les voix de son bonheur.

Cette nuit comme hier je m'y glissai dans l'ombre :
Des nuages au ciel rendaient l'hôtel plus sombre,
Et la pluie, en lavant les pavés à grands flots,
De mes pas dans la rue étouffait les échos.
Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière,
Je m'assis dans un angle au bord du banc de pierre,
Sur la borne en granit, du coude, m'appuyant,
Et tout caché dans l'ombre ainsi qu'un mendiant.
C'était l'heure où Paris, en jour transformant l'ombre,
En tonnerre incessant roule ses chars sans nombre ;
Où sur la roue en feu ses enfans emportés
Vont chercher au hasard leurs mille voluptés.
Aux cris des serviteurs les portes colossales
Aux chars retentissans s'ouvraient par intervalles.
Et j'y voyais briller à travers le cristal
Des fronts resplendissans de l'ivresse du bal ;
J'entendais au-dedans ces voix d'hommes, de femmes,

Ces sons des instrumens, ces bourdonnemens d'ames
Où l'oreille en vain cherche une phrase à saisir,
Et qui n'est que la brise errante du plaisir ;
Cette joie, en sortant de ces froides murailles,
M'enfonçait chaque fois un fer dans les entrailles,
Et j'aurais moins souffert (pardonne à mon remord,
Seigneur!) d'en voir sortir l'agonie et la mort!
Un torrent de pensées me roulait dans la tête ;
Si j'entrais tout à coup au milieu de la fête?
Si frappant d'un regard ses yeux pétrifiés,
Comme l'ombre des temps par son cœur oubliés,
Et renversant du pied ces vases de délices,
Du nom tonnant de Dieu j'effrayais tous ces vices?
Si dérobant cet ange à l'air qui la corrompt
Je rendais l'innocence et la vie à son front?...
Hélas ! et de quel droit? suis-je encore son père?
N'ai-je pas renoncé même au doux nom de frère?
Et ne sommes-nous pas, depuis l'heure d'adieu,
L'un à l'autre étrangers partout, hormis en Dieu?
Oh ! c'est donc en Dieu seul que je puis en silence
Bénir, prier, nommer, chercher, pleurer Laurence !

Elle pour qui cent fois j'aurais voulu mourir !
Seul à son aide, ô Dieu ! je ne puis accourir !...
Et de la froide borne en embrassant la pierre
Mes yeux fondaient en onde et ma bouche en prières.

. . . .

Pardonne-lui, mon Dieu ! de chercher ici-bas
Cet amour que tu mis tout enfant sous ses pas,
Après avoir vécu deux ans de ces délices
De le puiser encore aux profanes calices !
Ah ! moi seul ! ô mon Dieu ! j'ai creusé dans son cœur
Ce vide que ne peut combler un froid bonheur ;
Que la peine sur moi retombe avec le crime !
Frappez le tentateur et non pas la victime !
O tendre, ô bon pasteur ! rapporte dans tes bras
Cette brebis tombée aux piéges d'ici-bas !
Cette ame qui puisa l'amour avec la vie,
Et qui l'aspire encore à sa source tarie !
Si tu n'avais brisé sa coupe entre ses dents
Qui sait ce que le ciel aurait versé dedans ?

Qui sait de quels trésors cette ame est encor pleine?
Et comme des cheveux d'une autre Madeleine
Pour laver dans ses pleurs ses péchés oubliés,
Ce qu'il en coulerait de parfums sur tes pieds?
Oh! que les miens, Seigneur, comptent à ses paupières!
Que par mes nuits sans fin, mes jeûnes, mes prières,
Que par l'eau de mes yeux son péché soit lavé!
Et j'allais à genoux tomber sur le pavé,
Quand les groupes joyeux du bal qui se retire
M'éveillèrent du ciel par des éclats de rire.

. . . .
. . . .

Le bruit avait cessé, le monde était sorti,
Des gonds et des verrous l'air avait retenti;
J'entendis sur ma tête ouvrir une fenêtre;
La lune dans le ciel venait de reparaître;
L'ombre des lourds balcons me couvrant d'un pan noir
Me noyait dans sa nuit d'où je pouvais tout voir:
Une femme parut au balcon: c'était elle!

Quoique pâle et lassée, ô Dieu! qu'elle était belle!
Comme le monde avait, sous son précoce été,
Mûri sans la flétrir l'angélique beauté!
Comme sous ce costume et cette autre apparence
Mes regards traits pour traits retrouvaient tout Laurence!
Lui, dans elle agrandi, mais toujours elle en lui!
Son cou penché semblait porter un vaste ennui,
Son coude s'appuyait sur la rampe dorée,
Sa joue au clair de lune était décolorée,
Ses blonds cheveux déjà de son front détachés
Sur le fer du balcon flottaient tout épanchés,
Et je sentais l'odeur du vent qui les caresse
S'échapper en parfum de l'or de chaque tresse!
Oh! des fleurs qui tombaient de ses cheveux l'odeur
Comment n'eût-elle pas enivré tout mon cœur!...

. . . .

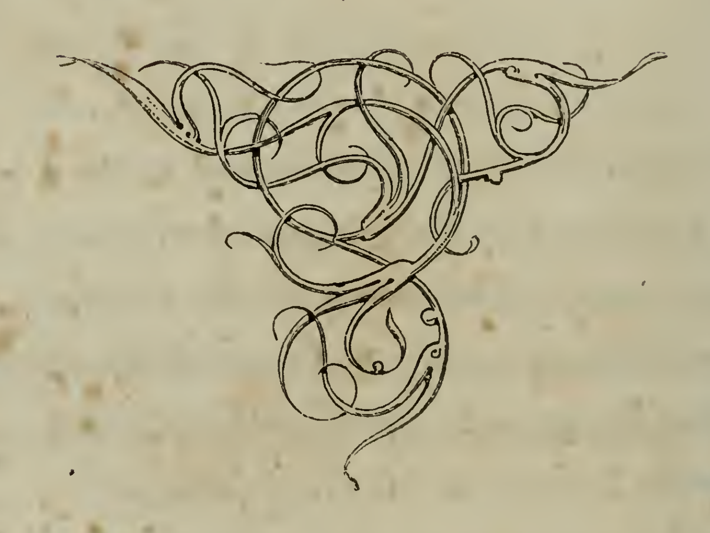
Elle leva la tête et regarda la lune
Longtemps, comme quelqu'un qu'une image importune;
Avec un lent soupir elle étendit les bras,

Puis en les refermant sur son cœur dit : Hélas !
Puis d'un accent distrait, qu'un regard accompagne,
Murmura dans ses dents notre air de la montagne,
A voix basse et tremblante en chanta quelques mots...
L'air manqua sur sa lèvre et finit en sanglots ;
Elle s'interrompit comme avec violence,
Referma la fenêtre, et tout devint silence !

. . . .

Oh ! mon image alors, Laurence, était en toi !
Je n'avais que deux pas entre mon ciel et moi !
Qu'une vague de l'air, pour y monter, à fendre !
Qu'un souffle à laisser fuir, qu'un nom à faire entendre !
Et mon amour perdu retombait dans mes bras !
Et l'enfer ni le ciel ne l'en arrachaient pas !
Des doux sons de sa voix mon oreille était pleine !
L'air qu'elle respirait lui portait mon haleine ;
Un cri sorti du cœur, un geste, un mouvement,
Et nos cœurs confondus n'avaient qu'un battement ;
Et dans un seul élan nos ames assouvies

Franchissaient pour s'unir l'abîme de nos vies !
Tu triomphas, mon Dieu, de ma fragilité ;
Mon silence entre nous remit l'immensité !
Je m'éloignai tremblant, son ombre sur ma trace,
Et je remis mon ame et la sienne à ta grâce.



En route, 28 septembre.

L'aurore dans Paris ne me retrouva pas,
Et mon cœur est déjà là-haut où vont mes pas!





NEUVIÈME ÉPOQUE.



NEUVIÈME ÉPOQUE.

Valneige, 12 octobre 1800.

O NID dans la montagne où mon ame s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir

Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir;
Oh ! d'un peu de repos que mon ame pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée!
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux!
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé.
Que du premier sapin l'écorce me fut douce!
Que je m'étendis las et triste sur sa mousse!
Que j'y collai ma bouche en silence et longtemps!
N'entendant que les coups en ma tempe battans,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées!
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin!
Que souvent mon oreille à ses flots attentive
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier;

Enfin, le soir, je vis noircir entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois épars sur leurs meules de foin
Du geste et du regard me saluaient de loin,
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée;



Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil ;
Hélas ! c'était mon chien couché sous ma fenêtre
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait assise en haut sur le palier,
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime,
Puis sur mon sac poudreux à mes pieds étendu
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre

Pas même cet ami du pauvre solitaire ?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie ;
O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous !
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux !

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : Mon retour réjouit ma maison ;
Une sœur, des amis, une femme, une mère
Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
Et dans quelques momens, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour !
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix !

Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer
Que le bruit de vos pas errans fait aboyer!
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre
Où ce que vous sentez se reflète en un autre,
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah! c'est affreux peut-être! eh bien! c'est encor doux!

O mon chien! Dieu seul sait la distance entre nous,
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'ame de ton maître;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne;
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,

Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché,
Jamais d'un mot brutal contristant ta tendresse
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature!
Ah! mon pauvre Fido, quand tes yeux sur les miens
Le silence comprend nos muets entretiens,
Quand, au bord de mon lit, épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille;
Que lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein;
Que l'ame en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence;
Non tu n'es pas du cœur la vaine illusion,

Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse !
Non ! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant, la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des ames?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle,
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle,
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil ! ! !

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,

Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse,
Lèche mes yeux mouillés! mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!



Valneige, 9 novembre 1800,
un soir d'hiver.

Oh ! que l'année est lente et que le jour s'ennuie
Pendant ces mois d'hiver où la sonore pluie,
Par l'ouragan fouettée et battant les vitraux,
Du verre ruisselant obscurcit les carreaux;
Que l'horizon voilé par les brumes glacées,

Ainsi que mes regards, rétrécit mes pensées,
Et que je n'entends rien que le vent noir du nord
Sifflant par chaque fente un gémissant accord,
Des cascades d'hiver la chute monotone,
L'avalanche en lambeaux qui bondit et qui tonne,
Et quelques gloussemens de poules dans la cour,
Et Marthe à son rouet qui file tout le jour.
Alors! ah! c'est alors que mon ame isolée,
Par tous les élémens dans mon sein refoulée,
Comme un foyer sans air se dévorant en moi,
Veut se fuir elle-même et cherche autour de soi,
Et sent l'ennui de vivre entrer par chaque pore,
Et regarde bien loin si quelqu'un l'aime encore,
S'il est un seul vivant qui, par quelque lien,
M'adresse un souvenir et se rattache au mien;
Et, ne voyant partout qu'indifférence et tombe,
Dans son vide sans bord de tout son poids retombe.

Tel par la caravane au désert oublié
L'homme cherche de l'œil la trace d'un seul pié,

Et regarde, aussi loin que peut porter sa vue,
S'il voit à l'horizon quelque point qui remue,
Quelque tente qui fume, ou quelque palmier vert
Qui rompe à son regard la ligne du désert,
Mais qui, n'apercevant que des sables arides
Dont le vent du simoun a labouré les rides,
Sans espoir qu'aucun pied vienne le secourir
Ferme les yeux au jour et s'assied pour mourir!

Puis comme un cœur brisé qu'un mot touchant ranime,
Et criant vers le ciel du fond de mon abîme,
Je jette à Dieu mon ame et je me dis : En lui
J'ai les eaux de ma soif, la fin de mon ennui;
J'ai l'ami dont le cœur de tout amour abonde,
La famille immortelle et l'invisible monde!
Et je prie, et je pleure, et j'espère, et je sens
L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends
Dans mon jardin trempé par les froides ondées
Visiter un moment mes plantes inondées;
Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs

Ont de mes perce-neige épanoui les fleurs,
Je relève sous l'eau les tiges abattues,
Je secoue au soleil les cœurs de mes laitues,
J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin,
Je touche avec amour leurs branches de la main ;
Comme de vieux amis de cœur je les aborde,
Car dans l'isolement mon ame qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment ;
Et si Dieu réduisait les plantes en poussière,
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre !..

Je caresse en rentrant sur le mur de ma cour
L'aile de mes pigeons tout frissonnans d'amour,
Ou je passe et repasse une main sur la soie
De mon chien dont le poil se hérisse de joie ;
Ou s'il vient un rayon de blanc soleil, j'entends
Gazouiller mes oiseaux qui rêvent le printemps !
Et, répandant ainsi mon ame à ce qui m'aime,
Sur mon isolement je me trompe moi-même,

Et l'abîme caché de mon ennui profond
Se comble à la surface et le vide est au fond !



8 décembre 1800.

Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière,
Nul ne voulait donner de planches pour sa bière,
Le forgeron lui-même a refusé son clou :
« C'est un Juif, disait-il, venu je ne sais d'où,
» Un ennemi du Dieu que notre terre adore,
» Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore ;

» Son corps infecterait un cadavre chréti
» Aux crevasses du roc traînons-le comm
» La croix ne doit point d'ombre à celui
» Et ce n'est qu'à nos os que la terre est
Et la femme du juif et ses petits enfans
Imploraient vainement la pitié des passa
Et disputant le corps au dégoût populair
Retenaient par les pieds le mort sous le s
Du scandale inhumain averti par hasard
J'accourus, j'écartai la foule du regard ;
Je tendis mes deux mains aux enfans, à
Je fis honte aux chrétiens de leur dureté
Et, rougissant pour eux, pour qu'on l'en
« Allez, dis-je, et prenez les planches de

Puis pour leur enseigner un peu de tolé
La première vertu de l'humaine ignoran
Et comment le soleil et Dieu luisent pou

Qui dans mon cœur alors tomba de ma mém

Au temps où les humains se cherchaient un s
Des hommes près du Nil s'établirent un jour ;
Amoureux et jaloux du cours qui les abreuve
Ces hommes ignorans firent un Dieu du fleuv
Il donnera la vie à ceux qui le boiront,
Dirent-ils : et c'est nous ! et les autres mourro
Et lorsque par hasard d'errantes caravanes
Voulaient en puiser l'eau dans leurs outres pr
Ils les chassaient du bord avec un bras jaloux,
Et se disaient entre eux : L'eau du ciel n'est qu'à
On ne vit qu'en nos champs, on ne boit qu'où nous
Ceux-là ne boivent pas et ne sont pas des hom
Or, l'ange du Seigneur, entendant ces discours
Disait : Que les pensers de ces hommes sont cour
Et pour leur enseigner à leurs dépens que l'o

Et pendant que du Dieu les défenseurs stupides
Interdisaient son onde à leurs rivaux avides,
L'ange, du ciel fermé rouvrant le réservoir,
Sur l'une et l'autre armée à torrens fit pleuvoir;
Et le peuple étranger but au lac des tempêtes,
Et l'ange dit à l'autre : Insensés que vous êtes,
La nue abreuve au loin ceux que vous refusez,
Et sa source est plus haut que celle où vous puisez.
Allez voir l'univers : chaque race a son fleuve
Qui descend de ses bois, la féconde et l'abreuve;
Et ces mille torrens viennent du même lieu,
Et toute onde se puise à la grâce de Dieu!
Il la verse à son heure et selon sa mesure,
En fleuves, en ruisseaux, plus bourbeuse ou plus pure
Si les vôtres, mortels, sont plus clairs et plus doux,
Gardez-vous d'être fiers, et moins encor jaloux;
Sachez que vous avez des frères sur la terre;
Que celui qui n'a pas ce qui vous désaltère
A la pluie en hiver, la rosée en été,
Que Dieu lui-même puise au lac de sa bonté,
Et qu'il donne ici-bas sa goutte à tout le monde,

Car tout peuple est son peuple et toute onde est son onde.

Cette religion qui nous enorgueillit
C'est ce fleuve fait Dieu dont on venge le lit;
Vous croyez posséder seul les clartés divines,
Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas!
Or, sachez que Dieu seul, source de la lumière,
La répand sur toute ame et sur toute paupière;
Que chaque homme a son jour, chaque âge sa clarté,
Chaque rayon d'en haut sa part de vérité,
Et que lui seul il sait combien de jour ou d'ombre
Contient pour ses enfans ce rayon toujours sombre!
Le vôtre est plus limpide et plus tiède à vos yeux,
Marchez à sa lueur en rendant grâce aux cieux!
Mais n'interposez pas entre l'astre et vos frères
L'ombre de vos orgueils, la main de vos colères;
Pour faire à leurs regards luire la vérité
Réfléchissez son jour dans votre charité:

Car l'ange qui de Dieu viendra faire l'épreuve
Juge le culte au cœur comme à l'onde le fleuve!
L'arc-en-ciel que Dieu peint est de toute couleur,
Mais l'éclat du rayon se juge à sa chaleur!
Cette morale en drame a retourné leur ame,
Et l'on se disputait les enfans et la femme.

. . . .

Ici manquaient plusieurs feuilles du manuscrit.





LES LABOUREURS.

Au hameau de Valneige, 16 mai 1801.

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,

Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature;
Mais partout recueilli; car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre!

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avait mené plus haut,
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés aux penchans adoucis
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement des bouquets circulaires
De châtaigniers croulans, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur ombre.

On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche,
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche;
Mais plus près, leurs longs bras sur l'abîme penchés,
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein,
Comme un lac de culture en son étroit bassin;
J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà tout près de moi j'entendais par momens
Monter des pas, des voix et des mugissemens:
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline,
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfans;
Et je pus, en lisant ma bible ou la nature,

Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure;
Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
Oh! nature, on t'adore encor dans ton miroir.



Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout, au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux,
La femme et les enfans tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyans monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux;
Ils ruminent en paix pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir et border les pieds du laboureur.

Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie ;
Les enfans vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux ;
Au joug de bois poli le limon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.



O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir ;
Pour rendre la glèbe féconde,

De sueur il faut l'amollir!
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Qui germe les fruits et les fleurs;
Comme l'enfant mord la mamelle
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs!



La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitans s'amoncelle et se brise;
Et tout en s'entr'ouvrant fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent.
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés;

L'homme les foule aux pieds et secouant le manche
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
Le timon plonge et tremble et déchire ses doigts ;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ;
Les animaux courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie,
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine,
Ils s'arrêtent ; le bœuf rumine, et les enfans
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.



Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin !
O terre ! tu vis tout éclore

Du premier sillon de ton sein ;
Il fut un Éden sans culture,
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère
Cachés dans son premier sillon !

Oh ! le premier jour où la plaine
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain ;
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent

Au timon les bœufs accouplés,
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés,
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines,
Et les vaisseaux, grands alcyons.
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations!

Et pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains,
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice
Et grava son code en tout lieu,
Et pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu!

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité!
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé!
Semence de force et de gloire
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé!

Et les temples de l'invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et par une échelle insensible,
L'homme de Dieu put s'approcher,
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels;
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et pour en garder la mémoire

Reçut l'épi sur ses autels !



Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand,
Dont la main tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
La sonore vallée est pleine de leurs voix ;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu, le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon.

Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four;
Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse;
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse;
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux;
La sueur, de la femme imbibe les cheveux;
Ils arrêtent le char à moitié de sa course;
Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source,
Et, la lèvre collée au granit humecté,
Savourent sa fraîcheur et son humidité.



Oh! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher,
Seigneur, que chacun sur sa route

Trouve son eau dans le rocher ;
Que ta grâce les désaltère ;
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour ;
Fais à leur lèvre desséchée
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

Ah ! tous ont cette eau de leur ame :
Aux uns c'est un sort triomphant ;
A ceux-ci le cœur d'une femme ;
A ceux-là le front d'un enfant !
A d'autres l'amitié secrète ;
Ou les extases du poëte ;
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah ! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie !
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume

Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume
L'onde n'est pas dans ce séjour;
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée ;
Dans quelques sanglots de ma voix ;
Dans ma douceur à la souffrance;
Et ma goutte à moi d'espérance
C'est dans mes pleurs que je la bois !



Mais le milieu du jour au repas les rappelle ;
Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs qui vont en paix
Se coucher loin du soc sous un feuillage épais ;
La mère et les enfans qu'un peu d'ombre rassemble ,

Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux de la main à la main
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain;
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle,
L'enlève et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même un bras sur son époux.
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille;
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir!



Oh ! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfans leur image,
Que la loi d'amour réunit !
O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfans dont le père est Dieu !

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'ame à l'ame,
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies
Les générations, les vies
Dans ton mystérieux lien ;
Et l'amour qui du ciel émane,
Des voluptés culte profane,

Devient vertu s'il est le tien !

Dieu te garde et te sanctifie :
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie
Ce qui serait impur sans toi !
Sous le toit saint qui te rassemble
Les regards, les sommeils ensemble,
Ne souillent plus ta chasteté,
Et sans qu'aucun limon s'y mêle,
La source humaine renouvelle
Les torrens de l'humanité.



Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée,
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée

S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir,
Le lac moins éclatant se ride au vent du soir,
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche ;
Mais quel son a vibré dans les feuilles ? la cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,
Et par des mains d'enfans au hameau balancée
Vient donner de si loin son coup à la pensée ;
C'est l'angélus qui tinte et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu ;
A ce pieux appel le laboureur s'arrête,
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son ame au-dessus du sillon,
Tandis que les enfans, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

Prière! ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux,
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous,
Vent qui souffle sur l'ame humaine
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui par intervalles
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs!

Sans toi que serait cette fange?
Un monceau d'un impur limon
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon?
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course
Et lui faire boire à sa source

L'eau de la vie et de l'amour!

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie
N'est qu'un cantique aux mille accens.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein!
Que le faible bruit de ma vie
En extase intime ravie

S'élève en aspirations,
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Éclate en bénédictions.



Un travail est fini, l'autre aussitôt commence ;
Voilà partout la terre ouverte à la semence ;
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main
En nuage poudreux la femme épand le grain ;
Les enfans, enfonçant les pas dans son ornière,
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attèle la herse,
Le sillon raboteux la cahotte et la berce ;
En groupe sur ce char les enfans réunis

Effacent sous leur poids les sillons aplanis ;
Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie ;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie,
Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis
Couvriront d'un manteau de duvet les épis ;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes,
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et tressant sur leurs fronts les bleuets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux ;
Et la meule broîra le froment sous les pierres ;
Et choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfans aura pétri le pain ;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
Ramasseront en paix les miettes de la table,
Et tous béniront Dieu dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains !



C'est ainsi que ta providence
Sème et cueille l'humanité,
Seigneur, cette noble semence
Qui germe pour l'éternité.
Ah ! sur les sillons de la vie
Que ce pur froment fructifie !
Dans les vallons de ses douleurs,
O Dieu, verse-lui ta rosée,
Que l'argile fertilisée
Germe des hommes et des fleurs!



Ici plusieurs dates perdues.



Valneige, juillet 1801.

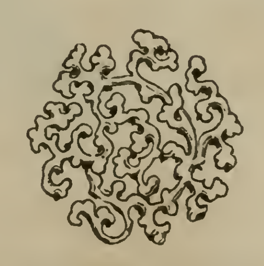
Deux frères aujourd'hui se disputaient un champ
Dont la borne s'était déplacée en bêchant;
Ils ont remis tous deux leur cause à ma parole,
Et je les ai jugés dans cette parabole.
Au premier temps du monde où tout était commun,
Deux frères, comme vous, avaient deux champs en un;

Comme l'un prenait moins et l'autre davantage,
Ils vinrent un matin borner leur héritage ;
Un seul arbre, planté vers le sommet du champ,
Dominait les sillons du côté du couchant ;
Un frère à l'autre dit : L'extrémité de l'ombre
De nos sillons égaux coupe juste le nombre,
Que l'ombre nous partage ! Ainsi fut convenu.
Or l'ombre s'allongea quand le soir fut venu,
Et jusqu'au bout du champ, en rampant descendue,
Fit un seul possesseur de toute l'étendue.
Vite il alla chercher les témoins de la loi,
Et leur dit : Regardez, toute l'ombre est à moi ;
Et les juges humains, en hommes, le jugèrent,
Et le champ tout entier au seul frère adjugèrent,
Et l'autre, par le ciel dépouillé de son bien,
Accusa le soleil et s'en fut avec rien.
L'hiver vint, l'ouragan que la saison déchaîne
S'engouffrant une nuit dans les branches du chêne,
Et le combattant, seul, sans frère et sans appui,
Le balaya de terre et son ombre avec lui ;
Le frère dépouillé voyant l'autre sans titre,

Descendant à son tour alla chercher l'arbitre,
Et dit : Voyez... plus d'ombre ! ainsi tout est à moi !
Et le juge, prenant la lettre de la loi,
Jugea comme le vent, et le soleil et l'ombre ;
Et des sillons du champ, sans égaler le nombre,
Lui donna l'héritage avec tout son contour,
Et tous deux eurent trop ou trop peu tour à tour,
Et descendant du champ où la borne ainsi glisse,
Ils disaient dans leur cœur : Où donc est la justice?

Or un sage, passant par là, les entendit,
Écouta leurs raisons en souriant, et dit :
On vous a mal jugés ; mais jugez-vous vous-même,
Votre borne flottante est de vos lois l'emblème,
La borne des mortels n'est jamais au milieu,
Mesurez la colline à la toise de Dieu ;
Elle n'est, mes amis, dans l'arbre ni la haie,
Ni dans l'ombre que l'heure ou prolonge ou balaie,
Ni dans la pierre droite avec ses deux garans,
Que renverse le soc où roulent les torrens,

Ni dans l'œil des témoins, ni dans la table écrite,
Ni dans le doigt levé du juge qui limite :
La justice est en vous, que cherchez-vous ailleurs?
La borne de vos champs! plantez-la dans vos cœurs,
Rien ne déplacera la sienne ni la vôtre ;
Chacun de vous aura sa part dans l'œil de l'autre.
Les deux frères, du sage écoutant le conseil,
Ne divisèrent plus par l'ombre ou le soleil ;
Mais, dans leur équité plaçant leur confiance,
Partagèrent leur champ avec leur conscience,
Et devant l'invisible et fidèle témoin
Nul ne fit son sillon ni trop près ni trop loin.



Valneige, août 1801.

Quelquefois le passant insulte encor le prêtre,
J'accepte en bénissant comme mon divin maître,
Et ce soir, pardonnant au sarcasme moqueur,

J'essayais dans ces vers de soulager mon cœur.



Peut-être il était beau quand Rome reine et mère,
De l'empire du monde évoquant la chimère,

Posait son pied d'airain sur la nuque des rois,
Lançait du Capitole une foudre bénie,
Et tentait d'allonger sa double tyrannie
Jusqu'où va l'ombre de la croix ;

Quand ces pontifes-rois, distributeurs du monde,
Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde,
Donnaient ou retiraient les royaumes donnés,
Citaient les fils d'Hapsbourg au ban du Janicule,
Et tendaient à baiser la poudre de leur mule
A leurs esclaves couronnés ;

Quand ces pêcheurs, quittant la barque évangélique,
Tendaient sur l'univers leur filet politique,
Au lieu d'ames pêchant des domaines de rois ;
Et, pour combler le fisc d'une oisive opulence,
Jetaient l'or ou le fer dans la sainte balance
Où Jésus avait mis ses poids ;

Lorsque dans leurs palais, regorgeant de délices,
Tout l'or des nations coulait avec leurs vices;
Que le Tibre, souillé de profanations,
S'étonnait de revoir des mains sacerdotales
Mener le grand triomphe ou d'autres saturnales
Sur les tombeaux des Scipions;

Il était beau peut-être, avec Pétrarque ou Dante,
D'allumer son courroux comme une lampe ardente,
De jeter sur l'autel sa sinistre lueur,
Et du temple avili déchirant les saints voiles,
De montrer sa souillure au soleil, aux étoiles,
Et de crier sur lui : Malheur!

Lorsque du cavalier la main rude et farouche
Tourmente un mors d'acier et fait saigner sa bouche,
L'obéissant coursier peut parfois tressaillir;
Quand on souffle longtemps le charbon sous le vase

L'eau dormante à la fin, comme un cœur qui s'embrase,
Peut se soulever et bouillir.

Alors quelque péril honorait quelque audace,
Alors le fer sacré, plus prompt que la menace,
Cimentait dans le sang le dogme universel,
Ou l'interdit vengeur, ce Dieu tonnant de Rome,
Grondait sur le blasphême, arrachait l'homme à l'homme
Maudissait le pain et le sel!...

. . . .

Mais aujourd'hui, grand Dieu! que la ville éternelle
Voit ses mornes déserts s'élargir autour d'elle,
Qu'en pleurs elle s'asseoit, veuve, entre deux tombeaux,
Que le vent seul, hélas! soulève sa poussière,

Et que le Tibre nu voit tomber pierre à pierre
Sa ville morte dans ses eaux !

Quand les martyrs du Christ, se levant de leurs tombes,
Ont ramené deux fois son peuple aux catacombes,
Et retrempé ses mains dans son sang répandu;
Quand l'ire du Seigneur rude, mais salutaire,
A courbé du genou sa tête jusqu'à terre
Pour redresser l'arc détendu !

Quand deux fois en dix ans les Gaulois, dans la poudre,
Ont par leurs cheveux blancs traîné ces dieux sans foudre,
Et mis le temple à nud et l'autel à l'encan.
Et que de ces vieillards, qu'outrage encor la haine,
L'un mourut sans tombeau, l'autre possède à peine
L'ombre courte du Vatican !

Quand le monde affranchi nage en paix dans son doute,

Que la croix du clocher redescend sous la
Et que si nous venons pour prier au saint
On ferme à deux battans les portes de l'é
De peur que des soupirs l'écho ne scanda
Ceux qui craignent l'ombre d'un Die

De l'insulte à nos fronts lancer l'écume a
Ah! c'est noyer l'agneau dans le lait de s
C'est fouetter l'innocent de son crime exp
La malédiction revient sur le prophète,
Et le trait que l'injure a lancé sur sa tête
Retombe et lui perce le pié!

Viens voir, jeune étranger, viens voir dan
Si mon luxe sacré brille d'un or profane
Tu n'y trouveras rien, dans son triste aba
Qu'un bâton, un pain noir que le pauvre

NEUVIÈME ÉPOQUE.

. . . .

. . . .

Si pour vos soifs sans eau, l'esprit de l'Évangile
Est un baume enfermé dans un vase d'argile,
Homme ! sans le briser, transvasez la liqueur;
Collez pieusement la lèvre à l'orifice,
Et recueillez les eaux de ce divin calice
Goutte à goutte dans votre cœur :

. . . .

. . . .

Méprisant l'effigie, il jeta son trésor;
Insensé, lui dit-on, quelle erreur est la tienne!
Qu'importe l'effigie ou profane ou chrétienne?
O mendiant, c'était de l'or!



Valneige, 8 août 1801.

Et j'instruis les enfans du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures,
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh! par un ciel d'été qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est assise?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église

Avec ses fondemens en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
Sur un creux vert de mousse où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit, que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine;
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe.
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois;
Les autres garnissant les marches de la croix;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire

Où des épis battus ont germé dans la terre.
Cependant au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,
Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts ; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol,
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfans et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfans exerce ma parole ;
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations;

Que je suis un rayon de cette ame éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu qui, brillant à son tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour.
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un verbe y descende!
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfans, aube de vérité!
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains!
Puis je pense tout haut pour eux; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.

Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience:
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science!
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu

L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité,
Font d'une foi céleste une crédulité,
Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture!
Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature!
Son prophète éternel, à nous, c'est sa raison!
Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom!

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle;
Je leur montre ce Dieu, tantôt dans sa bonté
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence!
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur:
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles

Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées ;
Leur rayon vient à nous sur des millions d'années !
Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu ;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmamens sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme!...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées ;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées!...
Et ceci, mes enfans, suffit pour vous prouver

Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever
De ce point de poussière, et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes ;
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps !
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts !
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes ;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes ;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus ;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leurs vagues d'éther l'orageuse harmonie,
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous ;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous ;
Et l'homme cependant arpente cette voûte ;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route ;
Nous disons à celui qui n'est pas encor né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue?
Et qu'est-ce qui le sait? et qu'est-ce qui l'écrit?
Ce ne sont pas vos sens, enfans ! c'est donc l'esprit ?

C'est donc cette ame immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile et qui vivra plus qu'elle!...

. . . .

. . . .

Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement!
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin,
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfans, la force à la distance,
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : Ce bras est plus fort que mon bras.
Eh bien! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,

Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids, et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfans! c'est la force de Dieu!...

Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfans, quand vous allez paître au loin vos génisses,
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,
Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,

C'est donc cette ame immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile et qui vivra plus qu'elle!...

. . . .

. . . .

Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement!
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin,
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfans, la force à la distance,
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : Ce bras est plus fort que mon bras.
Eh bien! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,

Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids, et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfans! c'est la force de Dieu!...

Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfans, quand vous allez paître au loin vos génisses,
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,
Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,

Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou se groupant en cercle avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire ;
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches ailes,
Se froissant dans leur vol, se déchirent entre elles,
Car quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son ame
Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin;
Eh bien! pour diriger sur l'eau cette famille
S'il faut une pensée à la frêle coquille,
Ces mondes que de Dieu l'effort seul peut brider
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider?
Ils en ont, mes enfans! Dieu même est leur pilote!
C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte;
Chacun de ces soleils éclairé par son œil
Sait sur ces océans son port ou son écueil,

Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure, à leur point de sa voûte.
L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace !
Et tous obéissans, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom,
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même,
Et sans acception son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant !
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre !...

Et ne vous troublez pas devant cette grandeur,
Ne craignez pas jamais que dans la profondeur
Des êtres, dont la foule obscurcit sa paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lumière !
Ne dites pas, enfans, comme d'autres ont dit :

Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit
Dans sa création ma faiblesse me noie,
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie.

—L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?
La mousse imperceptible est indigne de toi !...
Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !...
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
Eh bien ! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe ?
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géans,
La goutte d'eau me peint comme les océans,
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie ;

J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs !
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute sa nature!...
Chers enfans, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand!

Plusieurs dates manquent ici.



21 octobre 1802.

Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage ;
Pauvre troupeau sans guide ! Un homme tout en nage
Est monté jusqu'ici d'un village lointain ;
Il a marché toujours depuis le grand matin ;
Dans un petit hameau du chemin d'Italie ,
Une femme malade est, dit-il, recueillie ;

Jeune, belle et mourante, à ces derniers instans
Elle demande un prêtre : arriverai-je à temps?



A Maltaverne, sur la route d'Italie,
22 octobre 1802.

Une lampe éclairait seule la chambre obscure,
Et l'ombre des rideaux me cachait la figure;
Je ne distinguais rien dans cette obscurité
Qu'un front pâle et mourant sur l'oreiller jeté,
Et de longs cheveux blonds répandus en désordre
Que sur un sein, deux mains d'albâtre semblaient tordre,

Et qui, lorsque ses mains les laissaient s'épancher,
Roulaient des bords du lit jusque sur le plancher.
— « Mon père, » murmura tout bas la voix de femme...
L'accent de cette voix alla jusqu'à mon ame.
Je ne sais d'une voix quel vague souvenir
Y vibrait; je ne pus qu'à demi retenir
Un cri que le respect refoula dans ma bouche,
Et je m'assis tremblant au chevet de la couche.
— « Mon père, pardonnez, reprit la même voix;
» Les chemins sont mauvais, les jours courts, les temps froids;
» Je vous ai fait venir de loin, bien loin peut-être;
» Mais vous vous souvenez que votre divin maître,
» Sans craindre de souiller ses pieds ni ses habits,
» Rapportait sur son cou la moindre des brebis!
» Hélas! de sa bonté nulle ne fut moins digne :
» Pourtant je fus marquée autrefois de son signe,
» Et je veux en quittant ce vallon de douleur
» Revenir et mourir aux pieds du bon pasteur!
» J'ai tant perdu sa voie et rejeté ses grâces
» Qu'il a depuis longtemps abandonné mes traces!
» Mais avant de juger mes fautes dans la foi,

» Comme homme, comme ami, mon père, écoutez-moi!
» Vous connaîtrez bientôt celles dont je m'accuse :
» Plus mes péchés sont grands, plus j'ai besoin d'excuse!

» Ma mère, qui mourut en me donnant le jour,
» Me retira trop tôt l'ombre de son amour;
» Mon père, qui m'aimait avec trop de tendresse,
» Ne m'a jusqu'à quinze ans nourri que de caresse;
» J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs,
» Et toutes mes vertus n'étaient que mes penchants.
» L'ame va comme l'onde où sa pente l'incline :
» Je ne savais qu'aimer. A quinze ans orpheline,
» Dirai-je mon bonheur? ou mon malheur? hélas!
» Fit descendre du ciel un ami sur mes pas.
» Un jeune homme au front d'ange, et tel qu'un cœur de femme,
» En rapporte en naissant l'image dans son ame,
» Tel que plus tard, hélas! son cœur en rêve en vain!
» Fier, tendre, à l'œil de flamme, au sourire divin,
» Météore qui donne à l'ame un jour céleste,
» Et de la vie après décolore le reste!

» En un désert deux ans le sort nous enferma :
» Je l'aimai sans penser que j'aimais ; il m'aima
» Sans distinguer l'amour d'une amitié plus pure,
» Car des habits trompeurs déguisaient ma figure ;
» Et notre grotte vit les amours innocens
» De ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens.
» Il m'aima ! pardonnez, ô mon père, à mes larmes !
» Pour ma bouche expirante, oui, ce mot a des charmes!
» Il m'aima ! lui? moi ?... lui !... ce mot fait mon orgueil !
» Il résonne encor doux au bord de mon cercueil !
» Quels que soient les remords dont ma vie est semée,
» Dieu me regardera puisque j'en fus aimée !... »

Son accent s'élevait, mais je n'entendais plus.
Laurence !... c'était elle ! un bruit sourd et confus
Tintait dans mon oreille et grondait dans ma tête ;
Mon front, mon cœur, mon sang n'étaient qu'une tempête ;
Les objets s'effaçaient sous mon regard errant ;
Mes pensers dans mon front roulaient comme un torrent,
Et mon esprit flottant sur toutes, sur aucune,

» Je ne lui pardonnai de m'aimer qu'en mourant !...

. . . .

. . . .

» Veuve et libre à vingt ans, et déjà renommée
» Pour ma beauté partout avec mon nom semée,
» Des flots d'adorateurs roulèrent sur mes pas ;
» Je les laissai m'aimer, mais, moi, je n'aimai pas.
» L'ombre de mon ami, m'entourant d'un nuage,
» Toujours entre eux et moi jetait sa chère image ;
» Et d'un œil attendri quand je leur souriais,
» Hélas! les insensés ! c'est lui que je voyais!
» Tant d'un éclat trop pur l'ame jeune éblouie
» Ternit toute autre chose ensuite dans la vie.
» Ah ! malheur à qui voit devant ses yeux passer
» Une apparition qui ne peut s'effacer !
» Le reste de ses jours est bruni par une ombre :
» Après un jour divin, mon père, tout est sombre !...

. . . .

. . . .

» Pourtant lasse du vide où mon cœur se perdait,
» Ivre du souvenir brûlant qui débordait,
» J'essayai quelquefois de me tromper moi-même,
» De regarder un front et de dire : Je l'aime!
» J'écoutais comme si mon cœur avait aimé ;
» Mais froide au sein du feu que j'avais allumé,
» Je sentais tout à coup défaillir ma pensée,
» Transir mon cœur brûlant sous une main glacée ;
» Je repoussais l'objet indigne loin de moi,
» Je disais en courroux : Va-t'en! ce n'est pas toi!...
» Et cherchant au hasard parmi ce qui m'adore
» Une autre illusion, je la chassais encore!
» D'un angélique amour l'ineffaçable odeur,
» Au moment de tomber, me remontait au cœur ;
» Et la goutte du ciel, sur mes lèvres restée,
» Rendait toute autre coupe amère et détestée;
» Aussi, bien que tant d'ombre ait terni ma beauté,
» Bien qu'un monde, témoin de ma légèreté,
» Sur mes goûts fugitifs mesurant mes faiblesses,

» M'ait mise au rang honteux des grandes pécheresses ;
» Bien que j'eusse voulu, du mal faisant mon bien,
» Venger sur d'autres cœurs les tortures du mien,
» Ou payer de ma vie ou de ma renommée
» La puissance d'aimer comme j'étais aimée ;
» Quoique ne regardant que d'un cœur ennemi
» Le Dieu qui m'arrachait mon frère et mon ami,
» Je le dis devant vous, devant ce Dieu lui-même,
» Devant la vérité qui luit au jour suprême,
» Devant le cher fantôme et le saint souvenir
» De celui qu'en mentant je craindrais de ternir,
» Non par ma force, hélas! mais par mon impuissance,
» Par mépris, par dégoût, plus que par innocence,
» Mon cœur est resté vierge et pur jusqu'à ce jour!
» Oui, mon ame est encor vierge à force d'amour!
» Et rapporte au tombeau, sans l'avoir altérée,
» L'image de celui qui l'avait consacrée!

. . . .

» Et cependant mes jours, brûlés par la douleur,
» S'en allaient desséchés et pâlis dans leur fleur;
» Et je sentais ma vie, à sa source blessée,
» Mourir, toujours mourir aux coups d'une pensée!
» Comme un arbre au printemps que le ver pique au cœur,
» Mon front jeune cachait ma mortelle langueur,
» Mais je voyais la mort, là tout près, sur ma voie,
» Et j'en avais dans l'ame une féroce joie!
» C'était le seul remède à mon mal sans espoir;
» Pourtant avant la mort je voulus encor voir
» Le lieu de notre exil, ces monts, ce point de terre
» Qui fut de mon bonheur deux ans le sanctuaire,
» Et retrouver, en songe au moins, dans ce séjour,
» Ma première innocence et mon céleste amour;
» Je revis le désert et la roche escarpée,
» Et là du dernier coup mon ame fut frappée.
» Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas,
» Je pressai mille fois son ombre dans mes bras,
» Chaque pan de rocher, du lac, des précipices,
» Ramenèrent pour moi des heures de délices;
» Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir:

» Comme on meurt de douleur, il meurt de souvenir !
» Et l'on me rapporta de la grotte, éperdue,
» Et mourant d'une mort que j'ai trop attendue !... »

. . . .
. . . .

Elle se tut ; ses dents grinçaient ; puis reprenant :
« Vous savez qui je fus, jugez-moi maintenant ! »
Sur sa couche incliné, l'œil au ciel, les mains hautes,
Je la bénis du cœur et j'entendis ses fautes !
Quand elle eut achevé je lui dis quelques mots,
Tout étouffés de pleurs, tout brisés de sanglots,
Où l'accent altéré de ma voix trop émue,
A son oreille encor la laissait inconnue.
Je cherchais dans mon cœur ces trésors de pardon
Dont pour la dernière heure un Dieu nous a fait don ;
Puis avant de verser l'innocence à son ame :
— « Vous en repentez-vous de ces péchés, madame ?
» Je tiens sur votre front l'indulgence en suspens ;
» Dieu n'attend que ce mot ! » — « Oh ! oui, je me repens

» De tout ce que mon cœur reproche à ma pensée,
» De mes jours prodigués, de ma vie insensée,
» D'avoir tant soupiré pour ramener ailleurs
» Ce que Dieu n'alluma qu'une fois dans deux cœurs,
» De cet oubli du ciel dont je fus prévenue
» Par cette grâce même, hélas! qui m'a perdue!
» De ce temps en soupirs pour du vent consumé!
» Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé!
» Et si devant ce Dieu mon amour est coupable,
» Que dans l'éternité sa vengeance m'accable.
» Je ne puis m'arracher du cœur, même aujourd'hui,
» Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en lui!
» Et dans mes yeux mourans son image est si belle,
» Que je ne comprends pas le ciel même sans elle!
» Oh! s'il était là, lui! si Dieu me le rendait!
» Même à travers la mort, oh! s'il me regardait!
» Si cette heure à ma vie eût été réservée!
» Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée!
» Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau! »

« Laurence! entendez-la! » criai-je. — Le flambeau

Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure ;
Elle se souleva pour fixer ma figure :
« Dieu ! c'est bien lui, » dit-elle. — « Oui, Laurence ! oui, c'est moi !
» Ton frère, ton ami, là, vivant devant toi !
» C'est moi que le Seigneur au jour de grâce envoie
» Pour te tendre la main et t'aplanir la voie,
» Pour laver plus que toi tes péchés dans mes pleurs !
» Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs ;
» C'est moi seul qui jetai le trouble dans ta vie ;
» Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie !
» Peines, crimes, remords, sont communs entre nous ;
» Je les prends tous sur moi pour les expier tous ;
» J'ai du temps, j'ai des pleurs, et Dieu, pour innocence,
» Va te compter là-haut ma dure pénitence !
» Ah ! reçois de ce cœur au tien prédestiné
» Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné !
» Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie,
» Ta précoce couronne et l'éternelle vie !
» Réunis à l'entrée, au terme du chemin,
» Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main.
» Aime-la pour ces dons de Dieu ! crois, aime, espère !

» Laurence, cette main t'absout au nom du Père! »
Et comme j'achevais le signe de la croix,
Et que les mots sacrés expiraient dans ma voix,
Je sentis ses doigts froids saisir ma main contrainte,
L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte;
Et quand à ce transport je voulus m'opposer,
Son ame avait passé dans ce dernier baiser?
Et ma main que serrait encor sa main raidie,
Resta toute la nuit dans sa main refroidie;
Jusqu'à ce que le ciel commençant à pâlir,
Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir!...

. . . .

. . . .



Au hameau de Maltaverne,
24 octobre 1802.

Ouvert le testament. C'est à moi qu'elle donne
Tous ses biens ; qu'en ferais-je ? Elle prie, elle ordonne
Qu'au tombeau paternel son corps soit rapporté
La nuit, par un seul prêtre, à la fosse, escorté,
Pour que son cœur mortel s'endorme et ressuscite

Au seul lieu d'ici-bas que sa pensée habite !

. . . .

. . . .

Ah ! Laurence ! ah ! c'est moi, moi qui t'y coucherai.
Dans ta tombe, ô ma sœur, c'est moi qui t'étendrai !
De cette voix jadis si chère à ton oreille,
Oh ! que ce soit aussi moi seul qui t'y réveille !
Ce corps je le reçois, mais ces biens je les rends,
Ce n'est que dans le ciel que nous sommes parens !
Mon nom, dans cet écrit, que le feu le dévore,
Dieu le sait, il suffit; que le monde l'ignore !



26 octobre 1802, de la Grotte
des Aigles.

O mon Dieu ! congédie enfin ton serviteur,
Il tombe, il a fini son œuvre de douleur !

. . . .
. . . .

27 octobre.

Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules,
Étaient venus chercher le corps sur leurs épaules;
Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide et moi,
Je marchais le dernier, un peu loin du convoi,
De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine,
Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine,

Et que sur mon visage en pleurs, on ne pût voir
Lutter la foi divine avec le désespoir.
C'était une des nuits sauvages de novembre
Dont la rigueur saisit l'homme par chaque membre,
Où sur le sol qui meurt d'âpres sensations,
Tout frissonne ou gémit dans des convulsions.
Les sentiers creux, glissans, sous une fine pluie,
Buvaient les brouillards froids que la montagne essuie;
Les nuages rasaient les arbres dans leur vol,
La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol;
Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par raffales,
Échappés des ravins, hurlaient par intervalles,
Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs,
Et détachant du drap la couronne de fleurs
Qu'avaient mise au linceul les femmes du village,
M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage;
Symbole affreux du sort qui jette avec mépris
Au front de l'homme heureux son bonheur en débris!
La lune, qui courait entre les pâles nues,
Tantôt illuminait les pins des avenues,
Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté,

Nous laissait à tâtons percer l'obscurité;
Et moi, pour accomplir mon cruel ministère,
Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère,
J'essayais de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort;
Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée;
Et mes pleurs dans mes chants ravalés à grands flots,
Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots.
O chant de paix des morts que démentait mon ame!
Chœur funèbre chanté pendant l'horreur du drame!
Ah! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur,
En faisant éclater plus de fibres du cœur!
Et cependant, mon Dieu! faut-il que je l'avoue?
Un éclair quelquefois souriait sur ma joue,
Une amère douceur venait me soulager,
Comme un homme qui sent son fardeau plus léger.
Je me disais de l'ame, en m'excitant moi-même:
Allons, je n'ai donc plus qu'à suivre ce que j'aime!
Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau!
Plus rien dans cet exil à regretter de beau!

Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre !
J'y suis encor, Seigneur, mais j'y suis solitaire,
Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant,
Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend !

. . . .

. . . .

De temps en temps lassés de leur funèbre charge,
Les porteurs s'arrêtaient, et sur la verte marge
Des sentiers parcourus, déposant leur fardeau,
S'éloignaient altérés pour chercher un peu d'eau ;
Seul alors, je restais un moment en prière,
A genoux, et le front sur le front de la bière,
Et laissant sur le bois mes lèvres se poser,
De l'éternel amour chaste et secret baiser !
Puis je me relevais et reprenais ma course,
Comme si j'avais bu moi-même à quelque source !

Déjà le crépuscule et son pâle rayon

Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon.
Comme un homme qui voit à demi dans un rêve
Un fantôme adoré qui de l'ombre se lève.
Chaque place parlait de Laurence à mes yeux :
C'était la roche creuse où le berger pieux
Venait cacher pour nous le pain de nos délices ;
C'était l'onde écumante au fond des précipices,
L'arche où le premier jour je l'avais aperçu,
La rive où sur mon cœur mes bras l'avaient reçu,
La neige où je croyais voir encor goutte à goutte
Le sang d'un père, hélas ! qui nous traçait la route,
Puis le vallon rempli pour nous de tant de jours
D'innocente amitié, de célestes amours;
Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie,
Dont les vagues, pour nous, semblaient bondir de joie ;
Les cinq chênes, sur l'herbe étendant leurs bras noirs,
Ces lieux de nos bonheurs et de nos désespoirs,
Où le drame divin de tout notre jeune âge
Avait à chaque site attaché son image !
Et nous la déposions quelquefois, par hasard,
A la place, au soleil, sur l'herbe, où mon regard

Se souvenait soudain de l'avoir vue assise
Avec moi sur les fleurs, fleurs que son cercueil brise !
Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix,
Me rentraient dans le cœur comme un coin dans le bois!
Et je me détournais un peu vers le rivage
Pour que le vent du lac me séchât le visage!...

. . . .
. . . .

Enfin près du sépulcre à son père creusé,
Pour la dernière fois le corps fut déposé ;
Le front dans mes deux mains, je m'assis près de l'onde,
Pendant que l'on ouvrait dans la terre profonde
Le lit de son sommeil où j'allais la coucher ;
Chaque coup dans le sol que j'entendais bêcher
Faisait évanouir une de ces images
Qui me montaient au cœur à l'aspect de ces plages,
Les brisait tour à tour comme un flot sur l'écueil,
Et toutes les menait s'abîmer au cercueil!

Quand il fut préparé, dans le sillon suprême
Je voulus sur mes bras la recevoir moi-même,
Afin que ce beau corps sous ma main endormi,
S'appuyât, même là, contre ce cœur ami !
La pressant sur mon sein comme une pauvre mère
Qui pose en son berceau son fruit dormant, à terre :
Sur le sol aplani, muet, je l'étendis,
Et tirant doucement le sable, j'entendis
La terre sous mes pieds, par le pâtre jetée,
Tomber et retentir à sourde pelletée,
Jusqu'à ce que la tombe exhaussant son niveau
Me rendît au grand jour les pieds sur son tombeau !

. . . .
. . . .

Alors pour passer seul tout ce jour de mystère,
Feignant d'avoir encor quelque saint ministère,
Je dis négligemment aux hommes du convoi
De descendre à pas lents la montagne sans moi.

Et je demeurai seul pour pleurer en silence
L'heure, l'heure sans fin de l'éternelle absence!
Oh! ce qui se passa dans ces veilles de deuil
Entre cette ame et moi couché sur ce cercueil,
Ce qui se souleva d'amour et d'espérance
Du fond de cette fosse où m'appelait Laurence,
Si ma main le pouvait, je ne l'écrirais pas!
Il est des entretiens de la vie au trépas,
Il est des mots sacrés que l'ame peut entendre,
Que nulle langue humaine en accens ne peut rendre,
Qui brûleraient la main qui les aurait écrits,
Et qu'il faut, même à soi, mourir sans avoir dits!

. . . .
. . . .

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes,
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.

Oh! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces!
Et que sur ces sentiers si connus de mes piés,
La terre en peu de jours nous avait oubliés!
La végétation, comme une mer de plantes,
Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes,
La liane et la ronce entravaient chaque pas;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;
Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées;
Rien ne se reflétait dans son miroir terni,
Et son écume morte aux bords avait jauni;
Des chênes qui couvraient l'antre de leurs racines,
Deux, hélas! n'étaient plus que de mornes ruines,
Leurs troncs couchés à terre étaient noirs et pourris,
Les lézards de leurs cœurs s'étaient déjà nourris;
Un seul encor debout, mais tronqué par l'orage,
Étendait vers la grotte un long bras sans feuillage,
Comme ces noirs poteaux qu'on plante avec la main
Pour surmonter la neige et marquer un chemin;
Ah! je connaissais trop cette fatale route;

Mes genoux fléchissant m'entraînaient vers la voûte ;
J'y marchais pas à pas sur des monceaux mouvants,
De feuillages d'automne entassés par les vents ;
En foulant ces débris que le temps décompose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose



Sous mon pied ; vers le sol jauni je me baissai ;
C'étaient des ossemens et je les ramassai ;
Je reconnus, aux pieds, notre pauvre compagne,
Notre biche oubliée en quittant la montagne,
Et qui, morte sans doute ou de faim ou de deuil,
Avait laissé ses os blanchis sur notre seuil !
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte,
Comme un mort, dont les siens ont oublié la perte,
Rentrerait inconnu dans sa propre maison,
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom !
Mon regard d'un coup d'œil en parcourut l'enceinte,
Et retomba glacé comme une lampe éteinte ;
O temple d'un bonheur sur la terre inconnu,
Hélas ! en peu de temps qu'étiez-vous devenu ?
Le sable et le limon, qui comblaient la poterne,
Ne laissaient plus entrer qu'un jour blafard et terne ;
Le lierre, épaississant ses ténébreux réseaux,
Interceptait la brise et le reflet des eaux ;
La vase, amoncelée au canal de la source,
Dans le creux de la roche avait changé sa course ;
Et la coupe de pierre, aux éternels accords,

N'avait plus qu'une mousse aride sur ses bords ;
Nul oiseau n'y buvait ou n'y lavait ses ailes ;
Les nids de nos pigeons et de nos hirondelles,
Par la dent des renards détachés et mordus,
Flottaient contre la voûte à leurs fils suspendus,
Avec leurs blancs duvets, leurs plumes, leurs écailles
Qui jonchaient le terrain ou souillaient les murailles;
Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection,
Tout n'était que ruine et profanation ;
A la place où Laurence avait dormi naguère
Ses doux sommeils d'enfant sur son lit de fougère,
La bête fauve avait dans l'ombre amoncelé
Son repaire d'épine aux broussailles mêlé ;
Et des os décharnés, des carcasses livides,
Débris demi rongés par ses petits avides ;
Avec des poils sanglans répandus à l'entour,
Souillaient ce seuil sacré d'innocence et d'amour.
Je reculai d'horreur! O vil morceau de boue,
O terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue !
O voilà donc aussi ce que tu fais de nous!
Nos pas sur tes vallons, tu les laboures tous!

Tu ne nous permets pas d'imprimer sur ta face
Même de nos regrets la fugitive trace ;
Nous retrouvons la joie où nous avons pleuré,
La brute souille l'antre où l'ange a demeuré !
L'ombre de nos amours, au ciel évanouie,
Ne plane pas deux jours sur notre point de vie,
Nos cercueils dans ton sein, ne gardent même pas
Ce peu de cendre aimée où nous traînent nos pas.
Nos pleurs, cette eau du ciel que versent nos paupières,
En lavant les tombeaux se trompent de poussières ;
Le sol boit au hasard la moelle de nos yeux,
Va, terre, tu n'es rien ! ne pensons plus qu'aux cieux !

Je me relevai fort de ce cri de colère :
Quand je sortis de l'antre et retrouvai la terre,
L'avalanche, d'en haut, au lac avait roulé,
Un blanc tapis de neige avait tout nivelé ;
La tombe n'était plus qu'un léger monticule
Pareil au blanc monceau qu'un enfant accumule,
L'ouragan balayait ces ondoyans sillons,

Et luttant au-dessus contre ses tourbillons,
(Ah ! je les reconnus), deux pauvres tourterelles,
Dont la poudre glacée embarrassait les ailes,
Cherchant à s'échapper de ce tombeau mouvant,
Tournoyaient, s'abattaient ensemble sous le vent ;
J'appelai par leurs noms ces oiseaux, nos symboles.
Mais l'ouragan de glace emportait mes paroles,
Puis, sans penser ni voir, je descendis en bas,
Et comme si du plomb eût entraîné mes pas !

. . . .

. . . .



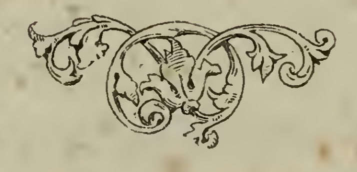
ÉCRIT SUR UNE PAGE DE *L'IMITATION DE JESUS-CHRIST.*

Valneige, novembre 1802.

Quand celui qui voulut tout souffrir pour ses frères,
Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
Il laissa dans le vase une âpre volupté,
Et cette mort du cœur qui jouit d'elle-même,

Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu! c'est ta volonté!

J'ai trouvé comme lui dans l'entier sacrifice,
Cette perle cachée au fond de mon calice,
Cette voix qui bénit à tout prix, en tout lieu!
Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne,
Quand de ta volonté ta grâce a fait la sienne!
Le corps est homme, et l'ame est Dieu!



Valneige, 19 mai 1805.

Hélas! depuis six mois j'avais cessé d'écrire,
Mon ame chaque jour de mille morts expire
Depuis que la misère et les contagions
Montent pour décimer ces hautes régions,
Qu'importait à mes yeux ce miroir de ma vie!

Mes yeux sont tout trempés des larmes que j'essuie ;
Le loisir du matin ne va pas jusqu'au soir,
Je n'ai ni le désir, ni l'heure de m'asseoir;
Le chevet des mourans est ma place assidue,
A leur longue agonie un peu de paix rendue,
Le signe de la croix tenu devant leurs yeux,
Un serrement de main, un geste vers les cieux,
Les saints honneurs rendus à leur pauvre suaire,
C'est le seul bien, hélas! que je puisse leur faire,
Grâce à moi, sous leur chaume ils ne meurent pas seuls,
L'un après l'autre ils ont tous mes draps pour linceuls,
Et le sol, que mes mains ont creusé pour leur bière,
Ouvre à chacun son lit d'argile au cimetière.

Depuis deux ou trois jours cependant le fléau
Commence à s'amortir dans mon pauvre hameau.
Hélas! il était temps! que de toits sans fumées!
Que de champs sans semence et de portes fermées!
A la ville, au contraire, il s'accroît tous les jours.
Les pauvres qu'il choisit y meurent sans secours,

Les hôpitaux sont pleins d'infirmes qu'il entasse,
Et les morts aux mourans ne font pas assez place;
Les temples trop étroits sont encombrés; leur seuil
Des cadavres pressés repoussent le cercueil;
Le bras des fossoyeurs à bêcher se fatigue;
Une place au sépulcre est un don que l'on brigue;
Les morts vont au tombeau par immenses convois,
Où pour mille cercueils ne marche qu'une croix.
La population se jette aux gémonies,
Les prêtres décimés manquent aux agonies,
Leur pied fraie aux mourans les sentiers du tombeau,
Et comme le pasteur marche après le troupeau,
Les y mènent le soir, le lendemain les suivent;
A peine jusqu'ici trois ou quatre survivent,
Et pour les assister dans leur pieux devoir,
Je descends chaque jour et reviens chaque soir.
Oh! que mon pied court vite au chemin de la tombe!
Quelle grâce d'en haut, mon Dieu, si je succombe!
Si moi qui donnerais pour rien mes jours flétris,
Pour mes frères sauvés vous leur donniez un prix!
Oh! pour rendre, Seigneur, un époux à la femme,

Une mère à l'enfant, prenez ame pour ame !

. . . .

. . . .



Valneige, 16 décembre 1805.

Ce soir je remontais pour descendre demain,
Le cœur saignant, les pieds tout meurtris du chemin,
L'esprit anéanti du poids de leur misère,
Comme Jésus montant sous la croix son Calvaire;
Je récitais tout bas les psaumes consacrés
Pour les ames de ceux que j'avais enterrés.

La nuit enveloppait les muettes campagnes ;
Seulement en montant, les crêtes des montagnes,
Que la lune tardive allait bientôt franchir,
D'une écume de jour commençaient à blanchir.
Elle parut enfin comme un charbon de braise
Qu'on tire, avant le jour, du creux de la fournaise,
Et glissant sur la pente en ruisseau de clarté,
M'éclaira mon sentier de tout autre écarté,
Dur sentier suspendu sur le bord des abîmes,
S'enfonçant dans la gorge et remontant les cimes,
Puis enfin contournant la pente du rocher,
Allant avec mes yeux aboutir au clocher.

J'avais monté longtemps, mon front à large goutte
Découlait de sueur dont je lavais ma route,
Quand je fus à peu près à moitié du chemin,
Au pas où le sentier coupé par le ravin,
L'arche du petit pont, où le torrent dégorge,
Joint une rive à l'autre au creux noir de la gorge,
Sur le pied de la croix, qui s'élève au milieu,

Je m'assis un moment pour respirer un peu;
Un silence complet endormait la nature;
Le torrent desséché s'étendait sans murmure;
Je comptais les rochers de son lit peu profond,
Par la lune baignés, blanchissans jusqu'au fond,
Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles,
On aurait entendu palpiter les étoiles.
Je fus tiré du sein de ma réflexion
Par un étrange bruit de respiration;
J'écoutai : c'était bien une pénible haleine
Qui sortait sous le pont d'une poitrine humaine,
Et qu'au fond du ravin, de moment en moment,
Entrecoupait un faible et sourd gémissement.
Je refuse un instant le souffle à ma poitrine,
Au bas du parapet, l'œil tendu, je m'incline,
Je regarde, j'appelle, et rien ne me répond.
Par le lit du torrent je descends sous le pont;
La lune en inondait l'arche basse et profonde,
Où ses rayons tremblaient sur le sable au lieu d'onde,
Et, répandant assez de jour pour l'éclairer,
Laissaient l'œil et les pas libres d'y pénétrer.

De ronces et de joncs écartant quelque tige,
J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche; que vis-je?
Un jeune homme, le corps sur le sable étendu,
Le frisson de la mort sur sa peau répandu,
Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose
De long, d'étroit, de blanc, qui près de lui repose,
Et que dans son instinct, sa main ouverte encor,
Semblait contre son cœur presser comme un trésor;
Je recule d'un pas, la pitié me rapproche,
Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche,
J'en baigne avec la main son front évanoui;
Il rouvre un œil mourant, par la lune ébloui,
Jette un regard confus sur mon habit, regarde
Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde,
Cherche en vain dans sa voix un mot pour me bénir,
Se met sur son séant, et ne peut s'y tenir...
Je lui fis, avec peine, avaler une goutte
D'un flacon de vin vieux que j'avais pour ma route,
Et quand il eut repris ses forces à demi :
« Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami,
» Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable

» Que son crime poursuit? ou quelque misérable
» Qui n'ayant plus de toit pour abriter son front
» Pendant les nuits d'hiver, se cache sous le pont?
» Coupable ou malheureux vous n'avez rien à taire,
» Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère;
» Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
» Sa providence à tous, le curé de ce lieu! »
Un éclair, à ce nom, parcourut son visage,
Il joignit ses deux mains : — « Le curé du village?
» Vous! vous! s'écria-t-il, ne me trompez-vous pas?
» Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas,
» O bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie!
» Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie! » —
« Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je! » — « Hélas! voyez,
» Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos pieds! »
Et retirant son corps qui projetait une ombre
Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre,
Je vis sur la poussière un grand coffre de bois;
Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois;
Une croix de drap noir, petite, inaperçue,
Du côté le plus large au lin était cousue;

Une image de sainte, au bas, avec des lis,
Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits;
Un rameau de buis sec, plus haut une couronne
De ces fleurs de papier, qu'aux fiançailles l'on donne,
Que tresse un fil de cuivre aux oripeaux d'argent,
Pauvre luxe fané de l'amour indigent!
A ces signes, hélas! si présens à mon ame,
Je reconnus soudain le cercueil d'une femme!
« Malheureux! m'écriai-je en un premier transport,
» Parlez, que faisiez-vous? profaniez-vous la mort?
» Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère?
» Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre? »
Son front à ce soupçon se redressa d'effroi,
Il joignit ses deux mains sur le cercueil : « Ah moi!
» Moi profaner la mort et dépouiller la tombe!
» Ah! si depuis deux jours, sous ce poids je succombe,
» C'est pour n'avoir pas pu des vivans obtenir
» Une main de l'autel qui voulût la bénir,
» Une prière à part, hélas! pour sa pauvre ame!
» Cette bière est à moi, cette morte est ma femme! »
— « Expliquez-vous, lui dis-je, et, sur ce cher linceul,

» S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul ;
» Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres,
» Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres. »
Je m'assis près du corps, dans le lit du torrent.
— « J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand,
» A celle que j'aimais marié de bonne heure,
» De travail et d'espoir dans notre humble demeure,
» Nous vivions ; nos amours avaient été bénis
» D'un enfant de trois ans vienne la Saint-Denis ;
» Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble,
» Autour de ce métier où la tâche rassemble !
» Que de chants, de regards, de sourires d'amour,
» Sur la trame entre nous, s'échangeaient tout le jour :
» Ma femme, à mes côtés, travaillant à l'aiguille,
» Me passant la navette, et la petite fille
» De mon métier déjà comprenant les outils,
» Garnissant les fuseaux, ou dévidant les fils ;
» Et le soir, quand le lin reposait sur la trame,
» Quel plaisir de nous voir assis avec ma femme,
» Auprès de la fenêtre, où quelques pots de fleurs
» D'iris, de réséda nous soufflaient les odeurs,

» Regarder en repos le soleil qui se couche
» De ses longs rayons d'or jouant sur notre couche,
» Manger sur nos genoux nos fruits et notre pain,
» Nous agacer du coude ou nous prendre la main,
» Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève,
» Berçait dans son berceau l'enfant riant d'un rêve !
» Ah ! monsieur, il me semble encor que je les vois !
» Cette image me tue et me coupe la voix !
» Le travail allait bien alors ; chaque semaine
» Le salaire assidu suffisait à la peine ;
» La toile ne manquait jamais sur le métier,
» Et nous pouvions manger notre pain tout entier ;
» Nous n'avions au bon Dieu que des grâces à rendre !
» Combien l'amour heureux rend la prière tendre !
» Et combien dans nos yeux de larmes de bonheur,
» De ses dons tous les soirs rendaient grâce au Seigneur !
» Hélas ! ce temps fut court ; Dieu du fond de l'abîme
» Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime ;
» Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups,
» Et d'étage en étage il monta jusqu'à nous.
» Respirant la première une fièvre brûlante,

» Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante,
» Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil,
» Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil;
» Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche,
» La para pour la mort comme pour un dimanche,
» Et, la couvrant cent fois de baisers et de pleurs,
» Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos fleurs,
» De son dernier bijou lui fit le sacrifice,
» Pour qu'avec les grands morts on lui fît un service;
» Moi-même, dépouillant mon unique trésor,
» Arrachant de mon doigt, hélas! mon anneau d'or,
» J'achetai du gardien de la funèbre enceinte,
» La fosse de trois pieds creusée en terre sainte!...

» Le mal dans la maison une fois introduit,
» Ma femme entre mes bras mourut la même nuit;
» Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède,
» Je ne pus qu'appeler tous les saints à son aide,
» Réchauffer ses pieds froids, de mon corps, dans mes bras;
» La disputer longtemps souffle à souffle au trépas;

» Souvent dans cette nuit de l'angoisse mortelle,
» En me serrant la main : Promets-moi, me dit-elle,
» Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps
» Sans bière et sans tombeau dans le fossé des morts;
» Mais que tu feras faire un service à l'église,
» Pour que plus vite au ciel notre ange nous conduise,
» Et que plus près de Dieu, pour toi priant là-haut,
» Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt!
» Je lui promis, mon père, et sur cette promesse,
» Son ame s'en alla tout heureuse en caresse;
» Hélas! je promettais, je croyais obtenir
» Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir;
» Par la longue misère ou par la maladie,
» La charité publique était tout attiédie;
» Je cherchai vainement parmi nos froids amis,
» De quoi faire accomplir ce que j'avais promis :
» Des planches, un linceul et des clous pour la bière,
» Une messe à son ame, un coin au cimetière!...

» Je revins morne et seul près du cierge m'asseoir,

» Le regardant brûler d'un œil de désespoir;
» Quand il fut consumé, dans un transport féroce,
» Je lui fis un linceul de sa robe de noce,
» J'arrachai, je clouai les planches de son lit,
» Dans ce cercueil d'amour ma main l'ensevelit;
» Puis, attendant cette heure où dans la matinée
» Au service des morts la messe est destinée,
» Et, chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids,
» J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois;
» Mais, de tous les quartiers éloignés de la ville,
» Les tombereaux venaient s'encombrer à la file,
» Hélas ! et dans leur mort comme de leur vivant,
» Les plus riches, monsieur, passaient encor devant;
» Repoussé le dernier, toujours de bière en bière,
» Courbé sous mon fardeau, je me traînais derrière;
» L'église était déjà remplie, et le cercueil,
» Sans cortége et sans pleurs, fut repoussé du seuil !

» Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises,
» Je tentai d'obtenir les prières promises,

» Ou de surprendre au moins, saintement importun,
» La bénédiction que l'on donne en commun;
» Et deux jours, mendiant en vain la sépulture,
» Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture,
» Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur...
» Enfin, Dieu me fit naître une pensée au cœur.
» Allons, dis-je en moi-même, à la montagne; un prêtre
» Là-haut par charité la recevra peut-être,
» Et, prenant en pitié ma misère et mon vœu,
» Lui bénira gratis sa place au champ de Dieu.

» Je repris sur mon dos ma charge raffermie,
» Je sortis dans la nuit de la ville endormie,
» Comme un voleur furtif, tremblant au moindre bruit,
» Par l'ange de ma femme à mon insu conduit;
» M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue,
» Me guidant sur le son des cloches dans la nue,
» Sous le poids de mon ame et de trois jours de mort
» Pliant à chaque pas, succombant sous l'effort,
» Me relevant un peu, me traînant sous la bière,

» Les genoux et les mains déchirés par la pierre ;
» Enfin, sentant mon cœur me défaillir ici,
» Et craignant qu'avant l'heure où l'air est éclairci,
» Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche,
» J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche ;
» Déjà mort, à vos soins, mon regard s'est rouvert,
» La grâce du Seigneur à vous m'a découvert!... »

. . . .

. . . .

« O mon frère, lui dis-je, ô modèle de l'homme!...
» De quelque nom obscur que la terre vous nomme,
» Oh ! quelle charité ne rougit devant vous?
» Ah ! sous tant de fléaux qui s'acharnent sur nous,
» Quand l'homme que l'on jette et traîne sur la claie,
» N'est plus qu'un vil fumier qu'un fossoyeur balaie,
» A qui la terre même a fermé le tombeau,
» Pour le cœur contristé, qu'il est doux, qu'il est beau
» De voir l'humanité dans une classe obscure,

» Par de semblables traits révéler sa nature,
» Conserver à la mort tant de fidélité,
» Ne voir dans le cercueil que l'immortalité,
» Et combien on est fier dans ce poids de misère,
» D'être homme avec cet homme et de le nommer frère!
» Ah! venez avec moi, courage! levez-vous!
» L'ange de vos amours marchera devant nous;
» A la terre de Dieu je porterai moi-même,
» Ce corps dont l'ame au ciel vous regarde et vous aime;
» Je creuserai sa fosse à l'ombre du Seigneur,
» Je ferai pour ses os comme pour une sœur;
» Mais, ô mon cher enfant, consolez-vous, son ame
» N'a pas besoin là-haut que ma voix la réclame;
» Aux regards de celui qu'un soupir satisfait,
» Quelle prière vaut ce que vous avez fait?
» Quel office, ô mon fils, que cette nuit mortelle,
» Cette route, ce sang, cette sueur pour elle!
» Ah! dans son saint trésor, Dieu n'a jamais compté
» De tribut qui vers lui plus suave ait monté!
» Venez, nous n'avons plus qu'à la rendre à la terre,
» La nuit baisse et le jour... cachons-lui ce mystère. »

Et prenant un côté du cercueil sous mon bras,
Le jeune homme prit l'autre ; et, mesurant nos pas,
Par ces rudes sentiers lentement nous montâmes ;
Nos membres fléchissans s'appuyaient sur nos ames ;
Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur,
Et le matin jetait sa première lueur,
Quand sur le seuil désert de l'église fermée
Je remis le mourant et sa dépouille aimée,
J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier ;
Je célébrai du jour le solennel service ;
Des morts dans le Seigneur, seul je chantai l'office,
Et la voix de l'époux, du seuil du saint enclos,
Aux psaumes de la mort répondait en sanglots ;
Puis creusant de mes mains la fosse au cimetière,
J'y descendis, pleurant, pour y coucher la bière,
J'y jetai le premier la terre ; et puis l'époux ;
Ma pelle referma la couche en peu de coups,
Et la croix surmonta le lit du dernier somme.
Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune homme,

Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau,
Comme un homme arrivé s'asseoit sur son fardeau.



Valneige, 27 décembre 1803.

Il est mort ce matin, ô paix à sa pauvre ame!
Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme!

. . . .

. . . .



28 décembre, de son lit.

Au lit mystérieux que referme la mort,
Heureux l'œil qui se clôt et le front qui s'endort
Sur l'oreiller divin d'une sainte espérance!
O sommeil! ô réveil! ô ma mère! ô Laurence!
Le moment tant prié serait-il donc venu?

. . . .

Je me sens un besoin de repos inconnu,
Un voile sur mes yeux, des ombres dans ma chambre,
Des ailes dans le cœur, du plomb dans chaque membre,
D'un air plus attendri mon chien lèche ma main,
Prévoirait-il ma mort?... ah ! si c'était demain?...

. . . .

. . . .



Le journal, interrompu par une maladie longue et douloureuse, ne fut jamais repris.





ÉPILOGUE.





ÉPILOGUE.

On eût dit que la mort avait fermé le livre;
Mais sa force à ce coup l'avait laissé survivre;
Et ce fut, je présume, à peu près vers ce temps

Que je fis sa rencontre à la fin d'un printemps,
Qu'un premier entretien confondit nos deux ames,
Et que du premier jour tous deux nous nous aimâmes!
Depuis ce moment-là, jusqu'à ses cheveux blancs,
A sa maison de paix je montais tous les ans.
Elle était à mon cœur une source d'eau bonne
Qu'on sait dans les rochers sans la dire à personne,
Et que dans sa mémoire on réserve avec soin
Pour aller à la soif la chercher au besoin;
Chaque fois que ma vie était un peu fanée,
Qu'un chagrin me pesait dans le cours de l'année,
Mon instinct près de lui me portant aussitôt,
Dans un coin de mon cœur mettait tout en dépôt,
Pour aller dans son sein le verser à son heure,
Et rapporter la paix qui comblait sa demeure!
Où trouver maintenant ma pauvre goutte d'eau,
Et ce banc sur la route où poser mon fardeau?

Et puis comme il m'aidait dans mes douces études;

Comme il connaissait bien toutes les habitudes
Des plantes, des oiseaux, des insectes de Dieu !
Comme il me disait juste à quelle heure, en quel lieu,
Sous quel rayon du soir, sur quelle verte pente
Ma main tomberait mieux sur l'insecte ou la plante !
Et comme de l'hysope aux plus superbes fleurs,
De tout ce qui végète il m'enseignait les mœurs !
Il n'avait pourtant, lui, ni grand herbier ni livre ;
Je recueillais tout mort, mais lui voyait tout vivre ;
Je savais mieux les noms, les genres, les contours,
Lui les saveurs, les goûts, les instincts, les amours ;
Pour lui chaque herbe était un rayon d'évidence,
Un signe du grand mot où luit la Providence ;
De ce signe divin par la sagesse écrit
Je contemplais la terre, et lui lisait l'esprit,
Et, prêtant à chaque herbe une claire étincelle
D'ame distincte au sein de l'ame universelle,
Il la voyait sentir, penser, agir, aimer,
Et la nature ainsi qu'il savait animer,
Avec ses sentimens, ses grâces infinies,

Et ses transitions fondant en harmonies,
Devenait sous sa langue un poëme sans fin;
Mais toujours émouvant l'ame et toujours divin,
Car le nom de l'auteur, brillant sur chaque page,
De jour et de chaleur inondait tout l'ouvrage;
Jamais on n'y lisait avec lui sans bénir,
Et sans sentir aux yeux une larme venir!..

A présent que j'ai lu dans cette ame si tendre,
Je reviens sur sa vie et j'ai peine à comprendre
Comment il a vécu comme un autre ses jours,
Après avoir noyé tant d'ame dans leur cours?
J'aurais cru qu'une mort précoce et volontaire
Aurait déraciné cet homme de la terre,
Ou que son front, chargé de mystère et d'ennui,
Aurait jeté toujours une ombre devant lui!

Il n'en fut pas ainsi, j'en bénis Dieu ; sa vie
Quoique troublée au fond, ne parut point tarie ;
Elle continua de couler doucement,
Sans devancer jamais sa pente d'un moment,
Et sans rendre son eau plus trouble ou plus amère
Pour celui qui regarde ou qui s'y désaltère ;
La douleur qu'elle roule était tombée au fond ;
Je ne soupçonnais pas même un lit si profond ;
Nul signe de fatigue ou d'une ame blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée ;
Son front, quoique un peu grave, était toujours serein,
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
A la compassion plus tendre qu'il respire,
Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur,
Qui répondait si juste aux fêlures du cœur :
Il se fit de la vie une plus mâle idée,
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée ;

Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui!

S'il poursuivit ainsi son chemin jusqu'au terme,
C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme,
C'est que sa tendre foi, qui n'était plus qu'espoir,
Dorait le but d'avance et le lui faisait voir;
L'heure dont on est sûr de tant de confiance
S'attend sans amertume et sans impatience;
Dans des chemins connus on marche à petits pas;
Et quand on sait le terme, on est moins vite las.

Et puis les demi-cœurs et les faibles natures,

Meurent du premier coup et des moindres blessures;
Mais les ames que Dieu fit d'un acier plus fort,
De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort;
De leur sein déchiré leur sang en vain ruisselle,
Plus il en a coulé, plus il s'en renouvelle,
Et souvent leur blessure est la source de pleurs
D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs!

J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs,
Le chêne dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer de son bourlet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur!
C'est ainsi que ce juste élevait dans son ame,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme!

Lorsque après cette fin que je n'avais pu voir,
J'eus accompli pour lui le funèbre devoir.
De tout ce qu'il laissait me faisant ma famille,
Je voulus emmener Marthe, la pauvre fille!
Elle me répondit, en me montrant du doigt
L'arbuste enraciné dans les fentes du toit :
« A ces murs, comme lui, ma vie a pris racines;
» On me laissera bien vieillir sous ces ruines,
» Qu'est-ce qui soignerait le chien abandonné?
» On m'y rapportera le pain que j'ai donné! »
Je sifflai vainement le chien du pauvre prêtre,
Il s'émut à la voix de l'ami de son maître ;
Mais flairant le sentier qui menait au cercueil,
Sans faire un pas plus loin, il me suivit de l'œil;
Les oiseaux affranchis revinrent à leur cage ;
Et je n'emportai rien de son cher héritage,
Que son saint crucifix de buis et de laiton,
Ces feuillets déchirés, sa bible et son bâton

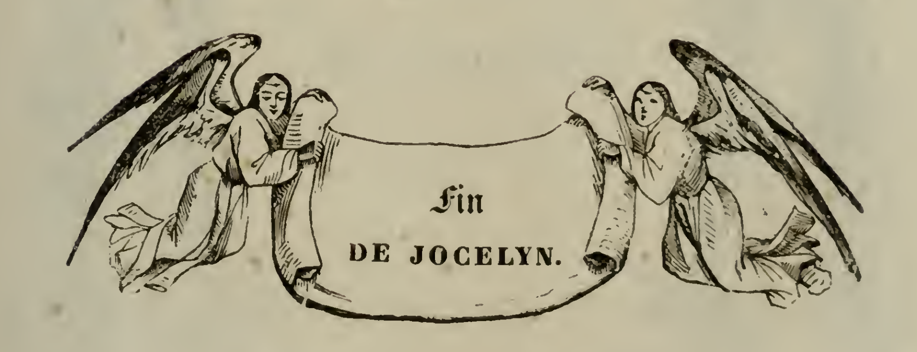
Depuis ce jour, au mois où l'on coupe les seigles,
Je monte tous les ans la montagne des Aigles,
Et de mon pauvre ami le récit à la main,
De la grotte, en lisant, je refais le chemin;
Du drame de ses jours j'explore le théâtre,
Et j'y trouve souvent son vieil ami le pâtre
Qui, laissant ruminer à l'ombre son troupeau,
Rêve des deux amans, assis sur leur tombeau;
Car, malgré le mystère et malgré la distance,
Jocelyn dort aussi, près du corps de Laurence;
Lorsque dans la montagne on sut par mes discours
Le secret divulgué de ces saintes amours,
Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son ame,
Rapportèrent sa cendre au *tombeau de la dame*,
Et depuis sept printemps ils sont couchés tous trois
Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix.
Souvent des jours entiers, j'y rêve ou j'y médite;
Car on aime ce sol qu'une dépouille habite,

Comme on aime à s'asseoir sur le banc de gazon,

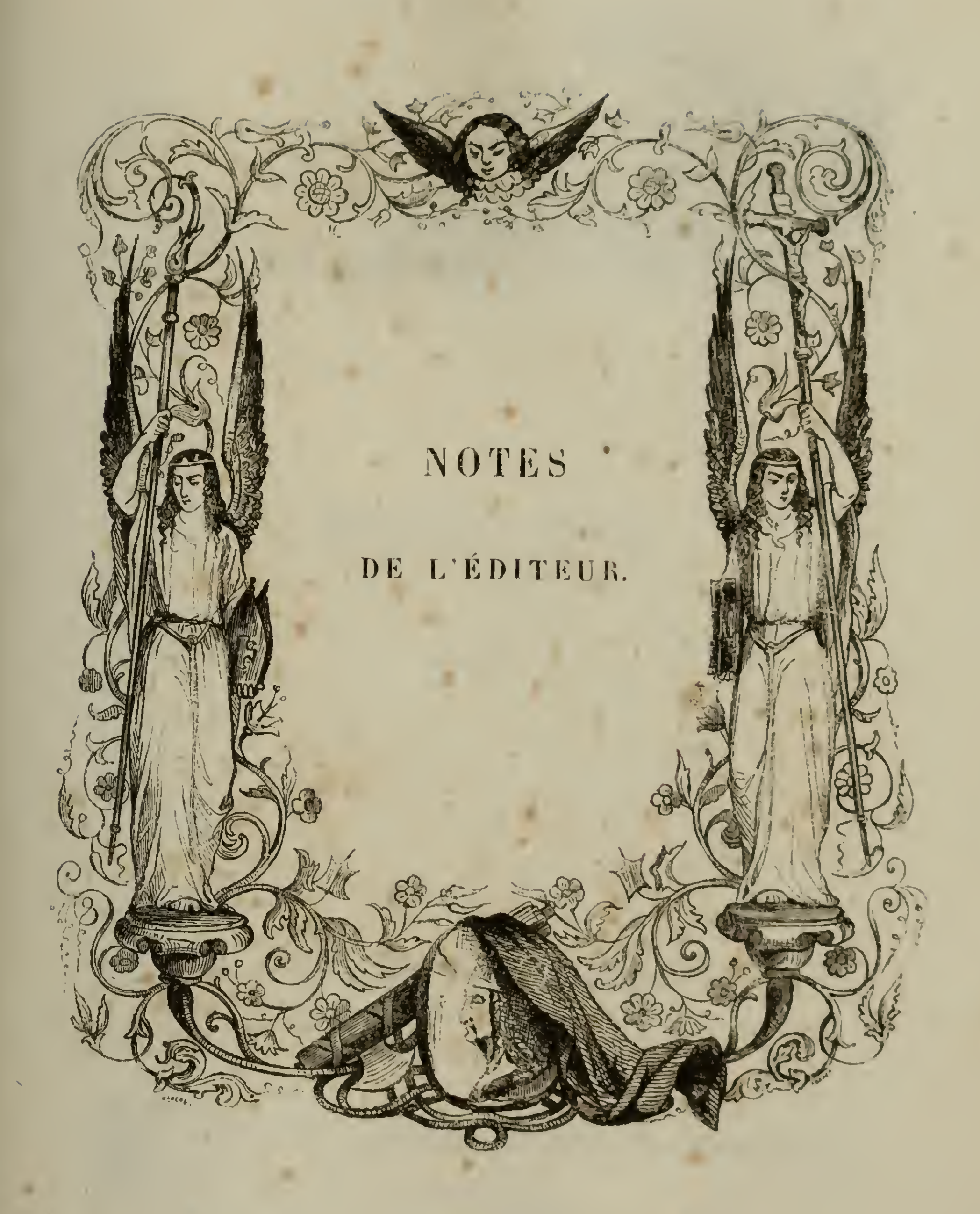


Où, lorsque le soleil a quitté l'horizon,
La brume du couchant que l'heure en paix déplie,

Vous enveloppe d'ombre et de mélancolie ;
Mais où le rayon mort, qui voile sa splendeur,
Laisse longtemps sur l'herbe un reste de tiédeur !







NOTES

DE L'ÉDITEUR.



PREMIÈRE NOTE.

Page 97.

CHUTE DU REICHENBACH.

Le lecteur trouvera avec plaisir ici la belle description de cette cascade.

« Le Reichenbach a sa source au pied du Wetter-

horn, et roule en nombreuses cataractes le long des côtés escarpés du mont Sheidec jusqu'à ce qu'il s'unisse avec l'Aar auprès de Meyringen.

» La chute du Reichenbach peut être divisée en trois parties principales.

» La première, qui est la seule que visitent ordinairement les voyageurs, se précipite d'un rocher et tombe perpendiculairement en bruine et en écume, d'une élévation de deux cents pieds au moins, dans un bassin creusé par la nature, d'où l'eau s'élance et va se perdre dans l'abîme au-dessous. Le rocher est concave, formant voûte, entièrement nu, excepté à son sommet, qui est couvert d'arbrisseaux; et le marbre noir, dont sa masse est composée, offre un contraste frappant avec la blancheur pure de l'écume qui jaillit, et dont partie, retombant en forme de pluie sur le roc, y produit différens petits courans argentés qui vont se rendre dans le bassin.

» La seconde cataracte est le résultat du débordement de l'eau du bassin, et on la voit à découvert en prenant pour point un grand arbre qui est suspendu au-dessus du bord du précipice. En cette partie, le torrent forme une seconde colonne perpendiculaire à moitié obscurcie par les rocs saillans, parmi lesquels il tombe avec impétuosité.

» Le point de vue le plus favorable pour voir la troisième cataracte est d'une prairie dans le fond de la seconde. De là, tout le Reichenbach paraît ne faire qu'une chute d'eau, mais immense en volume; l'extrémité inférieure de la première cataracte et la partie supérieure de la deuxième étant cachées par les montagnes intermédiaires. Ensuite, le torrent roule dans une direction presque horizontale, et descend avec violence en deux masses d'eau inégales, étant partagé en deux courans par une île de rochers magnifiquement parsemée d'arbres. Il va ensuite passer à travers des cimes brisées de marbre noir, et des bois plantés de hêtres, de frênes, de montagnes et de sapins, et

arrose des terres fertiles couvertes de cabanes nombreuses.

» A la vue des différentes parties de cette énorme chute d'eau, je fus aussi émue qu'Aristée, lorsque Cyrène, sa mère, lui montre les sources des principales rivières sortant tout à coup du sein de la terre.

Jamque domum mirans genitricis et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat; et, ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra.
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput unde altus primum se erumpit Enipeus
Unde Pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis. »

Georgiques de Virgile, liv. II.

(William Coxe, *Voyage en Suisse*, lett. XXII.)





DEUXIÈME NOTE.

Page 323.

NATURALISTES.

Nous allâmes de grand matin visiter les magasins de curiosités naturelles, dont les propriétaires prennent le nom de *marchands naturalistes*. Je parcourus avec assez de détail quatre de ces magasins, qui con-

tenaient des morceaux bien choisis, et de fort belles substances, quoiqu'ils ne fussent pas aussi bien approvisionnés qu'ils le sont au commencement de l'été. On y trouve des cornes de chamois et de bouquetins, des cachets, des pierres pour les épingles, colliers et clefs de montre, d'autres petits ouvrages en cristal de roche, qu'on envoie tailler et polir en Allemagne, et les divers minéraux que fournissent le Simplon, le Saint-Gothard, le Val d'Aost, la Tarentaise et le Valais. Ces marchands taillent la serpentine et la pierre ollaire du Montanvert, en écritoires, en pierres à papier, et en petites lampes pour lesquelles ils fournissent des mèches d'amiante. Ils se procurent en outre des agathes d'Oberstein, et quelques substances du Dauphiné. Le quartz cristallisé, si commun dans les hautes Alpes de cette dernière province, est assez rare, du moins en beaux cristaux bien terminés, dans les Alpes de la Savoie; aussi les *marchands naturalistes* de Chamouny attachent-ils beaucoup de prix à celui qui provient de leurs montagnes. Ils se livrent cependant bien moins à la recherche des cristaux que par le

passé, et ne se hasardent plus autant pour s'en procurer. A l'époque où les étrangers commençaient à abonder dans la vallée, les cristaux y étaient rares et fort chers. Leur recherche procurait de gros bénéfices, et les habitans s'y livraient avec une espèce de fureur. Ils s'exposaient aux plus grands périls, dans l'espérance de s'enrichir tout à coup par la découverte d'un amas de beaux cristaux; et il ne se passait pas d'année qu'il n'en pérît quelques-uns dans les précipices.

» Chacun de ces marchands cherche à se faire une industrie particulière, indépendante de celle des autres, et qui puisse lui procurer un débit exclusif. En général ces braves gens ne savent pas ce qu'ils vendent; ils ignorent le nom et la véritable valeur de leurs minéraux, et s'arrangent pour ne courir aucun risque, en en demandant, au premier abord, des prix extravagans, que cependant ils rabattent ensuite.

» Le nommé Joseph-Marie Carrier est un ancien

guide qui connaît bien les montagnes. Il a quelques correspondances éloignées qui lui procurent de beaux morceaux, et se propose de tenir l'année prochaine les substances de l'Oisans, pour lesquelles je lui ai fourni les indications nécessaires. Il vend en outre, à un prix assez modique, la collection des minéraux de la vallée de Chamouny et des montagnes voisines, composée de soixante-six morceaux [1]. Il vend encore des reliefs en bois des montagnes qui avoisinent le Mont-Blanc.

» David Payot, cousin de mon guide, a son magasin à Chamouny, quoiqu'il habite un village voisin. Il y a moins de variété chez lui dans le choix des substances que chez Carrier; mais ses collections de la vallée sont composées d'un plus grand nombre de morceaux [2]. Payot taille fort bien le cristal, et en fait de

[1] Le catalogue des minéraux qui composent cette collection est dans le *Journal des Mines*, tome XXVI, 1809, page 519.

[2] D'environ cent.

fort jolis cachets. Je lui ai donné le conseil, qu'il est disposé à suivre, de préparer des collections de roches polies. » (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny*, par Leschevin.)





TROISIÈME NOTE.

Page 325.

INSECTES.

Monsieur le professeur Jurine, qui saisit toutes les occasions de rendre ses grandes connaissances utiles aux sciences et aux personnes qui les cultivent, a bien voulu se charger de rédiger, pour être inséré dans un des derniers ouvrages de M. Bour-

rit[1], le catalogue des insectes rares qu'il a trouvés dans la vallée de Chamouny, et sur les montagnes qui l'environnent. Il a divisé méthodiquement ce catalogue, et a joint au nom de chaque insecte ceux du lieu où on le rencontre et de l'auteur qui l'a dénommé ou décrit. Les notes et observations qu'il y a ajoutées le rendent du plus grand intérêt pour les amateurs de l'insectologie. J'aurais désiré, pour leur utilité, pouvoir insérer ici ce travail tout entier; mais, M. Jurine ayant cherché à le rendre complet, il est volumineux; et, quoiqu'il ne renferme que les noms des insectes les plus rares, il occupe plus de trente pages. Le nombre de ceux qui y sont dénommés aurait droit de surprendre, si on ne réfléchissait que tous les climats du globe sont réunis dans ces montagnes; aussi y trouve-t-on les insectes de la Suède et de la Laponie, à côté de ceux qui habitent l'Italie et les pays chauds.

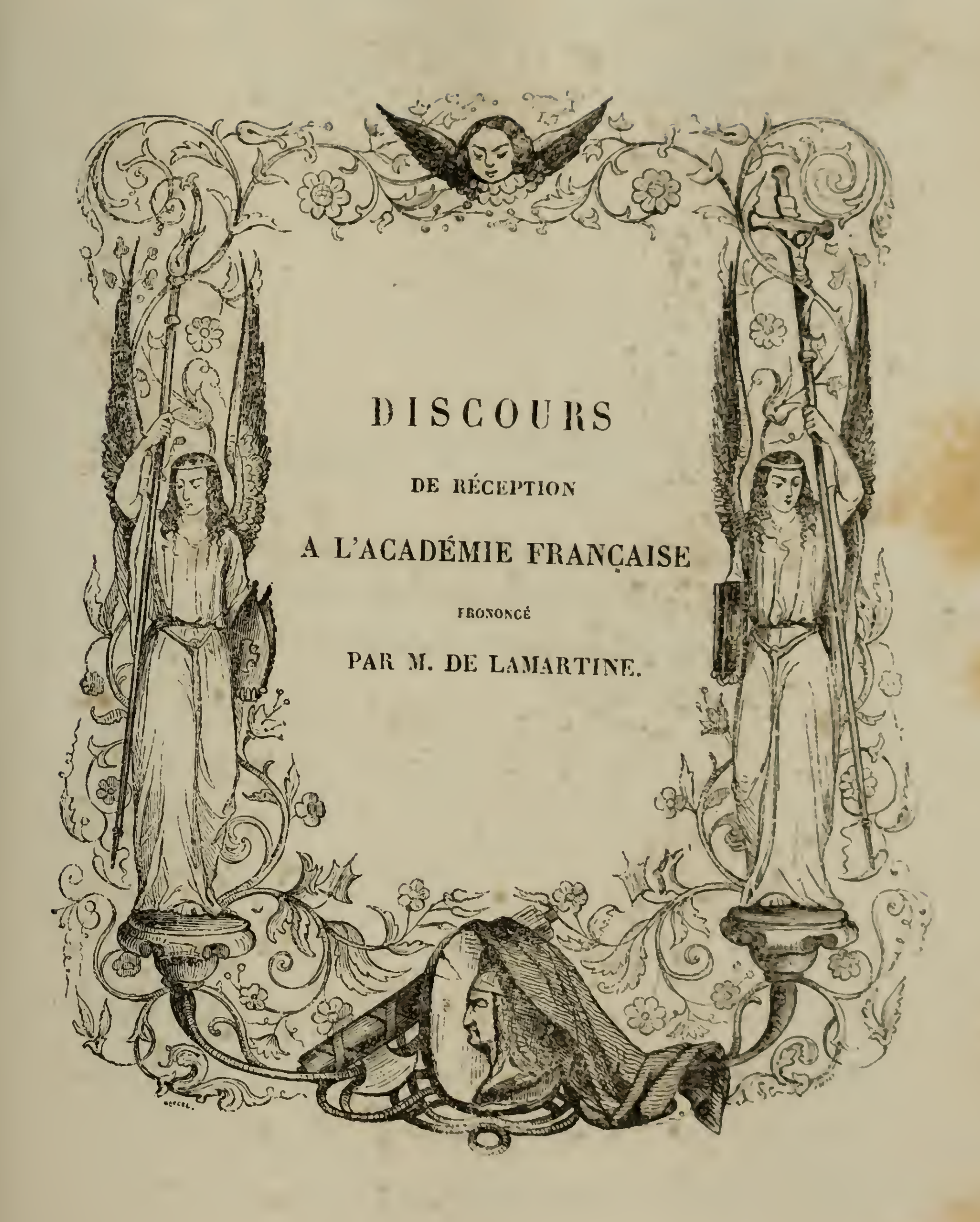
» Les époques de l'année les plus favorables pour chasser aux insectes sont les mois de juin, juillet et août. M. Jurine conseille d'y employer, pour les hy-

[1] *Description des cols ou passages des Alpes.*

ménoptères et les diptères surtout, la grande coiffe à papillons, et observe que si l'on veut faire d'abondantes récoltes en lépidoptères, aux environs de Chamouny, il faut courir les montagnes calcaires, du commencement de juin à la fin de juillet, réservant les montagnes primitives pour la fin d'août.

» M. le professeur Necker-Desaussure a également enrichi l'ouvrage de M. Bourrit, du catalogue des plantes les plus rares qu'il ait trouvées dans ces montagnes pendant le cours de l'année qui précéda la publication du livre. En puisant dans ce catalogue, et extrayant de l'ouvrage de M. Desaussure, et de l'Itinéraire de M. J.-P. Pictet, les noms des plantes qui y sont indiquées, j'offrirai aux botanistes la notice la plus nombreuse qui ait encore été publiée sur la Flore de la vallée de Chamouny. » (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny*, par Leschevin.)





DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ

PAR M. DE LAMARTINE.

M. de Lamartine ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. le comte Daru, y est venu prendre séance le 1er avril 1830, et a prononcé le discours suivant.



DISCOURS DE RÉCEPTION.

Messieurs,

Appelé par votre indulgence bien plus que par mes faibles titres à l'honneur dont je viens jouir aujourd'hui, à voir un nom qui vous emprunte tout et qui vous rend si peu, inscrit parmi les noms

du siècle dont vous êtes l'ornement et l'élite, j'ai tardé longtemps à venir prendre acte de cette part d'illustration que vous m'avez décernée, à vous apporter le tribut de ma reconnaissance et de mon bonheur! Mon bonheur! j'en avais alors! La distinction dont vos suffrages m'honoraient, cette gloire des lettres dont votre choix est la récompense ou le présage, cet éclat d'estime et de bienveillance que répand sur une famille, sur une patrie tout entière, l'élection d'un de ses enfans; toutes ces joies de l'esprit, de la famille, de la patrie, étaient doublées pour moi! Elles se réfléchissaient dans un autre cœur. Ce temps n'est plus! Aucun des jours d'une longue vie ne peut rendre à l'homme ce que lui enlève ce jour fatal où, dans les yeux de ses amis, il lit ce qu'aucune bouche n'oserait lui prononcer : tu n'as plus de mère! Toutes les délicieuses mémoires du passé, toutes les tendres espérances de l'avenir s'évanouissent à ce mot; il étend sur sa vie une ombre de mort, un voile de deuil que la gloire elle-même ne pourrait plus soulever? Ces joies, ces succès, ces couronnes, qu'en

fera-t-il? Il ne peut plus les rapporter qu'à un tombeau !

Ainsi la Providence, qui se voile sous nos joies comme sous nos douleurs, nous attend avec un arrêt de mort, à l'heure de nos vains triomphes ! Et mieux que ces insultes jalouses, que les anciens mêlaient à leurs honneurs pour en tempérer l'ivresse, au moment où notre cœur s'élève, où notre félicité déborde, elle nous atteint avec un mot qui corrompt tout, qui détruit tout, et nous dit plus haut : Tu n'es rien ! tu n'es qu'un homme ! le jouet de la mort ! le fils de ce qui n'est déjà plus !

Tandis que je me préparais à apporter ici, à la mémoire d'un homme qui m'était inconnu, le tribut de vos funèbres hommages et de ceux de la France ! tandis que je cherchais dans vos cœurs, dans les souvenirs de son inconsolable famille, des regrets et des éloges, une source intarissable de larmes s'ouvrait dans mon propre cœur, et cette douleur que j'avais à peindre, c'était à moi de la sentir et de l'étouffer !

Pardonnez-moi donc, messieurs, si je réponds si faiblement à ce que vous aviez le droit d'attendre du successeur de M. le comte Daru ! à ce que demandait de moi la mémoire de cet homme, que de son vivant même on appela l'homme probe ! Je parle, dans ce temple de la parole, une langue qui n'est pas la mienne ; je parle d'une douleur publique, abîmé dans ma propre douleur ; mais je parle d'un homme dont le nom seul est une illustration pour sa mémoire, et dont la vie se loue elle-même dans la conscience des hommes de bien !

Poëte, philosophe, orateur, historien, administrateur, homme d'état, tant de titres vous étonnent d'abord ! Tant de titres m'ont étonné moi-même ! Vous cherchez le secret de cette universalité dans l'homme même ? Il est dans son temps : l'histoire de notre talent est presque toujours celle de notre vie !

Il naquit, il fut jeté sur la scène du monde à une de ces rares époques où la société dissoute n'est plus rien, où l'homme est tout : époques funestes au monde, glorieuses pour l'individu ! temps d'orage qui

fortifient le caractère quand il n'en est pas brisé; tempêtes civiles qui élèvent l'homme quand elles ne l'engloutissent pas! Dans les jours d'ordre et de règle, la scène pour chacun est étroite, le sentier tracé, la vie écrite pour ainsi dire d'avance. Nous naissons dans la classe pour laquelle la fortune nous a marqués; la société presse ses rangs à droite et à gauche, il faut suivre ceux qui nous précèdent, poussés par ceux qui nous suivent dans un lit social déjà creusé devant nous; nous y marchons d'un pas plus ou moins ferme, avec la seule distinction de nos forces ou de nos faiblesses individuelles, nous arrivons au terme; si nous en valons la peine, on nous nomme, on nous caractérise en deux mots! et voilà la page de notre vie dans un siècle! changez le nom, et cette même page sera l'histoire de cent autres hommes! Mais dans ces drames désordonnés et sanglans qui se remuent à la chute ou à la régénération des empires, quand l'ordre ancien s'est écroulé, et que l'ordre nouveau n'est pas encore enfanté; dans ces sublimes et affreux interrègnes de la raison et du droit que la pensée n'ose

contempler, et sur lesquels l'histoire même jette un voile, de peur que l'humanité n'ait à rougir à son réveil ! tout change : la scène est envahie, les hommes ne sont plus des acteurs, ils sont des hommes ; ils s'abordent, ils se mesurent corps à corps, ils ne se parlent plus la langue convenue de leurs rôles, ils se parlent la langue véhémente et spontanée de leurs intérêts, de leurs nécessités, de leurs passions, de leurs fureurs ! héroïsmes et bassesses, talens, génie, stupidité même, tout sert ; toute arme est bonne ! tout à son règne, son influence, son jour ; l'un tombe parce qu'il porte l'autre, nul n'est à sa place, ou du moins nul n'y demeure ; le même homme, soulevé par l'instabilité du flot populaire, aborde tour à tour les situations les plus diverses, les emplois les plus opposés ; la fortune se joue des talens comme des caractères ! il faut des harangues pour la place publique, des plans pour le conseil, des hymnes pour les triomphes, des lumières pour la législation, des mains habiles pour amasser l'or ! des mains probes pour le toucher. On cherche un homme ! son mérite le désigne : point d'excuses !

point de refus! le péril n'en accepte pas! on lui impose au hasard les fardeaux les plus disproportionnés à ses forces, les plus répugnans à ses goûts; et si, parmi ces victimes de la faveur populaire, il se rencontre un homme doué d'autant de vertus que de courage, d'autant d'activité que de forces, toujours propre au rôle qu'on lui assigne, si ce rôle n'a rien que d'honorable, toujours supérieur au fardeau qu'on lui impose, s'il consent à l'accepter, toujours prêt au dévouement, si la conscience le commande; l'esprit de cet homme s'élargit, ses talens s'élèvent, ses facultés se multiplient, chaque fardeau lui crée une force, chaque emploi un mérite, chaque dévouement une vertu; il devient supérieur par circonstance; universel par nécessité; et à l'heure où le pouvoir qui peut seul succéder à l'anarchie, le despotisme, fort aussi de sa nécessité, se présente, et cherche des appuis dans ce que la révolution a laissé d'intact et de pur; il voit cet homme, il s'en empare, il l'élève, il se dit : ce n'est plus l'homme de la foule, c'est l'homme de l'ordre, l'homme du pouvoir, l'homme de la réparation. Il est à moi! cet

homme est M. Daru. Le secret de son universalité se trouve écrit dans sa destinée ; le secret de ses forces et de son génie vous sera révélé dans ses fonctions et dans ses ouvrages.

Né à Montpellier, en 1767, d'une famille honorable et distinguée, M. Daru reçut une éducation analogue à sa naissance, et fut destiné à l'état militaire. La révolution le surprit jeune encore ; elle apparaissait comme l'aurore d'une régénération morale et politique : on ignorait alors que les peuples ne se régénèrent point par des théories, mais par la vertu ou par la mort, et la hache sanglante des révolutions n'avait point été pesée dans les calculs de l'espérance. M. Daru passa sous les drapeaux le temps où la France s'y réfugiait tout entière ; employé au ministère de la guerre, il en sortit volontairement au 18 fructidor, voulant bien servir son pays dans ses périls ; dans ses passions ou dans ses crimes, jamais ! dix mois de prison lui firent payer à son prix ce jour de courage et de vertu. Ordonnateur en chef des armées, secrétaire-général du ministère de la guerre, commissaire pour

l'exécution de la convention de Marengo, déjà son nom s'unissait au récit de nos victoires; déjà il portait l'ordre, la lumière et la probité dans cette administration des armées, jusque-là confuse comme le pillage, imprévoyante comme le hasard, déjà l'homme dont le coup d'œil était un jugement l'avait distingué dans la foule, et avait reconnu en cette patience et cette énergie, qu'avec sa brutalité de génie il comparait au bœuf et au lion. Bientôt nous le retrouvons tribun : ce mot sonne mal avec le nom de M. Daru! Il n'avait du tribun que le nom. Sorti de l'école de l'anarchie, homme d'un esprit ferme et d'un cœur droit, il comprenait mieux à cette époque le pouvoir que la liberté; le pouvoir était la nécessité du moment; et c'est, n'en doutons pas, dans cette horreur de la licence qu'il faut chercher le principe de son dévouement à un homme qui fut le pouvoir incarné, parce qu'il fut la volonté inflexible. Entre la dictature et l'anarchie, M. Daru, comme la France, n'avait pas à choisir; pour remonter de la licence à la liberté, les peuples n'ont d'autre chemin que la tyrannie.

Intendant-général de la grande armée et des pays conquis, secrétaire d'état en 1811, ministre de l'administration de la guerre en 1813, il déploya partout ce courage d'esprit, cette fertilité de ressources, cette inflexibilité de devoirs qui le firent toujours admirer, souvent bénir, et, disons-le, quelquefois redouter des provinces où il organisait la conquête. Ministère terrible pour un cœur généreux, que celui de servir d'organe à la victoire, de demander aux peuples vaincus ou le salaire de leur liberté, ou la rançon de leur défaite! Le caractère de M. Daru passa par cette rude épreuve comme par celle du feu, sans en être atteint, et, dans des fonctions où Rome employait ses plus inexorables proconsuls, où les nations tremblantes ne s'attendent qu'à rencontrer des Verrès, elles reconnurent avec estime, quoique avec douleur, des mains probes, un esprit élevé et un cœur d'honnête homme.

Parmi tant de fonctions diverses où la pensée a peine à trouver une lacune, comment l'administrateur trouva-t-il le temps de la philosophie, de l'histoire, de la poésie? dans des momens toujours em-

ployés ; dans des heures dérobées par minutes, non à ses devoirs, mais au plaisir, à la nuit, au sommeil ; dans une ame toujours active, pour qui le travail était le repos du travail.

La traduction d'Horace, des traductions de Cicéron, un poëme sur Washington, un poëme sur les Alpes, un autre sur la Fronde, une épître à Delille, la traduction de Casti, des discours en vers, des discours à l'Académie, des travaux sur la librairie, sur les liquidations, l'histoire de Bretagne, l'histoire de Venise; enfin un poëme sur l'astronomie, qui n'est publié que d'hier, et qui promet d'éclairer son tombeau du rayon le plus tardif, mais le plus éclatant de sa gloire; tels furent ce qu'un tel homme appelait ses loisirs. Presque tous ses ouvrages, vous les connaissez, messieurs! il aimait à vous apporter les essais de son esprit, et trouvait dans vos suffrages l'avant-goût de ce jugement du public qu'il voulait conquérir comme il avait conquis sa fortune, avec labeur et loyauté. Parmi les discours qu'il prononça dans cette enceinte, on aime à distinguer surtout sa réponse au duc Ma-

thieu de Montmorency, ravi sitôt aux espérances du pays et à la confiance du trône, et qui vous apportait pour titres l'ame de Fénelon, dont il avait reçu la mission sacrée. Quoique assis sur des bancs opposés, M. Daru l'honorait; car toutes les vertus se comprennent. Dans sa réponse, il lui parla de sa piété céleste et de son infatigable charité; seul homme en effet à qui l'on pût parler en face de ses vertus, car elles n'étaient un secret que pour lui-même. Il n'est plus! Une voix plus heureuse s'est élevée sur sa tombe, et a consacré parmi vous cette vie, dont la fin ressembla moins à une mort qu'au mystique sommeil du juste; mais je n'ai pu prononcer ce beau nom, ce nom qui retentira à jamais dans mon cœur comme dans un sanctuaire, sans m'arrêter un instant, sans saluer au moins d'une larme et d'un respect cette vertu qui brilla dans nos jours d'orages comme un arc-en-ciel de réconciliation et de paix, qui ne se mêla aux partis que pour les adoucir, aux lettres que pour les élever, à la politique que pour l'ennoblir. Plus heureux ou plus malheureux que la plupart d'entre vous, j'unis des

regrets personnels à ceux de la France et de l'Europe; les regrets d'une chère et illustre amitié. Les dernières lignes qu'ait tracées sa main mourante, ces lignes interrompues par la mort même, m'étaient adressées; plus qu'à un autre ce souvenir m'appartient; j'y serai fidèle! Mon titre le plus cher à mes yeux sera d'avoir été aimé d'un tel homme, et ma plus douce consolation de m'attacher à sa mémoire et de la vénérer à jamais.

L'œuvre de prédilection de M. Daru était cette traduction d'Horace, commencée dans les cachots de la terreur, poursuivie et achevée enfin dans les camps, dans les palais, à travers toutes les vicissitudes d'une vie si pleine et si agitée.

Horace était le poëte de l'époque, comme le Dante semble le poëte de la nôtre; car chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours aussi des hommes de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même, elle y retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. L'époque ressemblait à celle d'Auguste;

l'Europe sortait des rudes épreuves d'une révolution qu'elle ne comprenait pas encore; il fallait détourner les yeux d'un passé souillé de sang et de boue; ne s'étonner de rien, *nil admirari,* ni des changemens de maîtres, ni des changemens des rôles, ni des murmures, ni des adulations, ni des servilités populaires; il fallait glisser sur tout pour ne rien heurter, ne jeter sur les choses qu'un regard superficiel et dédaigneux, de peur d'arriver à l'horreur ou au mépris, et ne prêcher aux hommes que cette sagesse insouciante et facile, cette épicurisme de la raison qui ne donne point de remords à la servitude, point d'ombrage à la tyrannie; qui venge de tout par le léger sourire de l'ironie, amuse l'indifférence, console la faiblesse, excuse la lâcheté, et dont le vice s'accommode comme la vertu. Voilà Horace, l'ami de Brutus; l'ami de Mécène; l'homme qui jette son bouclier à Philippes, et qui chante la fermeté stoïque, le *justum ac tenacem*, entre les délices de Tibur et les complaisances de Rome. Un tel poète devait plaire à un tel moment; le pouvoir inquiet de l'époque devait voir

avec une joie secrète les esprits détournés des pensées, fortes, des résolutions graves, se porter sur cette philosophie complaisante et molle qui prend le destin en patience et les hommes en plaisanterie ; les tyrans, et les peuples eux-mêmes, aussi affamés d'adulations que les tyrans, ont toujours aimé les poëtes de cette école. Ce n'est pas pour eux que s'ouvrent les cachots de Ferrare, que s'élèvent les échafauds de Roucher et d'André Chénier, que Syracuse a des carrières et que Florence a des exils. Ils chantent, couronnés de graces insouciantes, dans les banquets des maîtres du monde ou dans les saturnales populaires; une sympathie secrète les attache à toutes les tyrannies ; car ces poëtes amollissent les hommes, pendant que les sophistes les corrompent, et que les tyrans les enchaînent.

Telle ne fut point la pensée de M. Daru en nous rendant Horace : Horace était l'ami de son ame ; il voulut le rendre l'ami de son siècle, mais il entreprit l'œuvre la plus difficile, je dirais presque l'œuvre la plus impossible de l'esprit humain. On ne traduit

personne : l'individualité d'une langue et d'un style est aussi incommunicable que toute autre individualité. La pensée tout au plus se transvase d'une langue à l'autre; mais la forme de la pensée, mais sa couleur, mais son harmonie, s'échappent : et qui peut dire ce que la forme est à la pensée, ce que la couleur est à l'image? Mais si ce qu'on prétend traduire n'est pas même une pensée, si ce n'est qu'une impression fugitive, un rêve inachevé de l'imagination ou de l'ame du poëte, un son vague et inarticulé de sa lyre, une grâce nue et insaisissable de son esprit, que restera-t-il sous la main du traducteur? quelques mots vides et lourds, pareils à ces monnaies d'un métal terne et pesant, contre lesquelles vous échangez la drachme d'or resplendissante de son empreinte et de son éclat; et d'ailleurs, dans la poésie d'un autre âge, il y a toujours une partie déjà morte, un sens des temps, des mœurs, des lieux, des cultes, des opinions, que nous n'entendons plus, et qui ne peut plus nous toucher! ôtez à une poésie sa date, sa foi, son originalité enfin, qu'en restera-t-il? ce qui reste d'une statue des dieux dont

la divinité s'est retirée, un morceau de marbre plus ou moins bien taillé ! La révolution que le christianisme a dû produire dans la poésie, cette révolution dont les progrès sont sensibles dans le Dante, dans Milton, dans le Tasse, dans Pétrarque, dans *Athalie,* a été lente à agir sur nous : nos cœurs étaient chrétiens, et nos lèvres étaient païennes: de là, froideur et désaccord entre notre poésie et le cœur humain ; mais cette révolution se manifeste enfin ; elle nous détache d'une muse sans individualité, d'une philosophie sans espérance et sans règle, d'une mythologie sans foi ; elle nous demande quelque chose de grave et de mystérieux comme la destinée humaine, d'élevé comme nos espérances, d'infini comme nos désirs, de sévère comme nos devoirs, de profond et de tendre comme nos pensées et nos affections! elle nous demande enfin ce que le père de toute poésie moderne a si bien défini : — *Il parlar che nell' anima si sente !* ce langage qui s'entend, qui se parle, qui retentit dans l'ame humaine, l'écho vivant de nos sentimens les plus intimes! la mélodie de notre pensée !

La chute d'un empire dont M. Daru avait été une des colonnes tourna ses regards vers les enseignemens de l'histoire ! il fut tenté de l'écrire : il choisit Venise ; le choix seul était du génie. Venise, avec son berceau caché dans les lagunes de l'Adriatique, avec ses institutions mystérieuses, sa liberté tyrannique, ses conquêtes orientales, son commerce armé, son despotisme électif, ses mœurs corrompues et son régime inquisitorial, ressemble à un de ces monumens gothiques, moitié arabes, moitié chrétiens, qu'elle éleva elle-même, et dont on admire l'étrange et colossale architecture, sans pouvoir en assigner l'origine et la fin ; c'est l'Alhambra de l'histoire ! ou plutôt ce n'est pas une histoire, c'est le roman du moyen âge ! c'est un de ces récits fabuleux de l'Orient, où les merveilles s'enchaînent aux merveilles dans la bouche des conteurs arabes, jusqu'à ce que les palais et les temples, les héros et les pompes, tout disparaisse par le même enchantement qui les avait évoqués, et tout s'écroule dans le tombeau silencieux de l'Océan. Ainsi s'est écroulée cette reine de la mer

dans ses propres flots ! Venise est à elle-même son tombeau ! tombeau digne d'elle , et qui raconte à lui seul de puissantes et lamentables destinées ! L'étranger va la chercher dans ses ruines , et chaque pas qui retentit sur ces pavés, chaque herbe qui croît entre ses débris, chaque pierre qui tombe de ses palais dans ses canaux à moitié comblés , réveillent en lui , avec une impression de terreur mystérieuse , des images de gloire , de volupté et de néant ! M. Daru s'est élevé souvent à la hauteur de ce sujet : son style a quelque chose de la sincérité et de la gravité antique , de cette solennité des premiers temps , où l'historien exerçait une sorte de sacerdoce des traditions ; cette gravité lui sied ; ce n'est pas une chose légère et plaisante que cet enseignement du passé pour instruire l'avenir! nous aimons à retrouver dans le ton de l'historien quelque chose d'animé comme les impressions qu'il éveille, de sublime et de triste comme ces destinées des empires qui sortent du néant pour y retomber après un peu de poussière et de bruit !

Après ce monument du moyen âge, M. Daru voulut en élever un à sa patrie ; il écrivit l'histoire de Bretagne; mais ici les souvenirs et les couleurs manquaient : il en est des provinces comme des hommes, elles ont leurs destinées indépendantes de leur importance relative ; une lagune de l'Adriatique, un rocher de la Méditerranée, une montagne de la Judée ou de l'Attique, éveillent puissamment la sympathie des générations tandis que d'immenses et populeuses provinces n'ont que leur nom dans la mémoire des siècles; c'est la physionomie des nations comme celle des individus qui les fait saillir dans la foule, et qui les grave dans nos souvenirs; la gloire, les revers, les orages politiques impriment cette physionomie aux peuples ; ce sont les rides des nations; la Bretagne n'en avait pas encore ; l'on regrette que le regard de l'historien n'ait pas plongé plus avant dans les antiquités de la Bretagne; on regrette surtout que sa plume s'arrête à la page la plus historique de son récit; à cette page, qui semble arrachée à l'histoire des temps héroïques, où la foi du chrétien se con-

fondait avec la fidélité du soldat, où des provinces entières se levaient d'elles-mêmes aux seuls noms de Dieu et du roi, et, ne puisant leurs forces que dans leur désespoir, renouvelaient dans un coin de l'Armorique les prodiges de l'antique patriotisme, et montraient à l'Europe vaincue ou muette que rien n'est plus invincible qu'un sentiment généreux dans le cœur de l'homme, qu'il s'appelle dévouement ou liberté! et que si la religion et la royauté ne devaient pas avoir leur Salamine, elles avaient du moins leurs Thermopyles sur la terre des Clisson et des Duguesclin !

Ces grands ouvrages furent entremêlés de compositions moins sévères, de poésies pleines de sens et de graces, de rapports qui sont restés des ouvrages sur de hautes matières d'administration ; on y distingue ces rapports annuels sur les prisons, adressés à l'héritier du trône, qui ne trouve point d'infortunes trop abjectes pour le regard d'un roi, point de misères au-dessous de la charité du chrétien, et qui, comme ses aïeux au jour de leur sacre, ose toucher du doigt

ces plaies honteuses de l'humanité pour les soulager ou pour les guérir !

Élevé à la pairie, M. Daru parla à la chambre avec cette élévation de talent, cette maturité d'expérience, et cette raideur de conviction, fruit d'une longue et forte éducation politique; le temps et le bienfait de la restauration lui avaient appris à tempérer les doctrines sévères du pouvoir d'un esprit de modération et de liberté, dont il n'avait pas reçu les inspirations sous les tentes du conquérant ou sous les faisceaux du dictateur; il siégeait sur les bancs de l'opposition, mais d'une opposition pleine de droiture et de loyauté : nous ne sommes point ici pour juger des opinions ; les opinions n'ont d'autre juge que la conscience et le temps! Comme ces cultes divers qui ont leurs autels sous un même temple, nous devons les respecter sans fléchir devant elles, et les comprendre sans les partager! Personne ne sut mieux que M. Daru distinguer les affections de l'homme privé, des devoirs de l'homme politique. Ses souvenirs furent de la reconnaissance, et jamais de la faction! Il apprécia

l'immense bienfait d'une restauration qui lui coûtait un ami, mais qui régénérait l'Europe; ce n'est point à nous de réprouver des sentimens dont nous nous glorifierions nous-même envers la famille de nos rois, d'avoir deux poids et deux mesures, et de condamner, dans des hommes comblés de confiance et de grandeur par un autre homme, des sympathies que nous ne pourrions flétrir sans flétrir en même temps ce qu'il y a de plus noble et de plus intéressé dans le cœur humain : la mémoire du bienfait, la pitié pour la chute, et l'innocente fidélité des souvenirs !

Telles étaient, messieurs, les destinées de M. Daru, encore pleines de promesses et d'espérances, quand la mort vint clore à jamais cette vie laborieuse, et lui imposer le repos avant la fatigue ! Ainsi nous passons ! ainsi une génération s'effeuille, pour ainsi dire, devant nous, et tombe homme à homme dans l'oubli ou dans l'immortalité ! Encore quelques noms illustres, encore quelques éloges éclatans, et celle dont l'agitation et le bruit ont fatigué le monde et

retentiront dans de longs âges, dormira tout entière dans le repos et dans le silence. Quand ce moment est arrivé, quand les passions et les opinions contemporaines sont ensevelies avec la poussière des générations éteintes; quand l'amour et la haine, quand le bienfait et l'injure ne retentissent plus dans les cœurs des hommes nouveaux, alors la postérité se lève et juge ; l'heure est venue pour cette grande renommée du dix-huitième siècle, de ce siècle qui, né dans la corruption de la régence, grandissant à l'ombre d'un règne qui se trahissait lui-même, jouant indifféremment avec les armes du sophisme ou de la raison, sapant les fondemens de toutes les institutions avant de les avoir étayées, s'assoupissait dans tous les délires de l'espérance, à la voix de ses poëtes et de ses sages, et se réveillait au bruit de ses institutions croulantes, aux lueurs de ses incendies, aux cris de ses victimes et de ses bourreaux. Son nom, que nous cherchons encore, sera difficile à trouver ! De sa naissance à sa fin, il y a de tout en lui, depuis la pitié jusqu'à l'horreur, depuis l'admiration jusqu'au

mépris ! Mais, quelle que soit l'épithète glorieuse ou vengeresse dont les générations futures le marquent parmi les siècles, nous pouvons le dire ici, sans crainte d'être démentis par l'avenir, ce ne fut point un siècle de pensée, ce fut un siècle d'action ! la philosophie moqueuse n'y fit point un de ces pas immenses qui portent l'intelligence humaine sous un nouvel horizon; les arts n'y furent point inspirés, car ils ne regardèrent jamais le ciel, d'où toute inspiration descend ; la poésie y négligea sa lyre, pour n'y saisir qu'un froid pinceau ; elle étouffa sur ses lèvres le grand nom, le nom de Dieu, qui doit retentir au moins dans l'ame des poëtes, ces instrumens animés du grand concert de la création ! La science seule y grandit, parce que la science vit de faits et non d'idées; l'éloquence seule y fut forte, parce que l'éloquence est encore de l'action. La voix de Mirabeau y retentit, mais c'est de la tribune ; Mirabeau, un de ces hommes gigantesques qui apparaissent à la chute des empires, et qui, comme Samson, semblent pouvoir à leur gré soutenir seuls les colonnes de l'édifice.

ou les entraîner dans leur chute. Mais Mirabeau lui-même n'y serait qu'une renommée vulgaire, s'il n'eût été le premier des orateurs et des tribuns !

Et nous, qui jugeons les autres, bientôt on nous jugera nous-mêmes; bientôt un impartial avenir nous demandera nos titres à cette part de renommée que nous croyons immense, et qu'il connaîtra seul ; bientôt il fera le redoutable inventaire de nos opinions, que nous nommons des principes; de nos préventions, que nous appelons de la justice ; de notre bruit, que nous prenons pour de la gloire. Et déjà nous nous jugeons nous-mêmes ; déjà, invoquant nos préjugés pour arbitres, nos affections pour juges, nous prononçons, au gré de nos passions encore brûlantes, l'apothéose ou l'arrêt d'un siècle dont nous n'avons vu que la sanglante aurore; siècle de ténèbres pour les uns, siècle de lumière pour les autres, siècle à controverse pour tous !

Ne partageons, messieurs, ni ce mépris, ni cet orgueil ! ne croyons point que cette vérité, qui appartient à tous les temps et à tous les hommes, ait at-

tendu notre heure pour se lever sans nuage sur notre berceau ! n'oublions point que toute vérité est fille d'une autre, *fille du temps*, comme ont dit les sages, et que la civilisation tout entière est suspendue à cette chaîne de traditions dont la chaîne d'or, qui portait le monde, n'était qu'une éclatante figure ; mais aussi ne nous calomnions pas nous-mêmes ! le jour de la justice se lèvera assez tôt ! assez tôt la postérité dira, en pesant nos mémoires : ils furent (ce que nous sommes en effet), les hommes d'une double époque dans un siècle de transition !

Quant à moi, messieurs, si, atteint quelquefois de ce dégoût de mon temps, maladie éternelle de tout ce qui pense, j'étais tenté d'être injuste envers mon siècle, je jetterais un regard sur les hommes devant qui s'élève aujourd'hui ma voix ! je contemplerais, dans cette enceinte même, ici, l'Homère du christianisme, assis non loin de son Platon ! là cet orateur philosophe, que la pensée et la parole, que la monarchie et la liberté revendiquent comme leur plus loyal et leur plus profond interprète ! Ici, ce généreux

citoyen, qui le premier osa tenter la
tyrannie, quand tout flattait ou se tai
digne des temps antiques, si les temps an
ceux de la simplicité, de la vertu, de la
génie, du dévouement, qui ne se comp
et de la gloire qui s'ignore elle-même
comme un glaive libérateur, trancha
servitude qui enchaînait la France à l'o
retentira longtemps dans notre histoir
premier soupir de restauration et de lib
cœur d'un homme de bien, son plus di
son plus éloquent organe! Ce Pline f
qui le génie n'est que l'œil de la scien
vaste et puissante intelligence semble av
par la nature pour la surprendre dans
comme pour la décrire dans sa majes
chef de notre premier corps politique
gesse se confondra dans l'avenir avec
nos législations qu'il a préparées! Ce

novateurs, cherchant le vrai dans la seule r
la lumière dans leur seul génie; ces dignes
de l'Église, qui consacrent les lettres de la
de leur vertu; enfin ce jeune et brillant Qui
qui, dans l'ombre de nos écoles, s'est élevé à
une tribune retentissante, et dont l'éloquen
passant cette tribune même, s'élève à la hau
tous les sujets, à la rivalité de tous les talen
si, franchissant les bornes de cette enceinte
regard se porte sur la génération qui s'avanc
dirai, messieurs! je le dirai avec une intime
sante conviction, dussé-je être accusé d'exagé
pérance et de flatter l'avenir, heureux ceux q
nent après nous! tout annonce pour eux un
siècle, une des époques caractéristiques de
nité. Le fleuve a franchi sa cataracte, le flot s
le bruit s'éloigne, l'esprit humain coule dans
plus large, il coule libre et fort; il n'a plus

de morale et de vérité le dévore ; un sens nouveau, un sens salutaire ou terrible, lui a été donné pour l'assouvir. Ce sens qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse, comme pour la consoler et la rajeunir, c'est la presse : cette faculté nouvelle, qui s'ignore, s'épouvante encore d'elle-même ; elle jette dans une civilisation toute faite le même désordre qu'un sens de plus jetterait d'abord dans l'organisation humaine ; mais le temps, mais ses propres excès, mais l'épreuve seule infaillible des législations, en règleront l'usage, sans en retrancher les fruits, et quel que soit le doute effrayant dont elle travaille encore les plus fermes intelligences, je ne puis croire que nous devions maudire une puissance de plus accordée à la pensée de l'homme par une Providence plus généreuse et plus prévoyante que nous, étouffer un de ses plus beaux dons, et lui rejeter son bienfait.

Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge ; on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la pré-

cèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix. Les lettres s'imprègnent de cette moralité des mœurs et des lois. La philosophie, rougissant d'avoir brigué la mort et revendiqué le néant, retrouve ses titres dans le spiritualisme, et redevient divine en reconnaissant son Dieu. Le spiritualisme lui-même remonte d'un cours insensible vers la philosophie révélée, il s'incline devant le dogme, mystérieuse expression de vérités surhumaines, et confesse enfin que, pour être juste comme pour être vraie, la philosophie ne peut point faire abstraction de la plus pure et de la plus large émanation de lumière qui ait été départie à l'homme : le christianisme! L'histoire s'étend et s'éclaire; elle écrit l'homme tout entier, elle voit les idées sous les faits, et suit les progrès du genre humain dans la marche sourde et lente de la pensée, plus que dans ces journées sanglantes qui élèvent ou précipitent la fortune d'un

homme sans rien changer au sort de l'humanité. La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait si longtemps, parmi nous, une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale et mystérieuse de ce que l'ame a de plus éthéré et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit; après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité. Un souffle religieux travaille la pensée humaine; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent; elle ne demande que ce qu'elle accorde elle-même, que ce qui fait son essence et sa gloire, indépendance et conviction. La politique n'est plus cet art honteux de corrompre ou de tromper pour asservir.

Le christianisme avait jeté aussi en elle un germe divin de moralité, d'égalité et de vertu, qu'il a fallu des siècles pour faire éclore. On le voit poindre d'âge en âge, dans les soupirs des peuples et dans les vœux des bons rois, comme une pensée vivace du genre humain, toujours combattue, jamais étouffée; déjà le génie bienfaisant de Fénelon la révèle au pouvoir, comme la sainte loi de la charité politique, comme l'évangile des rois. Elle survit aux rigueurs du despotisme, comme aux saturnales de l'anarchie; elle triomphe des faibles qui la nient, comme des insensés qui la profanent. La morale, la raison et la liberté sortent enfin du vague des théories, essaient des formes, et prennent une vie et un corps dans des institutions où l'ordre et la liberté se garantissent; où la monarchie qui les protége grandit à nos yeux du seul titre que nous revendiquions pour elle, la tutrice des droits et des progrès du genre humain.

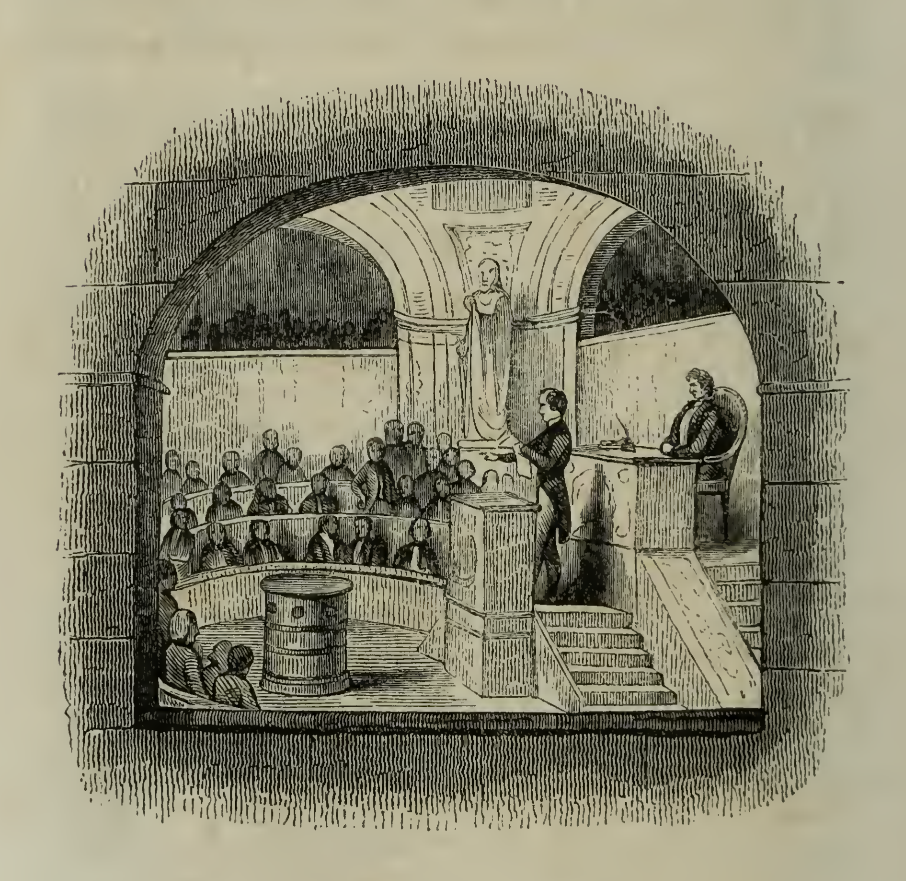
Voilà les prémices du siècle qui s'ouvre! S'il n'oublie point les sanglantes leçons du passé; s'il se sou-

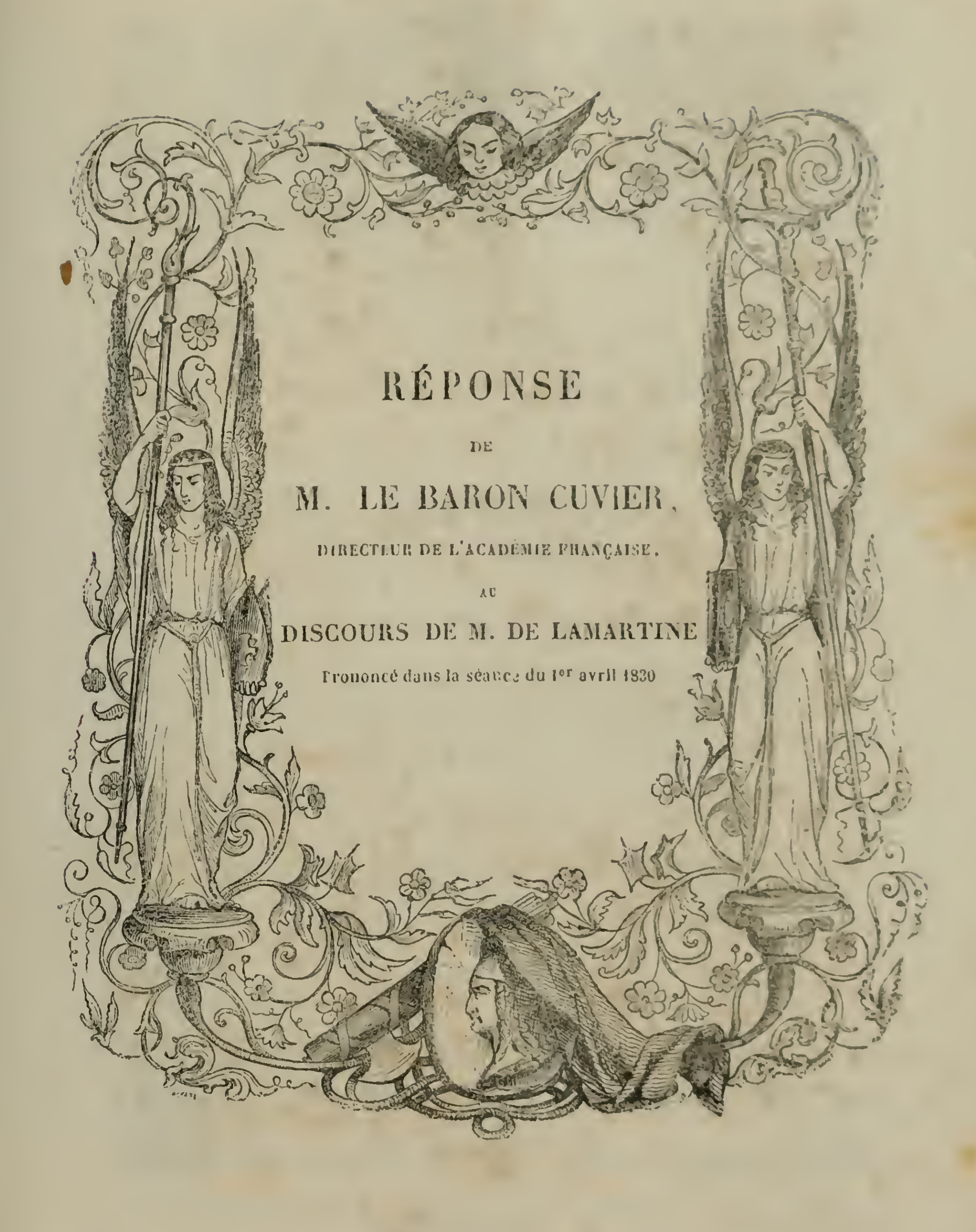
vient de l'anarchie et de la servitude, ces deux fléaux vengeurs, qui attendent, pour les punir, les fautes des rois ou les excès des peuples; s'il ne demande point aux institutions humaines plus que l'imperfection de notre nature ne comporte, il remplira sa glorieuse destinée; il répondra à ce sentiment sympathique dont les hommes d'espérance aiment à le saluer dès aujourd'hui. Ce siècle datera de notre double restauration : restauration de la liberté par le trône, et du trône par la liberté. Il portera le nom ou de ce roi législateur qui consacra les progrès du temps dans la Charte, ou de ce roi honnête homme, dont la parole est une charte, et qui maintiendra à sa postérité ce don perpétuel de sa famille. N'oublions pas que notre avenir est lié indissolublement à celui de nos rois; qu'on ne peut séparer l'arbre de sa racine sans dessécher les rameaux, et que la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté. L'histoire nous dit que les peuples se personnifient, pour ainsi dire, dans certaines races royales, dans les

dynasties qui les représentent ; qu'ils déclinent quand ces races déclinent ; qu'ils se relèvent quand elles se régénèrent ; qu'ils périssent quand elles succombent ; et que certaines familles de rois sont comme ces dieux domestiques, qu'on ne pouvait enlever du seuil de nos ancêtres sans que le foyer lui-même fût ravagé ou détruit.

Et vous, messieurs, vous ouvrirez successivement vos rangs au talent, au génie, à la vertu, à toutes les prééminences de ces époques ; déjà d'illustres et pures renommées vous attendent ; vous n'en laisserez aucune sur le seuil ! Sans acception d'écoles ou de partis, vous vous placerez, comme la vérité, au-dessus des systèmes. Tous les systèmes sont faux ; le génie seul est vrai, parce que la nature seule est infaillible. Il fait un pas, et l'abîme est franchi ! il marche, et le mouvement est prouvé ! Vous voudrez que ce corps illustre, comme le prisme dont les nuances diverses forment l'éclatante harmonie, réunisse toutes les célébrités contemporaines, et concentre les rayons de cette

immortalité nationale dont vous êtes le foyer et l'emblème ! et vous glorifierez ainsi le roi qui vous protége, le grand homme qui vous fonda, la France qui se reconnaît et qui s'honore en vous !





RÉPONSE

DE

M. LE BARON CUVIER,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU

DISCOURS DE M. DE LAMARTINE

Prononcé dans la séance du 1er avril 1830



RÉPONSE

DE

M. LE BARON CUVIER.

Oui, monsieur, l'Académie française doit une justice égale aux divers talens. Toute véritable prééminence est un titre à ses suffrages. Aussi, dans tous les temps, s'est-elle fait un honneur d'appeler

dans son sein quiconque a su prêter à la raison un langage digne d'elle; quiconque a su émouvoir les hommes aux noms sacrés de la vérité et de la vertu; et si elle a montré quelque préférence, c'est pour les écrivains qui, en respectant la langue et les convenances, ont été assez heureux pour imprimer à leurs ouvrages des formes propres, par leur nouveauté, à saisir plus vivement les esprits. Bossuet, accablant son auditoire de toutes les grandeurs divines; Racine, revêtant des nuances d'un langage céleste ce que le cœur humain peut éprouver de sentimens plus tendres et plus délicats; Montesquieu, éclairant comme de vives étincelles les ressorts les plus cachés de la machine sociale; Buffon, peignant le premier la nature dans sa pompe et sa majesté; tous ces heureux novateurs et bien d'autres encore qui se sont ouvert des routes inconnues avant eux pour arriver à leur gloire, l'Académie s'est empressée de les faire concourir à la sienne; leurs noms fameux feront à jamais l'orgueil de nos annales.

Je dis plus, monsieur, c'est qu'y eût-il la moindre

réalité dans ces préventions ou ces passions que la malignité oisive attribue quelquefois si légèrement aux hommes occupés des travaux de l'esprit, un corps placé sous les yeux de la France et de l'Europe serait dans l'heureuse impuissance de se déshonorer, en repoussant celui qui se serait fait à juste titre un grand nom. Le sort du génie, même à l'égard de ces distinctions qu'il aurait peut-être le droit de regarder comme frivoles, ne dépend point des petites jalousies de ses rivaux. En vain le pouvoir, comme il est arrivé quelquefois, aurait-il la faiblesse de se faire l'auxiliaire de l'envie, la voix publique finirait par l'emporter. Mais en se pénétrant de ces vérités consolantes dont l'histoire ancienne et nouvelle de l'Académie a offert des preuves si multipliées, il est une autre vérité qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que le génie n'est pas dans la nouveauté seulement, mais dans la nouveauté jointe à la perfection.

Heureux l'écrivain qui peut se prévaloir à la fois d'ouvrages originaux et excellens, et de l'assentiment public ! Plus heureux encore celui envers qui un ca-

ractère aimable et une vie pleine d'honneur ont rendu toute jalousie et toute prévention impossible.

C'est ainsi que vous nous arrivez, monsieur; pour vous, l'estime et l'amitié ne sont pas moins vives que l'admiration; et telle est la nature de vos écrits, qu'ils devaient nécessairement exciter tous ces sentimens.

Lorsque, dans un de ces instans de tristesse et de découragement qui s'emparent quelquefois des ames les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentimens qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante; il sent vibrer de nouveau ces fibres que l'abattement avait détendues; et si cette voix qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit.

Tel a été, monsieur, l'effet que produisirent vos

premières méditations sur un grand nombre de ces êtres sensibles que tourmente l'énigme de ce monde, et qui, dans cette profonde nuit où la Providence a jugé à propos de laisser la raison humaine, sur notre origine, sur notre nature et sur notre destinée, éprouvent sans cesse le besoin d'un guide, mais d'un guide qui les arrache à ce noir labyrinthe du doute, et les transporte vers des régions de lumière et de sécurité.

Les tristes abstractions de la philosophie les laissent froids comme elles ; ils ne se rassurent point avec ces esprits légers qui, dans l'impossibilité de résoudre ce terrible problème, cherchent à s'en distraire par l'insouciance et l'oubli ; et ce grand poëte de nos jours, à qui vous avez departi avec tant de noblesse ce qui lui est dû d'éloge et de blâme, et qui n'a voulu voir dans notre univers que le temple du dieu du mal, ils repoussent avec effroi en lui l'ange du désespoir.

En vous, monsieur, dès votre apparition, ils ont salué d'un commun accord le chantre de l'Espérance.

Aussi énergique que votre émule dans la peinture

des maux de la vie, aussi pénétré de la vanité de nos plaisirs, de la rapidité avec laquelle ils s'écoulent, ce rayon consolateur, qui n'a pu luire pour son esprit, a éclairé le vôtre, et votre talent l'a fait briller aux yeux de vos semblables.

L'espérance est votre muse, l'espérance, sœur de l'imagination. Ces deux fées, qui, presque seules ici-bas, nous soutiennent et nous animent, est-il étonnant qu'elles se soient disputé à qui animerait plus vivement pour vous la nature tout entière; que votre génie, inspiré par elles, ait enfanté tant de créations gracieuses, sublimes, ou terribles; également grand, soit qu'au *tombeau des Scipions il pèse la cendre des héros*, soit qu'il entende *résonner ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute*, ou qu'il nous montre le malheur *comme un vautour pressant l'univers de sa serre cruelle?* L'image de la volupté elle-même, tout étonnée de se trouver au milieu de tant de grandes images, de tant de sérieuses pensées, n'y perd rien de son charme. Vous seriez presque un séducteur, si la leçon ne venait chaque fois mettre un terme à l'enchantement,

d'autant plus sévère, qu'elle y fait un plus grand contraste.

En effet, soit que vous fassiez parler la douleur ou le plaisir, c'est toujours pour nous conduire à la sagesse. Toutes ces études que vous faites de vous-même, tous ces divers aspects sous lesquels vous envisagez l'homme et le monde, vous ramènent à la même vérité. Jamais l'emblème du miel placé aux bords du vase ne se réalisa mieux ; on vous lit, attiré par l'éclat de la poésie la plus brillante, et l'on se trouve avoir fait un cours d'une profonde philosophie.

Peut-être tous vos lecteurs ne sont-ils pas demeurés convaincus, et sans doute vous ne vous étiez pas flatté de terminer des disputes qui durent depuis que les hommes raisonnent. Ce n'est probablement pas dans la vie présente que nous arriverons à l'évidence sur cette Théodicée qui, au pied des rochers de l'Idumée, divisait, il y a plus de trois mille ans, Job et ses amis, et sur laquelle, de nos jours encore, les Leibnitz, les Clarke et les Newton ne se sont point accordés. Les

opinions ont donc pu demeurer diverses sur vos doctrines, mais il n'y en a eu qu'une sur votre talent. Si tous n'ont pas déféré au philosophe (et quel est le philosophe qui aurait joui d'un pareil avantage?), à cette magie puissante qui commande à tous les êtres, qui fait mouvoir les mondes, qui évoque les ombres, les anges et les démons, qui tour à tour, et à votre volonté, nous charme et nous effraie, chacun a reconnu le poëte.

Vous-même, monsieur, êtes-vous entraîné comme vos lecteurs? participez-vous à ces délicieuses émotions que vous savez si bien leur communiquer?

Je vous avoue que je le crois, et c'est dans vos ouvrages mêmes que j'en prends la persuasion. Cette langue à laquelle on nous avait si peu accoutumés, qui exprime si simplement les pensées les plus hautes, sans recherche, sans antithèse; qui coule de source et va toujours au cœur, ne peut appartenir qu'à une ame transportée dans les régions sublimes où elle nous appelle. A la noble pureté de votre style, à l'harmonie enchanteresse et continue de vos vers, on sent

que votre esprit a entendu *ces concerts d'un monde idéal* dont vous parlez, et qui font paraître la réalité si petite et si méprisable. Oui, c'est ainsi que les intelligences supérieures doivent s'entretenir des grands mystères !

Voudriez-vous vous y arracher, monsieur? Ce que des éditeurs empressés de satisfaire l'avidité du public nous ont dit sur les lacunes de vos derniers écrits aurait-il quelque fondement, et serait-ce pour des occupations d'un intérêt plus immédiat que vous négligeriez ces nobles productions de votre esprit ?

J'espère, pour l'honneur des lettres, qu'il n'en sera rien. Chacun de nous a sans doute à remplir des devoirs respectables envers son prince et son pays ; mais ceux à qui le ciel a accordé l'heureux don du génie, le talent de dévoiler la nature, ou celui de parler au cœur, ont des devoirs qui, sans contrarier en rien les premiers, sont, j'ose le dire, d'un ordre tout autrement relevé. C'est à l'humanité entière, c'est aux siècles à venir qu'ils en doivent le compte.

Combien, parmi ces personnages qui passent sur

cessivement au pouvoir, n'en est-il pas qui ont vu le bien qu'ils avaient fait ou projeté, dissipé comme un songe devant les projets non moins rapidement évanouis de leurs successeurs! Une vérité, au contraire, une seule vérité découverte, un seul sentiment généreux gravé par l'éloquence dans le cœur des hommes, contribuera, pendant des siècles, et sans que rien puisse l'empêcher, au bien-être de générations innombrables, et portera le nom de son auteur jusqu'à la dernière postérité.

Ainsi pensait votre illustre prédécesseur.

Entré presque à la fois dans les deux carrières qu'il a parcourues si honorablement, il n'a point sacrifié l'une à l'autre, et même c'est par celle des lettres qu'il a commencé sa vie, et qu'il l'a terminée.

Pardonnez-moi, monsieur, si, m'écartant un peu de votre opinion à son sujet, j'ose croire que la variété de ses travaux a tenu plutôt à l'étendue de ses facultés qu'aux circonstances extérieures; qu'il a été lui, plus encore que l'homme de son siècle; et surtout que, pour arriver aux premiers rangs de son état, les

bouleversemens de la révolution ne lui auraient pas été nécessaires.

Une tête puissante comme la sienne devait se faire jour dans tous les temps. Le monarque qui, dans Colbert, obscur serviteur de l'un de ses ministres, sut démêler le futur restaurateur de la prospérité de la France, n'aurait pas méconnu la vaste capacité de M. Daru, qui avait débuté par des postes plus apparens que Colbert, et il se serait bien gardé de la laisser oisive.

Elle ne pouvait pas échapper davantage à l'homme des temps modernes, qui a su le mieux tirer parti des talens. Aussi, dès qu'il l'eut connu, soit qu'il s'agît de pourvoir aux besoins des combattans, ou de recueillir avec ordre les fruits de la victoire, ou de préparer pendant les courts intervalles de paix des victoires nouvelles, M. Daru fut-il toujours employé en chef. Intendant d'armée, commissaire pour l'exécution des traités, administrateur des pays conquis, ministre, partout il déploya la même force de tête et la même vigueur de caractère. Car là, rien ne res-

semble à ces fonctions paisibles qui s'exercent à loisir dans l'ombre du cabinet. Après le général, c'est sur l'administrateur de l'armée que pèse la responsabilité la plus grave, la plus instantanée. Ces multitudes d'hommes dévoués, qui ont fait d'avance à leur pays le sacrifice de leur sang et de leur vie, ne lui demandent que leurs besoins physiques, mais ils les demandent impérieusement. Suivre par la pensée leurs masses diverses dans tous ces mouvemens compliqués que leur imprime le génie du chef; calculer à chaque moment leur nombre sur chaque point; distribuer avec précision le matériel dont on dispose ; apprécier celui que peut fournir le pays ; tenir compte des distances, de l'état des routes, y proportionner ses moyens de transports, pour qu'à jour nommé chaque corps, la plus petite troupe, reçoive exactement ce qui lui est nécessaire ; voilà une faible idée des devoirs de l'administrateur militaire. Qu'il se glisse dans ses calculs la moindre erreur, et les plus heureuses combinaisons de la stratégie sont manquées ; des foules de braves périssent en pure perte ; la patrie

même peut devenir victime d'une seule de ses fautes, à ce terrible jeu de la guerre, où le plus petit accident a quelquefois des conséquences si funestes. Mais, avec cette responsabilité presque égale, quelle différence dans les moyens! Le général dispose du ressort tout-puissant de l'honneur, bien sûr, à ce mot, de tout obtenir de soldats français. Trop souvent le chef de l'administration ne peut employer que des spéculateurs sans honte, qui n'ont d'honneur que le gain, dont les profits croissent avec les embarras, et chez qui en faire naître passe pour le plus grand raffinement de l'industrie, non moins à surveiller, non moins menaçans pour le soldat et pour le trésor que toutes les forces de l'ennemi. Et ces difficultés, déjà si grandes dans les temps ordinaires, dans quelle proportion ne s'accrurent-elles pas sur les immenses théâtres où se sont faites les guerres de notre temps, et lorsque, avec une rapidité presque miraculeuse, d'innombrables armées se portaient en quelques semaines au centre du pays ennemi! Quelle continuité d'action! que de nuits passées au travail! que d'in-

quiétudes et de soucis amers ! Incurie des subordonnés, indiscipline des troupes, rapacité des chefs, plaintes des peuples, humeur du maître, il fallait savoir tout endurer, tout sacrifier à un objet unique, au salut de l'armée.

Tel fut toujours M. Daru. Ces deux mots de son chef, que vous avez rapportés, le caractérisent complétement. Rien ne l'ébranlait; ni au physique, ni au moral ; dans les succès comme dans les revers, son corps d'athlète demeurait aussi sain, aussi frais que sa tête ; toujours même précision dans ses ordres, même clarté dans sa gestion, clarté qu'au besoin il savait, avec une sagacité merveilleuse, porter sur la gestion des autres ; dissipant dès le premier examen tous les nuages, dévoilant en peu de temps les pratiques que l'on avait espéré couvrir de ténèbres impénétrables. Je n'ai pas besoin de rappeler la preuve éclatante qu'il a eu récemment occasion de donner de ce talent.

Après de longs services dans cette administration, un autre poste lui avait été conféré, poste de confiance

et comparativement de repos ; mais au retour de cette invasion de funeste mémoire, entreprise contre son avis, et dans laquelle des fléaux sans nombre justifièrent sa prévoyance, on exigea de lui de reprendre ses anciennes fonctions, et cela, lorsque tout déjà était désespéré ; lorsque déjà le destin avait prononcé son arrêt, et que notre malheureuse armée était irrévocablement condamnée à ce désastre, dont rien n'approche dans l'histoire, depuis les temps de Cambyse, ou depuis ceux d'Attila.

Devancer l'armée le plus souvent à pied, bravant pendant plusieurs jours un froid de vingt-huit degrés, recueillir pour elle le peu que l'ennemi n'a pas enlevé, ou que n'ont pas détruit ces multitudes d'où le malheur a fait disparaître la discipline ; tâcher de remettre un peu d'ordre dans cet immense désordre, voilà tout ce qui lui fut possible. Mais il se remontra dans toute sa force l'année suivante, lorsque la France, qui venait de perdre une armée de trois cent mille hommes, en reproduisit, comme par enchantement, une autre presque aussi forte, sacrifiée en quelques

mois au même esprit de vertige qui avait détruit la première.

Eh bien ! cet homme que l'histoire de notre temps présentera sans cesse comme un ressort principal, comme un instrument essentiel de ces expéditions gigantesques et répétées, dont aucune histoire n'offre d'exemple, est le même qui a fait tant de vers agréables, qui a traduit le plus varié, le plus difficile des poëtes, et qui, s'il se proposait en cela un but peut-être impossible à atteindre, en est cependant approché plus qu'aucun de ses devanciers ; c'est le même qui a mis dans un jour tout nouveau l'histoire de ce gouvernement sombre et cruel, auquel les crimes les plus atroces et les vices les plus bas étaient indifférens, pourvu qu'ils l'aidassent à se maintenir, et dont la chute honteuse était presque nécessaire pour justifier la Providence de lui avoir accordé tant de siècles de durée.

Ce même homme encore, dans deux grands corps de l'état, a traité avec étendue et solidité des questions nombreuses et importantes de haute législation.

Ajouterai-je, mais sans doute le public m'excusera, voyant où je parle, qu'également attaché à ses devoirs de tous les degrés, ce même homme, membre de deux grandes académies, s'y est toujours montré des plus laborieux et des plus assidus; que, les associant dans son attachement, il consacrait à la gloire de l'une le talent qui l'avait fait appeler à l'autre, et qu'il a passé les derniers jours d'une trop courte vie à chanter, avec les merveilles des cieux, la merveille non moins grande du génie de l'homme, qui a été capable de deviner leurs lois? Ce fut encore pour lui une étude toute nouvelle. Le traducteur d'Horace, l'historien de Venise, pour célébrer les découvertes immortelles des Copernic, des Képler, des Newton et des Laplace, se vit obligé de devenir leur élève.

Et que l'on ne croie pas qu'il choisit pour tant de travaux politiques, littéraires ou scientifiques, les intervalles que les affaires de son administration laissaient entièrement libres. Avec M. Daru, tout marchait de front. Il composait au bruit des armes;

quelque excès d'occupation l'empêchait-il de méditer ou d'écrire, il songeait à recueillir des matériaux pour des compositions futures. Son poëme sur les Alpes a été fait pendant cette campagne si agitée, où Masséna repoussa une invasion imminente. C'est au milieu de tout le fracas de la catastrophe de Venise, qu'il conçut le plan de son histoire ; et dans le partage de ses dépouilles, le seul butin qu'il se réserva furent ces documens si importans qui en forment les preuves. Le plan de son histoire de Bretagne avait été conçu dans des momens plus orageux encore, quand la France déchirait ses entrailles. Pour son Horace, il ne le quittait point ; à chaque campement, au moindre bivouac, il trouvait quelques momens à lui consacrer. C'est ainsi que, dans les prisons de la terreur, presque en vue de l'échafaud, il adressait à son geôlier cette épître si plaisante, si digne d'Horace, et d'Horace le stoïcien, car vous avez bien dit, monsieur, qu'il y en a deux, où il lui prouvait que c'était lui, geôlier, qui était prisonnier, tandis que le poëte sous les verrous parcourt libre et gai l'univers.

M. Daru lui-même nous donne le secret de cette activité que rien n'a pu interrompre : il est tout entier dans ces belles paroles d'une de ses premières préfaces : que *dans les circonstances les plus pénibles de la vie, il est un noble emploi du temps, qui rend à l'homme tout ce qui lui appartient de bonheur et de dignité.*

Oui, monsieur, ce noble emploi du temps, le travail de l'esprit est, je ne dis pas, la consolation que la Providence nous accorde dans tous nos malheurs ; car il est des malheurs où nulle consolation n'est possible, et vous nous en offrez un triste exemple ; mais, de tous les adoucissemens qu'elle nous a ménagés, le plus sûr, le plus à la disposition du sage. Que s'il lui est encore accordé d'y joindre l'amitié, quelle contrariété de la vie ne supporterait-il pas avec ces deux soutiens ?

Ce furent l'amitié et l'amour du travail qui réunirent dans l'origine les membres de l'Académie française, et, depuis sa fondation, notre compagnie a toujours été consacrée à ce double culte. Venez, monsieur,

l'y partager avec nous ; venez y partager nos vœux pour le bonheur du prince, pour le bonheur de la France qui en est inséparable. Peut-être trouverez-vous dans nos exercices quelques distractions à vos douleurs; peut-être aussi devez-vous croire moins qu'un autre que votre triomphe soit devenu tout-à-fait étranger pour celle à qui votre piété filiale aurait été si heureuse d'en faire l'hommage. Si les habitans des demeures célestes prennent quelque part aux événemens de ce monde, c'est sans doute lorsqu'ils voient honorer par les hommes ceux qui ont toujours fait un noble usage des dons du ciel.



TABLE.

TABLE.





